



POUR elle

J.L. MAC

Altérée

JUSQU'À TOI - 1



Passion intense

J.L.
MAC
JUSQU'À TOI – 1

Altérée

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anais Goacolou*



Mac J.L.

Altérée

Jusqu'à toi

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anaïs Goacolou

© J.L. Mac, 2012
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2015
Dépôt légal : Dépôt légal : janvier 2015

ISBN numérique : 9782290085677
ISBN du pdf web : 9782290085684

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290087688

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

J'ai vingt-cinq ans, je gère une librairie de Las Vegas. Je m'appelle Joséphine, mais je préfère qu'on m'appelle Jo. Depuis le décès de mes parents, survenu bien des années plus tôt, je me sens lasse, indifférente à tout ce qui m'entoure. Ma seule échappatoire ? Les hommes. Le flirt. La luxure. Le sublime Damon, que j'ai rencontré par hasard entre deux piles de livres, tombe d'ailleurs à pic. Je me noie dans ses yeux, et son corps de rêve m'évoque la sensualité même. Dans ses bras, j'oublierai tout le temps d'une nuit, une seule. Mais s'il bouleversait mes certitudes à tout jamais ? Si j'étais prisonnière de mon propre désir ?

Biographie de l'auteur :

Originnaire du Texas, où elle réside, J.L. Mac est l'auteur de romances contemporaines et érotiques à la fois graves et sensuelles. La trilogie Jusqu'à toi en est le parfait exemple.

Couverture : © Victoria Davies / Trevillion Images

© J.L. Mac, 2012

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

*Pour mes lecteurs
Votre soutien et votre enthousiasme
me rendent très humble.*

Remerciements

Qui a dit que sur la route, la colère ne donnait rien de bon ? Je me permets de ne pas être d'accord. *Altérée* a été conçu sur la route, à cause d'une colère digne de Hulk vis-à-vis de conducteurs du dimanche. Ce roman est né dans une circulation dense, un barrage de gros mots, une langue des signes vraiment pas civilisée et des coups de Klaxon. Je tiens à adresser des remerciements tout particuliers à l'ordure au volant de la Mitsubishi. Merci pour l'inspiration, sale brûleur de stops !

En dehors du loser cité ci-dessus et de mes tendances à la Hulk, je dois ma détermination à mes nombreux amis, collègues auteurs et blogueuses. Vous êtes tout simplement géniaux. Je ne pourrais pas être et ne serais pas auteur sans votre soutien généreux.

Justin, amour de ma vie, homme beau et charmant qui est le mien. Je t'aime avec une force incompréhensible. Tout effort pour définir la profondeur de mon amour et de mon adoration par des mots est simplement futile. Ils tombent tous à plat.

Prologue

Samedi 8 juin 1996

J'adore cette voiture. Elle sent vraiment bon. Papa vient juste de nous l'acheter, et maman refuse que je mange ou que je boive dedans, comme je faisais dans celle d'avant. Elle dit que c'est parce que c'est notre première *voiture neuve*^L. Elle dit toujours ces mots en français, ça fait très chic. Je crois que c'est pour me faire rire. J'aime bien quand maman parle français, et pas anglais, parce qu'elle utilise toujours sa voix chic. Papa la gronde quand elle fait ça. Il lui dit :

— Colette, tu freines notre fille chérie en ne lui parlant qu'en français. En anglais, *mon amour*^{*}, en anglais.

Ce n'est que pour rire. Je le sais, parce qu'après, il fait toujours un clin d'œil, et maman lui sourit.

Je voudrais être déjà à la fête foraine. Ça ne dure que deux jours, et ma meilleure copine, Michelle, y sera. Ses parents l'y emmènent aussi aujourd'hui. J'espère que je pourrai la voir.

— Maman, c'est quand qu'on arrive ?

Je sais que j'ai posé la question il y a quelques secondes, mais je suis trop excitée pour attendre plus.

— Joséphine, encore *quelques minutes*^{*}.

Je sais que je ne devrais pas me plaindre. Papa dit que je suis trop grande pour gémir comme un petit enfant. Il dit qu'une fille de neuf ans n'a pas à se comporter comme un bébé. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je voudrais déjà y être. Il y a beaucoup de queue devant les attractions, et ça prendra des heures pour toutes les faire.

— Maman, ça fait combien de minutes, « quelques » ?

Papa me regarde dans le rétroviseur, et je sais qu'il veut me dire d'arrêter de me plaindre. Je lui souris, parce que ça le rend toujours heureux, quand je souris. Il lance son fameux clin d'œil, et je sais qu'il ne va pas me gronder. Il parle à maman d'histoires d'adultes, et je n'écoute pas. C'est trop ennuyeux. Puis il dit un gros mot, et je comprends que quelque chose ne va pas.

— Papa !

Il ne répond pas.

Aïe ! J'ai mal partout.

— Maman !

Je pleure, maintenant. J'ai trop mal, et j'ai peur. Papa et maman ne disent rien. Est-ce qu'ils sont blessés ?

— Au secours ! Aidez-nous !

J'espère que quelqu'un va m'entendre. Je suis coincée dans la banquette arrière. J'essaie de me dégager, mais ma jambe me fait tellement mal que j'ai peur de la bouger encore.

— À l'aide !

Je n'entends toujours rien à l'avant. Je sens quelque chose de chaud sur ma jambe et je regarde.

— S'il vous plaît !

Maintenant, j'ai vraiment peur. Il y a du sang partout dans la voiture. Du sang qui sort de la tête de maman. Papa est affaissé devant moi ; je ne peux toujours pas le voir. Je suis bloquée derrière son siège. Notre voiture toute neuve est fichue. Elle est en accordéon, comme les cannettes de soda que j'écrase toujours. J'entends quelque chose. J'essaie d'arrêter de pleurer pour mieux écouter.

— Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu, je suis désolé. Oh, mon Dieu...

C'est un homme. Non, c'est un garçon. Peut-être juste un grand garçon, déjà au lycée. Voilà, c'est sûrement un lycéen.

— Aidez-moi, s'il vous plaît ! je crie.

J'espère qu'il me sortira de là sans que ça fasse trop mal. Maman a besoin d'être soignée. Sa tête saigne beaucoup. Je crois que ce n'est pas normal que ça saigne autant.

— C'est bon, je m'occupe de toi. Allez. Papa, sors-les de devant. VITE !

Ce garçon est fou. Il vient de hurler sur son père. Je ne parlerais jamais à mes parents comme ça. Je serais punie pendant un mois. *Aie !!* Le grand garçon ouvre ma portière et tend les bras vers maman. Il soulève son poignet et laisse les doigts à côté de sa jolie montre. Pourquoi il fait ça ? Il repose la main de maman sur ses genoux et me traîne au-dehors. Sur la route, ça sent mauvais. Le brûlé et le gaz. *Beurk.*

— C'est ma faute. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé. Je vais m'assurer que tu vas bien.

Ce grand garçon m'embrouille. Je ne sais pas quoi dire. C'est juste une voiture. Papa et Maman en rachèteront une. J'ai mal à la jambe. Michelle se moquerait de moi si elle savait ce que je pense : « Il est plutôt mignon, ce grand. Il a de beaux yeux, pour un garçon. » Les gens de l'ambulance m'embêtent. Ils me mettent sur leur espèce de lit qui roule.

— Et mes parents ? Ils sont où ?

Je me redresse pour les chercher du regard, mais je ne les vois pas. Le monsieur en uniforme qui me colle des tuyaux partout ne veut pas répondre. Je regarde plus loin, et j'aperçois quatre personnes avec des uniformes assortis. Ce ne sont pas des policiers, ni des pompiers. Ils font rouler ces espèces de lits, comme celui où je suis. « Voilà, ils arrivent. Ils aident papa et maman. » Je n'ai plus aussi peur, maintenant. Il y a deux hommes pour chaque lit à roulettes, et je sais qu'ils sortent papa et maman de la voiture accidentée. Une minute. Ce n'est pas normal.

— Attendez ! Pourquoi ils emportent les lits roulants autre part ? Pourquoi pas à côté de moi ? Pourquoi je peux pas les voir ?

Mes parents ne bougent pas, ne disent rien, et je ne vois pas leurs visages. J'ai peur. Quelque chose ne va pas.

— Maman ! Papa ! Revenez !

Je commence à avoir vraiment peur. J'ai besoin de les voir, de courir vers eux, mais le monsieur en uniforme ne veut pas me laisser partir. Ils m'attachent avec des bandes. Je n'arrive pas à les faire bouger. Je sens quelque chose de chaud dans mon bras. Ils y ont enfoncé une aiguille. Ça s'appelle une intraveineuse. Je sens la chaleur dans mon bras et maintenant, j'ai sommeil. Je sens qu'on me déplace, et je veux demander où on va, mais ma bouche refuse d'obéir. J'ai besoin de dormir. Je ferme les yeux. Je pourrai poser des questions plus tard.

Pas d'excuses

Vendredi 8 juin 2012

Je suis là et je fais la même chose que tous les ans, à la même date. Pourtant, ça me paraît plus misérable que d'habitude. Ce qui ne veut pas dire grand-chose, parce que la misère complète, c'est presque un pilier de ma vie. Attention, j'ai une vie correcte. Je travaille, je paie mes impôts. J'arrive tant bien que mal à régler mes factures et le seul crédit que j'aie n'est pas un attrape-nigaud. Je trouve mon appartement détestable et je n'ai pas un super emploi bien payé, mais l'un dans l'autre, ma vie est confortable. J'ai enduré bien pire, c'est sûr. Je refuse de me plaindre.

Se plaindre, c'est sans doute la dépense d'énergie la plus inutile chez l'être humain. J'ai cessé de me lamenter sur mon sort il y a des années, quand j'ai pris conscience de l'abîme d'inutilité que cela représentait. Ça n'allait pas changer ma condition, alors j'ai dit stop. Je n'essaie pas de porter ma vie merdique comme une médaille ; je me contente d'énoncer des faits. Mon histoire, personne ne la connaît. Pas même le vieux Sutton, et c'est la seule relation à long terme dans ma vie. Je préfère que ça reste ainsi, parce que ça m'arrange. Je n'aime pas expliquer toute cette tragédie qu'est ma vie, et je n'ai aucune, mais alors aucune envie de répondre aux milliers de questions d'un abruti curieux. La dernière chose que j'attende ou que je souhaite, c'est la pitié des autres. J'ai reçu assez de pitié et de condoléances pour deux vies entières.

Je fais beaucoup d'efforts pour que tout reste simple et en ordre. Ma vie n'a pas toujours été aussi agréable et je ne suis pas fière de mon passé. Pourtant, je peux affirmer en toute honnêteté que ce que j'ai fait, ç'a été par nécessité. Il a pu m'arriver de voler de la nourriture ou une boisson dans une station-service, mais je ne m'en excuserai pas. Ai-je payé pour ces articles ? Non. Je ne pouvais pas. J'avais rarement plus d'un centime en poche.

J'ai volé par besoin fondamental de survie. L'autre solution était de me laisser mourir de faim, et quel être humain choisit la morale et les valeurs plutôt que la vie ? Aucun. La morale et les valeurs ne rempliront pas mon estomac et n'hydrateront pas mon corps, mais de la nourriture et des boissons volées, certainement. J'ai utilisé les ressources qui s'offraient à moi la plupart du temps, mais les mineurs sans abri sont traités de la même façon que les criminels. Si j'allais dans un foyer, on me piégeait en général de façon à ce que j'y reste assez longtemps pour qu'un pauvre naze de bénévole appelle les services sociaux. Ces béni-oui-oui se ramenaient, je me faisais pousser dans une voiture officielle et traîner dans une prison pour mineurs sans abri, au nom officiel d'orphelinat.

En règle générale, l'orphelinat était beaucoup plus supportable que les familles d'accueil. En tout cas, c'est mon expérience. Les employés de l'orphelinat se contentaient de faire leur boulot pour gagner leur vie ; ils ne se souciaient pas de nous, et ça s'arrêtait là. S'ils ne s'intéressaient pas assez à nous pour être gentils et compatissants, ils ne s'intéressaient sûrement pas assez à nous pour perdre du temps et de l'énergie à nous maltraiter ou nous violer, pauvres petits que nous étions.

J'ai préféré les gens de l'orphelinat à tous les autres, même s'il était rare qu'on reste longtemps. Ils faisaient rentrer et partir les enfants aussi vite que possible.

Par la suite, j'étais placée dans des familles d'accueil qui n'avaient rien à cirer de moi. Tout ce tintouin, c'était par charité, par obligation de « faire ce qu'il fallait ». Est-ce vraiment si difficile pour les gens de voir un gamin à la rue, même s'il vaut mieux que le gamin en question se débrouille tout seul que de rester dans le milieu sordide d'où il vient ? Ça doit les mettre mal à l'aise et les déranger, alors ils préfèrent que ces enfants soient placés loin de leurs yeux et loin de leur conscience. Ça facilite les choses pour tout le monde, pas vrai ? Eh bien non, pas vrai.

À l'époque, j'ai choisi d'être à la rue plutôt que de devoir repousser les abus sexuels dans l'une

des nombreuses familles d'accueil par lesquelles je suis passée. J'aimerais que les gens arrêtent de jouer les âmes charitables. Ce qu'ils ne comprennent pas, ces bénévoles, c'est que leur charité à la con, elle cause plus de dommages que des personnes comme moi ne peuvent en encaisser. Tout ça pour quoi ? Pour que Suzy La Swingeuse, la bénévole qui vient une fois par mois, puisse mieux dormir la nuit parce qu'elle a servi à l'œil de la mauvaise soupe à des personnes dans mon genre. Qui « traversent des moments difficiles », qui aimeraient mieux être mortes plutôt que de subir leur vie de merde jour après jour.

La moindre des choses que puisse faire Suzy La Swingeuse, à mon avis, c'est d'être honnête. Ne dites pas, la pitié inscrite sur le visage, à des ados exactement comme j'ai été, que la vie va s'arranger, que les choses vont changer pour eux, qu'un jour la chance tournera. Ce genre de conneries ne fait que donner de faux espoirs.

Si maintenant, à vingt-cinq ans, je devais rencontrer celle que j'étais à seize ans, je me regarderais bien en face, sans une once de tristesse, et je dirais :

— Écoute, ma fille, tu as le choix : soit tu restes comme tu es et tu espères que toutes les conneries qu'on te raconte vont se réaliser, soit tu te démènes pour faire bouger les choses. Personne ne va arranger ça à ta place, alors faut t'y mettre.

Je ne voulais plus jamais redevenir une victime, alors j'ai passé mon adolescence dans la rue. Au moins, là, c'était moi qui étais responsable de moi-même. Des filles comme moi ne durent en général pas longtemps. La plupart terminent junkies, prostituées, derrière les barreaux ou mortes. Quelques-uns d'entre nous ont un coup de chance et s'en tirent, mais pour la plupart, la vie n'est pas un miracle, point barre. C'est peut-être de mes parents que j'ai hérité cette détermination et cette persévérance. Ils ont débarqué aux États-Unis presque sans rien.

Mon père était chef cuisinier, et tous les deux sont arrivés de Paris quand ma mère était enceinte de moi. Mon père était très doué et il a trouvé un travail dans l'un des restaurants cinq étoiles de Las Vegas. Je n'avais que neuf ans quand ils sont morts, donc mes souvenirs sont limités, mais je me rappelle bien qu'ils étaient plutôt décidés. J'aime à penser que ma capacité à avancer me vient d'eux, et pas des années passées à éviter le viol dans les rues et à glaner de quoi ne pas mourir de faim. J'aime à penser que je m'approche de mon ambition avec honnêteté. En vérité, personne ne le saura avec certitude. Ils sont morts, et mes quelques souvenirs s'effacent un peu plus avec chaque jour qui passe.

Je fais ça tous les ans le 8 juin, sans jamais louper le rendez-vous. C'est franchement épuisant. Je préférerais ne pas penser à ma vie, à la façon dont elle a basculé, mais la date anniversaire remue toujours le passé. Ces particules remontent dans les eaux de mon esprit l'espace d'une journée, puis j'arrive à les chasser et à les refouler dans un recoin obscur de mon esprit. Pendant encore trois cent soixante-quatre jours.

Je m'arrête pour me regarder sans y penser dans le miroir de la salle de bains et je me traîne à contrecœur en dehors de mon appartement pour procéder à ma routine habituelle. Passer au *Petit Resto*, commander un café et un bagel à Noni, arriver au travail pour affronter une nouvelle journée. C'est toujours la même chose, et le travail ne change pas.

Je sais que ce gars à l'allure louche, dans le coin, ne veut rien de bon. Je connais son genre. J'étais comme ça, avant. Je m'assure de le surveiller depuis le moment où il est rentré dans le magasin. J'aime mon boulot et je veux le garder, mais des gens comme lui rendent d'autant plus réelle la perspective de me retrouver un jour prochain au chômage. On est tellement loin des chiffres idéaux que c'est à en avoir la nausée. On est censés vendre des livres, mais on dirait bien que plus personne ne lit de volumes imprimés. Cette saleté de technologie a pris le monopole. Le vieux Sutton était là ce

matin et râlait qu'il n'avait pas fait un bénéfice correct depuis 1979, une histoire comme ça. Je n'écoutais pas vraiment. Il aime venir à la librairie pour se plaindre, mais si je n'étais pas là, il serait paumé.

Je suis la seule employée du magasin, que je gère toute seule depuis des années. J'ai eu ce boulot il y a sept ans, et je ne l'ai pas quitté depuis. Le Sutton, c'est vraiment un pénible. Si un jour je décidais de démissionner, je mettrais un bon coup de pied dans son vieux cul en sortant. Pour tout dire, j'aime cette librairie plus que lui. Je redoute le jour où je ne pourrai pas entrer et être accueillie par l'odeur de l'encre et du papier. Je suis dépendante des hordes d'auteurs qui ont arraché une parcelle de leur âme pour la coucher sur le papier afin d'en nourrir les autres. Chaque livre sur ces étagères est un ami. Ce sont les quelques éléments stables de ma vie.

— Bonjour, je peux vous aider ?

Le gars vient de fourrer un livre sous son sweat-shirt crasseux. Un livre qui coûte en tout et pour tout quatre dollars quatre-vingt-dix-neuf. Quel connard ! Qui voudrait voler un livre à même pas cinq dollars ? Qui voudrait voler un livre, de toute façon ?

— Dites donc, je vous ai posé une question. Oh, c'est pas vrai. Revenez !

Je cours à sa suite. Il part vers la sortie, et je suis sur ses talons.

Arrivé à la porte, il trébuche sur le paillason et heurte un présentoir de babioles sans intérêt que Sutton tient à mettre devant la boutique.

— Ha ! Je vais reprendre ça, si vous voulez bien.

Je reprends le livre et il s'enfuit. Je le laisse partir. Visiblement, c'est un SDF. Les miséreux n'ont pas beaucoup de sources de divertissement. Agenouillée par terre, j'époussette le livre récupéré et je fais de mon mieux pour lisser les coins cornés par notre escarmouche.

— Hum.

Je me redresse d'un bond et me retourne pour découvrir un homme qui se tient à l'entrée de la librairie. Le soleil est encore bas dans le ciel du matin et les rayons de lumière qui se déversent derrière lui sont si éclatants que je ne le distingue pas très bien.

— Vous allez bien, madame ? J'ai vu quelqu'un partir en courant de votre magasin.

— Jo. Je m'appelle Jo. « Madame », ça impliquerait quelque chose que je ne suis pas. Appelez-moi Jo.

Je suis occupée à ramasser les bouquins répandus partout par l'incident. L'homme s'accroupit pour m'aider et je le vois pour la première fois. Salut, dieu grec de la virilité sexy.

— Ça impliquerait quoi, exactement ?

Il a la voix veloutée et empreinte de curiosité. Je hausse les épaules et j'essaie au mieux de hâter le moment où soit le passant va s'intéresser à la boutique, soit il me laissera tranquille dans ma pauvre librairie en déroute. Avec une préférence pour la première solution.

— Vous savez... Quelqu'un qui est marié, ou âgé, ou quelqu'un qui a une stature, un titre ou un autre. Qui mérite le respect. Je ne suis rien de tout ça, donc appelez-moi Jo.

Pourquoi est-ce que je me justifie auprès de lui ? Sa voix. Maintenant que j'y pense, elle me paraît familière, sans que je comprenne pourquoi. Je suis sûre que je ne le connais pas. Je n'ai pas d'amis. Je n'en ai jamais eu, vraiment. Enfin, pas depuis Michelle, quand j'étais petite.

— Très bien, Jo.

— Et vous êtes ?

Je m'en fiche un peu, à part que j'ai besoin d'étouffer cette impression étrange de l'avoir déjà rencontré. J'arrête de ramasser les objets ridicules et je le regarde. Son visage aussi me paraît familier. Qui est-il, enfin ?

— Damon. Damon Cole.

Il tend sa grande main et je la prends dans la mienne.

Au moment où nous nous touchons, je me sens traversée par quelque chose, et je n'ai pas la moindre idée de ce dont il s'agit. L'impression de le reconnaître ? L'excitation inopinée ? Je ne suis pas la dernière à réagir à un beau mec, et celui-ci est vraiment attirant. Pour la majorité des gens, je serais considérée comme une salope, ou au mieux comme une fille aux mœurs très légères. Je pense que ma vie sexuelle est celle que la plupart des femmes aimeraient mener, mais qu'elles se refusent, à cause du regard de la société. Je regarde Damon Cole non sans curiosité, nos mains se serrent amicalement.

— Je vous connais ?

M. Bel Inconnu mystérieux incline un peu la tête de côté et m'examine, inquisiteur. Une touche de rose a envahi ses joues. Ah, ah ! Lui aussi, il ressent de l'attirance pour moi. Je n'aurais rien contre une petite aventure sans lendemain avec ce beau spécimen mâle.

— Non, Jo. Je ne pense pas.

Sa façon de prononcer le nom que je préfère qu'on me donne me fait imaginer toutes les choses que je pourrais lui faire, si j'avais l'occasion de coucher avec lui. Je ne m'implique jamais dans des relations, mais j'apprécie le sexe, comme tout le monde. Malgré mon aversion pour tout ce qui ressemble à du long terme, j'arrive à satisfaire mes besoins régulièrement.

— Êtes-vous entré pour acheter quelque chose, Damon Cole, ou est-ce la vision d'une demoiselle en détresse qui vous a attiré ici ?

Je souris à ce beau mec en face de moi et j'attends de voir s'il mord à l'hameçon. Ce qu'il fait.

— Je n'avais pas l'intention d'acheter un livre, mais je peux, si vous voulez.

J'esquisse un sourire diabolique, espérant qu'il lui communique ce qui occupe mes pensées. Je serai ravie de faire entrer Damon, et pas seulement dans la librairie.

Il plisse un peu les yeux, comme s'il réfléchissait à ma proposition subliminale.

— Si vous voulez, je partais prendre un café... pouvez-vous vous échapper quelques minutes pour vous joindre à moi ?

Je jette un œil à la montre de ma mère sur mon poignet et je souris. Je pourrais m'offrir une pause déjeuner anticipée. Sutton n'en saura rien, et s'il venait à l'apprendre, il n'en aurait sans doute rien à secouer. De toute façon, que ferait-il ? Il me virerait ?

— D'accord, allons-y.

Ma proie me sourit à son tour, ce qui déclenche en moi une sorte de boulimie. Je peux trop bien imaginer ces lèvres se presser sur ma peau. Je n'ai pas eu d'homme depuis des semaines, et il serait la distraction idéale pour faire oublier l'anniversaire de l'accident et le spectre du chômage qui se précise. Oui, je pense que je vais me le faire ce soir.

Sur le trottoir, on se dirige vers le café au coin de la rue. Je suis soulagée qu'il ne fasse pas encore trop chaud, parce que juin à Las Vegas, c'est l'enfer. On marche tranquillement, et on se jette chacun à son tour de petits coups d'œil curieux. Je le vois maintenant en pied.

Il porte le pantalon de costume comme s'il avait été fait pour lui, sa chemise est remontée sur ses avant-bras, les boutons du haut ne sont pas fermés et il n'a pas de cravate. Rien qu'à sa façon de rendre ces habits guindés très passe-partout, je parie qu'il déteste les porter. Il mesure facilement un mètre quatre-vingts, peut-être plus. Il a les cheveux un peu longs dessus, mais courts sur les côtés, d'un châtain très foncé, quasi noir. Sa barbe courte, parfaitement entretenue, couvre une mâchoire anguleuse que j'ai très envie de sentir contre ma joue. Ses yeux brillent comme de l'ambre à la lumière du soleil. Ses lèvres visiblement douces et suggestives forment un sourire en coin. Je ne peux

qu'imaginer ce qui se trouve caché sous ses vêtements, et j'ai bien l'intention de découvrir ça plus tard.

Il entame la conversation quand on prend notre café à une table de bistro si petite qu'elle donne tout de suite une impression d'intimité. J'aime bien la direction qu'on prend...

— Alors, vous tenez cette librairie toute seule ?

Je remue mon café, puis je repose le bâtonnet de bois. Je regarde l'homme en face de moi. Waouh, il est splendide. Je ne peux pas attendre. Je coupe court aux formalités et je vais droit au but :

— Vous voulez qu'on fasse quelque chose, ce soir ?

Ses sourcils remontent si haut que je jurerais qu'ils ont rencontré ses cheveux l'espace d'une seconde.

— Ce n'est pas ma réplique, ça ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas, à vous de me dire.

Il sourit et le blanc perlé de ses dents me fait fondre.

— Ça l'est. Quelle heure vous conviendrait ?

Il brasse distraitement son café à un rythme lent et régulier, et je regarde la rotation élégante de son poignet. Je me demande s'il a des mouvements aussi fluides au lit.

— Sutton, le propriétaire de la librairie, vient après l'heure du déjeuner pour me libérer, parce que je dois aller quelque part cet après-midi, mais après, je suis libre. Vous voulez qu'on se retrouve devant le magasin vers dix-huit heures ?

— Où devez-vous aller ?

Eh bien, c'est qu'il est assez direct, lui aussi ! C'est pas ses oignons, mais je veux bien lui donner un cours accéléré concernant une maladie appelée le « jemenmordslesdoigts ». J'adore le servir aux gens qui se mêlent des affaires des autres.

— Je vais au cimetière visiter la tombe de mes parents.

Et voilà ! Ses yeux ambrés s'emplissent de compassion.

— Je suis désolé...

Parfait. Je lève la main pour l'arrêter. Je n'ai aucun intérêt pour les excuses. Elles ne sont presque jamais sincères. Ça fait partie de la condition humaine, mais je n'ai jamais compris. D'où ça vient, ce besoin de s'excuser ? Impossible que ce mec soit désolé par mon histoire tragique. Bien sûr qu'il regrette, mais pas pour moi. Pour lui. Pour la gêne qu'il ressent d'avoir ouvert la bouche.

— Non. Ne vous excusez pas.

Il referme la bouche d'un coup, l'air perdu. Pour tout dire, c'est un petit poil attendrissant. Je me sens un peu bête de l'avoir jeté dans la fosse aux lions. Tiens, c'est un sentiment étrange. Je me trouve même un peu vache, et ce n'est pas habituel chez moi. Bon, et qu'est-ce que je dis, maintenant ? Je ne m'attendais pas à ressentir un tel malaise.

— Me regardez pas comme ça. Je n'aime pas les excuses, c'est tout. Elles ne sont jamais sincères. Je peux vous l'assurer, parce qu'en ce moment même, j'ai envie de m'excuser d'être aussi impolie. Mais pour être honnête, l'impulsion qui me pousse à m'excuser n'est là que parce que je suis mal à l'aise de me sentir coupable. Du coup, mon cerveau humain débile associe l'excuse avec le fait de soulager mon propre inconfort. Les excuses ne font que nous rappeler à quel point les gens sont égoïstes.

Je pousse un soupir exaspéré. J'ose un regard vers Damon, qui a les yeux rivés sur moi.

— Je crois que je n'ai jamais entendu de paroles aussi honnêtes.

— Je dois retourner au magasin. Je vous y retrouve à dix-huit heures ?

Je dois m'éloigner de ce mec et oublier mon humble condition humaine pour le temps présent.

— Ce soir, dix-huit heures, confirme-t-il.

— OK. Avant d'y aller...

Je prends une serviette en papier et je sors un stylo de mon sac.

— Mon numéro et mon adresse mail, si jamais vous voulez me contacter.

Je lui tends la serviette et j'attends un moment qu'il déchiffre mon écriture de chat énervé.

— « Jojo.geroux » ? demande-t-il, l'air désorienté.

— Je m'appelle Joséphine Géroux et « jo.geroux », c'était pris, alors j'ai opté pour « jojo.geroux ».

Il me regarde, l'expression très étrange, et ce sentiment profond de familiarité refait surface.

— À ce soir, Damon.

— Au revoir, Jo, murmure-t-il, toujours focalisé sur la serviette dans sa main.

Frustrée, je me dirige aussi rapidement que possible vers le magasin, dans mes sandales à lanières et dans mon jean.

Crépuscule perpétuel

J'ai été contente que la journée file, mais maintenant que la pierre tombale de mes parents apparaît dans mon champ de vision, je commence à le regretter. La boule dans ma gorge grossit à chaque pas. Putain, je déteste venir ici. Je ne viens qu'une fois par an, à la date de l'accident. Je peux me battre dans les rues, je peux balancer un crochet du gauche parfait, et dans mon temps, je pouvais transformer cinq dollars en cinquante en rien de temps en jouant aux dés dans une impasse. Mais pour ce qui est de me bouger et d'aller voir mes parents décédés, je n'y arrive pas plus d'un jour par an. Du coup, je suis une fille indigne, mais je me dis qu'ils comprendraient peut-être mon sérieux manque de force intérieure quand il s'agit de venir visiter leurs tombes. Où qu'ils soient, c'est clair que j'espère qu'ils comprennent. J'aime me dire qu'ils sont au paradis, mais je n'en sais rien. Aucun moyen de savoir si ça existe ; d'après le prêtre à la mission, je devais avoir foi en l'existence de Dieu et du paradis. Pour une ado sans-abri, l'idée de foi en quoi que ce soit, c'est ridicule.

— Bonjour, dis-je à voix basse, tout en m'agenouillant.

Ces deux pierres sont les seuls témoignages, en dehors de moi, de l'existence de ces deux personnes. Tout ce qui reste d'eux ; deux pierres gravées très chères qui m'ont coûté un an d'économies à enfin faire installer, et bien entendu, moi, le produit de leur amour. Rien de plus. Cela me serre le cœur de savoir que papa et maman en sont réduits à ça : deux pierres et une fille nulle qui ne vient jamais les voir. Je secoue la tête et je pince les lèvres. J'ai honte de moi.

— Je suis désolée, dis-je d'une voix rauque, à travers les larmes qui se forment. Je suis vraiment désolée.

Je sanglote et je laisse les larmes couler sans me laisser distraire.

— Vous me manquez. Vous me manquez tellement, tous les deux, que ça fait mal de respirer. Si je pouvais, je donnerais tout ce que j'ai pour vous ramener.

En vraie dame distinguée, j'utilise mon tee-shirt pour m'essuyer le nez et les joues, ce qui ne change rien. Les larmes roulent toujours librement sur mon visage, pour se rassembler au bout de mon menton avant de tomber sur mes genoux. Je m'en fous. J'ai mal et je ne peux pas m'arrêter. Ils me manquent trop. Certains jours, ça me prend toute mon énergie rien que d'exister.

Parfois, le désespoir que je ressens menace de m'engloutir, et c'est un genre très dangereux de gouffre à affronter. Celui qui donne aux gens l'envie de faire une bêtise, juste pour soulager un brin leur souffrance. J'avoue non sans honte que j'ai envisagé de mettre fin à cette vie merdique. Je sais que c'est égoïste et lâche, mais putain, la seule raison qui m'en ait empêchée, c'est que je ne voudrais surtout pas décevoir mes parents. Je ne sais pas s'ils peuvent me voir ou m'entendre, mais je ne veux pas prendre le risque. Voilà pourquoi je reste en vie.

Ils n'ont pas choisi leur fin. La décision a été prise pour eux, quand la voiture a déboîté dans notre file. Je ne pourrais jamais les humilier en crachant sur la vie qu'ils m'ont donnée. Je suis tout ce qui reste d'eux en dehors de ces pierres tombales, et je ne peux pas les achever en me tuant. J'écarte les feuilles mortes amassées au bas de leurs pierres. Je trace du bout des doigts les inscriptions dessus. D'abord celle de papa, puis celle de maman. Je les ai achetées après avoir économisé assez d'argent en travaillant à la librairie. C'était avec neuf ans de retard, mais mes parents ont enfin reçu les pierres qu'ils méritaient, plutôt qu'une simple plaque bon marché. La plupart des filles de dix-huit ans économisent pour s'acheter une voiture, éventuellement un appartement. Moi, j'ai épargné pour des pierres tombales correctes. Je me foutais royalement de ne presque rien manger pendant un an et de mettre de côté chaque sou que je pouvais. Savoir où partait ce fric suffisait à me soutenir.

Un ventre qui gargouille, on peut y remédier ; un cœur brisé, c'est impossible. J'aimerais bien qu'il existe une nourriture à lui donner pour le soulager. Quelque chose que je puisse faire ou avoir pour amoindrir la douleur constante dans ma poitrine. J'ai espéré qu'un tel remède existe, mais ce n'est pas le cas. Sinon, je serais déjà partie le chercher. J'aurais parcouru la terre entière pour le trouver. Je ferais n'importe quoi pour combler le vide qui est en moi. Pour l'instant, la seule chose qui fonctionne est le sexe, de bonnes parties de jambes en l'air à intervalles fréquents. Je dois être un cas d'école de la jeune femme qui utilise le sexe et la promiscuité pour oublier son enfance pourrie. Mais c'est important pour moi. Le sexe, c'est bon, et pendant un petit laps de temps, j'oublie tout.

— Ce n'est toujours pas mieux. Même, c'est encore plus douloureux. J'aimerais avoir un supertruc à vous raconter, mais non. Je travaille toujours à la librairie, mais je ne sais pas combien de temps ça va encore durer. Je n'ai pas envie de perdre mon boulot. C'est la seule chose qui me relie au monde depuis l'accident.

Encore une fois, les larmes débordent et coulent encore plus vite à l'idée de perdre encore quelque chose. Je ne supporte pas l'idée de ne plus travailler là-bas. Ça ne ferait qu'ajouter à mon chagrin. C'est tout ce que j'ai, tout ce qui me permet de tenir. À la librairie, je ne suis pas mécontente, et la perspective de ne plus avoir mon travail chéri me donne envie de m'effondrer. Quand j'étais à la rue, j'y ai passé des heures, et mon amour de l'écrit remonte à longtemps. Les mots, les livres, mes sauveurs.

On dit que le temps guérit les blessures. Je dis qu'on raconte n'importe quoi. Dans la plupart des cas, les gens ne connaissent rien à rien pour affirmer des trucs aussi débiles, et leurs conneries sont basées sur du vent. Je n'oserais pas assurer à une personne endeuillée que le temps l'aidera. Je serais honnête, et je lui dirais que le temps ne fait rien de plus qu'effacer les bons souvenirs tout en grossissant le vide dans le cœur. La perte ne devient jamais moins poignante. Je dirais à une personne en deuil que le mieux qu'elle puisse espérer, c'est de trouver quelque chose de productif pour atténuer la douleur. Tout espoir de guérison, de cœurs, arcs-en-ciel et petits nounours, c'est des conneries. Quand on subit une perte aussi énorme, c'est le soleil qui se couche et ne revient jamais. On reste en état de crépuscule perpétuel.

Je renifle et j'essuie mes larmes.

— Je vous aime, tous les deux. À l'année prochaine.

Du bout des doigts, je caresse encore une fois leurs noms gravés, puis je me remets debout. En retournant vers ma voiture, je suis envahie par des pensées de Damon Cole. Maintenant, j'ai plus qu'envie de lui. J'en ai besoin. Besoin de noyer mon chagrin dans une mer de luxure, et il est l'homme de la situation.

Comme à la maison

Je ne sais même pas pourquoi je prends la peine de m'arranger les cheveux. J'ai l'intention de les dépeigner dès que j'aurai l'occasion d'avoir Damon en tête-à-tête. Ce mec est super beau et je suis sûre qu'il pourra me changer les idées. Exactement ce qu'il me faut. Pour certains, cela me fait peut-être passer pour une traînée, mais je n'en ai rien à battre. En vrai, ce sont les connards qui entretiennent ce genre de préjugés qui m'envient. Ils aimeraient avoir mon cran et mon absence d'intérêt pour les stéréotypes à la con. Avec moi, toutes ces histoires de séducteurs et de filles faciles, ça ne prend pas. À mon avis, si une femme reste prudente et discrète, qu'en a-t-on à faire du nombre de partenaires qu'elle ramène dans son lit ? Ça ne devrait pas avoir d'importance. Jim, Jack, Bill, Bob et Will sont autorisés à se faire une centaine de femmes chacun, et personne ne trouve rien à redire, mais, *madre mía*, si jamais j'avoue avoir mis dans mon lit un quart de ce nombre, on m'évite comme une affreuse femme de mauvaise vie. Alors qu'en fait, je suis clean. Je me protège. Je choisis mes partenaires avec soin. Je suis attentive et préparée. C'est mon corps, et j'en fais ce que je veux.

Je lisse mes cheveux châtain ondulés et je les rabats sur mes épaules pour les laisser tomber librement dans mon dos. De ma trousse à maquillage, je sors les produits. Mes yeux vert foncé sont toujours plus jolis quand je les maquille. Je passe de l'eye-liner, du fard à paupières, j'applique du mascara, et je presse mes lèvres après y avoir mis du gloss teinté.

— Allez, Jo, c'est l'heure d'aller te prendre une dose de Damon Cole, dis-je à mon reflet dans le miroir.

Je prends mon sac à main et je pars d'un pas décidé vers mon vieux tas de ferraille, où je m'installe au volant pour les dix minutes de route.

Au moment où je tourne et où le magasin apparaît dans mon champ de vision, Damon fait de même. Il est devant la librairie, plus beau que dans mon souvenir. Son jean coupe relax est clair et d'apparence vintage. Sa chemise anthracite lui moule le torse et les épaules. Les mains me démangent de palper le tissu. Je mets au point mort et j'éteins le moteur, puis je sors en lissant ma jupe en jean et en ajustant mon haut en maille. J'ai revêtu mes sandales à semelle compensée en liège et appliqué mon meilleur parfum. Pour cette soirée avec Damon, je me suis préparée avec un soin tout particulier. Il se tourne vers moi et croise mon regard. Il est entièrement focalisé sur moi. Je m'approche, le sentiment d'être sous son regard me rend un tout petit peu moins confiante qu'auparavant. C'est trop zarbi. Ce mec n'a rien de spécial. C'est juste un mec très sexy que je compte baiser consciencieusement ce soir. Il n'a toujours pas détourné les yeux et tout d'un coup, l'air autour de nous est chargé.

— Salut.

— Tu es magnifique.

Il a un ton... prometteur, et je soupire presque en entendant le désir dans chacune de ses syllabes. Je suis soulagée que ce soit réciproque. Pas besoin d'un expert en astrophysique pour voir que la tension entre nous est sexuelle. Une attraction purement animale et complètement involontaire.

— Merci. Qu'est-ce que tu as planifié ?

J'espère que ce sera court et qu'il a prévu de me ramener chez lui ensuite. Il plisse légèrement les yeux, et je devine à quoi il pense.

— Je comptais te demander ce qui te plairait.

Négligemment, il glisse une main dans sa poche et j'aperçois une Rolex superclasse à son poignet, un vrai appât à femmes intéressées. Je vois. Ce n'est pas un débutant.

Inutile de tourner autour du pot. Il faut aller droit au but. Foncer. Tirer sans dégainer. Demander

ce qu'on veut.

— Tu fais la cuisine ?

— Euh, non, pas vraiment.

Cet aveu le laisse un peu gêné, et c'est vraiment trop mignon de voir ce beau brun bien bâti rougir ainsi. Il détourne ses beaux yeux couleur d'ambre et pour la première fois depuis tout à l'heure, on n'est plus les yeux dans les yeux.

— C'est pas un problème, j'adore cuisiner. Si tu as faim, je peux nous préparer à dîner, mais il faudra que ce soit chez toi. J'habite l'appartement le plus pourri de toute la ville.

Il se remet à sourire, un coin de la bouche plus haut que l'autre. Sa confiance est de retour et la lueur d'intérêt dans ses yeux est évidente. Il m'examine lentement de haut en bas, comme pour évaluer mes talents de cuisinière. Entre cette adorable rougeur et ces yeux couleur miel, il marque beaucoup de points avec moi. Direct, j'ai envie de le posséder de ma bouche. Chaque parcelle de lui. Je sens la chaleur me monter aux joues, et je sais qu'il est temps de lancer les hostilités. Je demande avec un sourire enjôleur :

— Alors ? Qu'en dis-tu ? Tu veux que je t'impressionne par mes talents culinaires ?

— Je veux que tu m'impressionnes, Jo, c'est sûr. Ma voiture est par là.

Waouh, c'est que ça rigole pas. Ce mec ne va pas se priver de me faire supplier. Je vois ça, maintenant. Il connaît ses atouts et il n'a pas peur de le montrer.

— Inutile. Je vais te suivre.

Je fais tourner mes clés sur mon index et je continue à le dévorer du regard. Il a toujours une main dans la poche et l'autre le long du corps.

— D'accord, je comprends. Tu ne me connais pas vraiment. Mais je te promets que tout ira bien. Je ferai tout pour.

Un truc bizarre se réveille dans mon inconscient, un truc familier et effrayant. Tout à coup, j'ai un mauvais goût dans la bouche et j'ai l'impression que je devrais... faire quelque chose. Aucune idée de ce que ça peut être, mais merde, c'est vraiment étrange, comme sensation. Damon remarque mon malaise, parce qu'il s'avance et me pose la main sur le bras.

— Ça va ? Tu devrais peut-être me laisser te conduire. Je promets de te ramener à ta voiture à la seconde où tu me le demandes. Ou alors, je peux la faire conduire chez moi. Après tout, c'est pour ça que je paye mon assistant.

— Euh, oui, ça va. Un assistant ? Qui pourrait conduire ma voiture, genre tout de suite ?

Incrédule, je hausse un sourcil. Il sourit et hoche à nouveau la tête.

Il retire sa main, se place à mon côté et la pose au creux de mon dos, pour me guider à une allure tranquille vers son... pick-up ? Il pointe sa clé vers un pick-up, bien surélevé, ce qui va rendre la montée en jupe courte intéressante.

— C'est parti.

En deux secondes, ses mains entourent ma taille et il me soulève avec aisance pour me déposer sur le siège passager. Je n'arrive plus à formuler de mots. Je fouille ma pauvre tête pour trouver une réponse. Peut-être que sa voiture est en réparation. Peut-être que c'est un tueur en série et qu'il utilise ce pick-up pour transporter des cadavres dans le désert. Peut-être, simplement, qu'il aime les grosses camionnettes. Beaucoup d'hommes sont comme ça. Après tout, c'est le véhicule de l'homme américain par excellence.

— Les clés ?

Il me tend la main, l'autre tenant le portable à son oreille. Je lui donne mon trousseau et je l'écoute.

— Brian, oui. Je serai chez moi dans quelques minutes avec mon invitée. Il faudrait que tu viennes chercher les clés de son véhicule et une adresse à la sécurité en bas, puis que tu ailles récupérer sa voiture. Elle est jaune pâle... attends. Elle a aussi une portière rouge et le capot gris. Tu sais quoi ? Je vais te laisser le numéro d'immatriculation avec les clés, et tu pourras ramener la voiture chez moi. OK, merci.

Je ne peux pas m'empêcher de rire en l'entendant décrire ma petite voiture merdique.

— Frank. Elle s'appelle Frank.

Il me regarde, incrédule.

— Tu as baptisé ta voiture ? Et pourquoi Frank ?

En terminant sa question, il me tire la ceinture de sécurité. J'explique avec le sourire :

— Tu sais, la voiture style Frankenstein. Reconstituée par un savant fou à partir de pièces détachées.

Il rit et ferme ma portière, puis fait le tour. Il a l'un de ces demi-sourires qui me vont droit à l'entrejambe, et j'ai l'envie irrésistible de l'embrasser tout de suite.

Il s'installe dans le siège du conducteur et met sa ceinture.

— Tu es attachée ?

Je lui montre que ma ceinture est en place et il démarre son jouet géant.

— Tu peux m'expliquer pourquoi tu te déplaces en pick-up alors que tu as de l'or au poignet ?

— Oh, ce n'est que l'un de mes véhicules. J'aime varier, pour ne pas m'ennuyer toujours au volant de la même voiture.

Encore l'un de ces hommes à femmes qui s'éclatent à Vegas. Loin de moi l'idée de le lui reprocher, car je suis sur le même terrain de jeu. Bien sûr, ce n'est pas aussi impressionnant de mon côté. Pas de Rolex, pas de voiture neuve, et des vêtements qui ne sont sûrement pas de haute couture, mais je me débrouille très bien quand même.

— D'accord, je vois. Tu apprécies la diversité. Il n'y a rien de mal à ça. Tu as des provisions dans la cuisine ? Ou il faut qu'on passe faire des courses ?

— On devrait trouver quelque chose dans mes placards.

Il m'envoie encore un sourire à faire fondre n'importe qui, et je m'en imprègne. Ce sourire, je pourrais le regarder toute la journée.

Le trajet n'est pas long, et avant de m'en être rendu compte, je suis devant un superpalace comme on en trouve à Vegas.

— On y est, annonce-t-il en garant son pick-up ordinaire dans cet endroit ultrachic.

Je le regarde, étonnée.

— Tu rigoles, là ? C'est là que tu vis ?

Damon ne répond pas. Il sort de sa camionnette pour aller m'ouvrir la portière. Tous les hommes n'ont pas ce genre de geste, et je dois avouer que j'y suis plutôt sensible. Encore une fois, il m'attrape par la taille, m'attire contre son corps solide comme un roc et me repose lentement sur mes pieds. Ce mec sent vraiment bon et son contact est plus qu'agréable. Mon rythme cardiaque s'emballa, suivi par ma respiration.

— Pardon. Je ne voulais pas être si direct.

— Inutile de t'excuser, dis-je d'un ton un peu voilé à mon goût.

— On y va ?

Je hoche la tête et il ferme son joujou, dont l'alarme couine un coup.

Sa main retrouve le creux de mes reins et je me délecte de la chaleur de son contact. Il nous emmène à l'accueil du haut bâtiment, qui est effectivement très m'as-tu-vu. Que fait-il donc comme

métier ? S'il est propriétaire de casino, ou un truc incroyable dans ce genre, je vais m'évanouir. Il est un peu plus âgé que moi, ça se voit. La trentaine, c'est sûr. Je lui demanderai plus tard combien exactement.

— Comment ça va, Howard ?

— Pas mal, patron. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Damon fait glisser mon trousseau vers Howard, porte-clés patte de lapin compris, sur le bureau.

— Il faudrait que tu donnes ça à Brian quand il arrivera, avec ce mot.

Il prend un crayon et un bloc-notes sur le bureau d'Howard et y note mon numéro d'immatriculation. J'entends qu'il glisse le mot « multicolore » quand il le donne à son employé.

— Ce sera fait, patron.

— Excusez mon impolitesse. Howard, voici mon amie Jo. Jo, je te présente Howard. Il est chef de la sécurité ici, aux Tours.

— Enchantée, Howard.

— De même, madame.

— S'il vous plaît, Jo suffira.

Il relâche ma main et m'adresse un sourire chaleureux. Il me fait bonne impression.

— À plus tard, Howard, lance Damon par-dessus son épaule, tout en me guidant vers une rangée impressionnante d'ascenseurs.

Quatre, pour être précise. On peut dire que c'est chicos, ici. Je me sens mal à l'aise. Je ne veux toucher à rien.

— Tu dois être blindé de thunes pour vivre dans un endroit comme ça.

Les mots ont franchi mes lèvres avant que j'aie le temps de me raviser.

Damon rit doucement et hoche la tête. Nous entrons dans l'ascenseur et quand les portes se ferment, il tape un code sur les touches de commande, et on se met à monter.

— Je suis dans les affaires. Je gagne bien ma vie.

Cette explication très simple et vague me laisse curieuse d'en savoir plus. Enfin, on s'arrête et d'une main dans mon dos, il nous mène dans un grand hall. Sur la porte, il ouvre un clavier à glissière et tape un code. J'entends la fermeture qui se déverrouille. Il ouvre et me fait signe d'avancer. J'entre donc dans son appartement privé et examine les alentours. Eh ben, ça c'est de la garçonnière moderne ! Elle sent l'architecte intérieur à plein nez et donne une impression presque clinique, avec ses lignes épurées et ses couleurs claires. Je sens les yeux de Damon sur moi et je me tourne vers lui, faisant de mon mieux pour feindre l'approbation.

— C'est sympa, ton appart. Tu dois l'avoir fait décorer par un architecte hypercher ?

— Oui. Je l'ai payée une somme considérable, et voilà ce qu'elle en a fait, dit-il avec un geste pour désigner l'intérieur.

— Tu n'aimes pas ?

— En fait, pas trop, mais je ne suis pas là souvent, donc ce n'est pas bien grave.

— Alors dis-lui de changer ! Tu l'as payée, tu devrais avoir ce que tu veux à l'arrivée.

Je croise les bras sur ma poitrine et je me renfrogne un peu. Je n'ai aucune raison d'être agacée par cette histoire, mais les gens qui en roulent d'autres dans la farine, ça ne m'a jamais plu.

Il penche un peu la tête et me scrute un instant.

— Viens avec moi. Je veux te montrer quelque chose.

Je laisse mon sac à main sur le canapé bas et je le suis. Il nous fait traverser le rez-de-chaussée, sans cloisons, et nous montons l'escalier. Il s'avance et je m'arrête. Oh, là, là, c'est le paradis ! Une bibliothèque ouverte. Damon me rejoint.

— On dirait que ton architecte d'intérieur trop bien payée a visé juste sur un truc. Ou alors, elle est schizophrène.

Immobile, j'admire la pièce. Elle tranche nettement sur le reste du duplex. Ici, c'est grand, quels que soient les critères utilisés, mais on n'est pas à la même échelle que dans le reste du loft. Le coin bibliothèque est plus petit et intime, une pièce où je pourrais rester des heures à lire livre après livre. C'est hallucinant. La pièce n'est délimitée que par deux murs, tous deux garnis, du sol au plafond, de rayonnages en bois foncé qui doivent contenir des milliers de livres. Deux énormes fauteuils, où pourraient facilement passer deux personnes, sont revêtus d'un tissu très chic qui me rappelle le velours côtelé. Contrairement au reste de l'appartement, le sol n'est ni en carrelage, ni en parquet ; c'est de la moquette, moelleuse même à travers mes sandales. Pieds nus, ce doit être très agréable. On y trouve une table basse et deux tablettes en bois équipées d'une petite lampe de lecture chacune. Tiens, quelques étagères sont restées vides. Pourquoi ? Je pourrais les remplir de mes bouquins préférés. J'avance lentement, levant la main à hauteur de grands livres pour en effleurer le dos au passage. L'odeur de l'encre et du papier m'accueille comme chez moi.

— Elle n'a pas fait la bibliothèque, ni ma chambre. C'est moi qui m'en suis chargé.

Je le regarde, bouche bée.

— Waouh.

C'est tout ce que j'arrive à dire. Il devient encore plus sexy à mes yeux, simplement parce que, comme moi, il aime les livres. Peut-être pas tout à fait comme moi, mais quand même.

Il ne répond pas de façon claire à ma réaction. Il s'approche et s'arrête juste devant moi. De la main droite, il me caresse tout le bras, depuis l'épaule, puis mêle ses doigts aux miens.

— Viens.

Je ne dis pas un mot, parce que mon cœur s'affole dans ma poitrine. C'était très sexy, sa façon de parler. On arrive au bout de l'espace en mezzanine et je regarde encore une fois en arrière, vers la bibliothèque la plus fabuleuse que j'aurais jamais pu imaginer, puis je me concentre sur le fait de le suivre. La pièce dans laquelle j'entre est aux antipodes de la froideur clinique d'en bas. Ici, l'ambiance est douillette. Trois murs sont peints d'une couleur terre-de-Sienne et le dernier, en contraste, est bleu océan. Le lit est doté d'une immense tête capitonnée qui me rappelle les vieux fauteuils ; sa couleur donne l'impression qu'elle sort d'un bain de champagne. Deux tables de nuit s'y accrochent avec leur lampe, et un insert au gaz est placé sur un côté. Par-dessus, un très joli tableau abstrait représentant allez savoir quoi. Sans doute l'œuvre d'un hippie barré parmi tant d'autres. Le lit a l'air paradisiaque. Mon matelas est dur comme la pierre, mais celui-ci ressemble à un nuage. Je ne veux même pas voir sa salle de bains, après ça. Si je me fie à sa chambre, ça va ressembler à des thermes, ou un truc pas possible. Incroyable.

— C'est magnifique. Tu devrais peut-être récupérer le fric que tu as versé à cette femme et tout décorer toi-même.

Je ris, mais pas lui. Ah, non, pas de sérieux avec moi...

Il me serre les doigts et m'attire à lui. Puis il se détourne et nous ramène en bas. Nous arrivons à la cuisine, et sans surprise, on est de retour dans le froid, avec des plans de travail en granit bien lisses et des meubles en bois foncé. Chaque placard comprend une partie centrale vitrée et une poignée en nickel poli. Les appareils électroménagers sont tous de première qualité et coûtent plus que ce que je gagne en six mois, j'en mettrais ma main à couper. Ça devrait être sympa, de cuisiner ici. Mieux que chez moi, avec ma plaque électrique, mon mini-four à résistance et mon micro-ondes.

— Je peux m'y mettre, alors ?

Damon me lâche la main et contourne l'îlot central pour s'asseoir sur un tabouret de l'autre côté,

l'air captivé par ma personne.

— Je t'en prie, fait-il avec un nouveau sourire ravageur.

Je le prends en pleine face et l'espace d'une seconde, je le jure, je sens ces fameux papillons, ceux qui s'agitent dans le ventre, paraît-il, quand on est amoureux. Non, mais c'est quoi, cette histoire ? Interdit. Je ne donne pas dans les attaches et les sentiments. Je n'ai eu que trois amours : papa, maman et mon boulot. J'en ai perdu deux sur les trois, et le troisième est à un cheveu de m'être arraché. Je me débarrasse de cette idée ; maintenant, c'est insupportable. À la base, c'est justement pour ça que je cherche une nuit de sexe débridé : me sortir mes malheurs de la tête. J'entreprends de fouiller les placards et les tiroirs. Bientôt, les pensées déprimantes s'esquivent, et j'entreprends de réaliser l'une de mes spécialités dans la cuisine ascétique de Damon.

L'eau à la bouche

— Je n'avais rien mangé d'aussi bon depuis des semaines. C'est délicieux, Jo, merci beaucoup.

Damon ponctue sa réplique en enfournant la dernière bouchée de mon fameux gratin de pâtes au steak haché.

C'est l'une de mes recettes favorites, parce que c'est facile et pas trop cher. Je m'en fais très souvent. Je n'ai jamais vraiment cuisiné de petits plats pour quelqu'un d'autre. Pour moi, c'est une première, et le compliment me touche. C'est inédit, comme sentiment. Il y a chez Damon quelque chose de familier et de rassurant, qui me donne envie d'être auprès de lui. Comme si ça allait arranger les choses ; comme si ça allait m'arranger, moi. C'est complètement absurde, je le sais, mais je n'arrive pas à me défaire de cette impression. Je reprends une longue gorgée d'eau et il m'imité.

— Avec plaisir. Je n'ai jamais cuisiné pour personne, donc c'est nouveau. Tant mieux si je ne me suis pas plantée.

Et je souris. Qu'est-ce qui me prend ? Qu'est-ce qu'on en a à faire, si je me plante ? Il est question de coucher ensemble un soir, rien de plus.

— Tu veux prendre un café dans la bibliothèque ?

— D'accord.

Il lance aussitôt la cafetière et dispose nos assiettes sales dans le lave-vaisselle. Je le regarde en attendant. Il est très beau. Sous son regard ambré et lumineux qui me transperce, je me sens incroyablement nue. Depuis que je l'ai vu, j'ai envie de passer les mains dans ses cheveux sombres et décoiffés. Il nous verse notre café et me fait le mien comme je l'aime, avec de la crème et un sucre. Il doit se rappeler comment je l'ai pris ce matin.

— Et voilà.

— Merci, dis-je en prenant la tasse.

Il m'offre son bras, qu'il entrelace au mien. Je pose la main au creux de son coude et nous montons ainsi les marches. Dans la bibliothèque, je pose ma tasse pour admirer à nouveau cette caverne d'Ali-Baba. Ce que j'aimerais en avoir une comme ça... En général, je ne me fais pas d'illusions et je n'échafaude pas de rêves de grande réussite dans la vie. Je suis très terre à terre, mais là, je ne peux pas m'empêcher de souhaiter, un jour, de pouvoir me faire construire un coin comme celui-ci.

— Vraiment, j'adore ta bibliothèque. Je ne te voyais pas comme un amateur de livres.

Je lui jette un coup d'œil... Mmm, il est alléchant.

— Pourquoi ?

— Je sais pas trop. Je ne devrais pas avoir de préjugés, mais tu ne donnes pas l'impression de quelqu'un qui s'installe tranquillement pour lire.

— C'est vrai. Je n'ai jamais le temps. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Pourquoi tu aimes ma bibliothèque ?

Pardon ? Il est bête, ou quoi ? Je travaille dans une librairie, quand même. Ça devrait être un gros indice sur mon goût pour les livres. Je fronce les sourcils.

— Je vends des livres pour gagner ma vie. Je n'imaginerais pas faire ça si je n'aimais pas les bouquins.

Il hausse un sourcil sceptique, et je vois qu'il a envie d'en savoir plus.

— Oui, mais pourquoi choisis-tu de travailler dans une librairie ?

Je m'assois sur l'un des fauteuils ultra-confortables et je prends une grande inspiration. Il

s'installe en face de moi et pose les pieds sur la table basse entre nous. Allant à l'encontre de toute prudence, je décide de me jeter à l'eau. Je n'ai rien à perdre, après tout. Ce mec est un bon parti, c'est indéniable, mais ça ne change rien à ma résolution. C'est une histoire d'une nuit, et je ne m'engage jamais dans une relation. Et si cela m'arrivait, ça n'aurait pas d'importance, parce que je suis quasiment certaine qu'il n'a pas de petites amies fixes non plus. Alors, merde. Je vais lui raconter pourquoi j'aime les livres.

— J'ai eu une enfance pourrie. J'ai commencé à vivre dans la rue quand j'avais douze ans, et je n'ai pas eu de toit au-dessus de la tête pendant six ans. J'allais à la bibliothèque longtemps pendant la journée. Ça a commencé comme un endroit où me réchauffer pendant l'hiver et me rafraîchir l'été, et puis je suis devenue accro. Je n'avais personne, mais chaque fois que je passais la porte, c'était comme si chaque auteur faisait partie de ma famille et que les personnages créés étaient tous mes amis. Je comptais sur eux, et aucun ne m'a jamais laissé tomber ni quittée. Ils n'ont jamais crié, jamais tapé. Ils n'ont jamais rien fait d'autre que d'occuper mon temps et me tenir compagnie. Ils étaient tout ce que j'ai jamais eu. Tout ce que j'ai, à ce jour. Maintenant que la librairie risque de fermer, c'est comme si je perdais ma famille et mes amis. J'aime tous mes livres. Être amoureuse des livres m'a sauvé la vie. J'ai passé plus de temps à lire à la bibliothèque qu'à prendre des risques dans la rue. J'ai pu apprendre ce qu'il me fallait pour réussir mon équivalence d'études secondaires. La bibliothécaire, Evelyn, ne m'a jamais chassée. Elle aurait pu, elle aurait dû. Normalement, on ne permet pas aux sans-abri de rester si longtemps dans un endroit public, mais elle devait savoir que je ne venais pas seulement pour le toit. Un jour, elle est venue me trouver avec un formulaire d'inscription à l'examen d'équivalence, et elle m'a dit de le passer. Je n'ai eu qu'à y aller, et tout était payé. Elle m'a aussi permis d'utiliser son adresse personnelle pour les papiers, sachant que je n'en avais pas. Je lui dois beaucoup, ainsi qu'à chaque livre que j'ai ouvert. C'est pour ça que je les aime, et pour ça que je travaille à la librairie.

J'espère vraiment que Damon se souvient de ce que j'ai dit à propos de mon mépris pour les excuses, ou alors je regretterai d'avoir parlé de mon enfance de merde.

— Dans ta bouche, les mots sont souvent gros, non ? me dit-il, la voix lourde de sous-entendus.

Oh, que oui. Je lui montrerai tout ce que sait faire ma bouche si nous réussissons à en venir au fait et à nous débarrasser de nos fringues. Je n'ai pas eu de mec depuis plusieurs semaines et je commence à m'impatienter. Je me lève de mon fauteuil et je contourne la table basse pour m'approcher de lui.

— Je n'ai plus envie d'un café en papotant.

Il se lève à son tour, et son corps se trouve si près du mien que je sens sa chaleur irradier vers moi. Il se penche vers moi et ses lèvres pleines effleurent le bord de mon oreille.

— Alors, qu'est-ce qui te ferait envie, Jo ?

Son souffle chaud embrase ma peau et je fonds en désir liquide et chaud. Je le veux entre mes cuisses.

— Et à toi ?

— Tu voudrais que je te montre ce qui me fait envie ?

— Oui.

Il passe une main autour de ma taille et m'attire brusquement à lui. Je suis plaquée contre son torse si vite que l'espace d'un instant, je n'ai plus d'air dans les poumons. De l'autre main, il remonte lentement le long de mon dos, de ma nuque, jusqu'à mes cheveux. Il attrape mes boucles châtaines et tire un peu, juste assez pour s'accorder un accès illimité à mon cou. Sa bouche chaude vient à la rencontre de mon pouls affolé, il embrasse et me lèche la peau. Affamé, il dessine un

chemin de mon cou à mon oreille, puis prend le lobe et le lèche juste un instant avant de le mordiller, ce qui m'arrache un gémissement. Il est hors d'haleine, moi aussi. Dans ses bras, je suis essoufflée et dévergondée. Mon corps vibre de désir.

Ses hanches sont collées à moi et son érection est pressée contre mon ventre, dure comme le roc. Je la sens distinctement palpiter, malgré les couches de tissu qui nous séparent. Je suis incapable de bouger sous sa poigne de fer. Sa main n'a pas quitté mes cheveux, je suis aussi près de lui que possible sans avoir son sexe en moi. Et je le veux. Il poursuit ses caresses sur mon cou et mon oreille, avant de témoigner la même attention à l'autre côté. Je suis trempée, je sens l'effet qu'il produit sur moi. S'il ne me prend pas très vite, je risque de le supplier, et ce n'est pas du tout mon genre. Mais merde, cet homme me fait quelque chose que je n'ai jamais ressenti auparavant. Il continue de me lécher le cou tout en tirant sur mes cheveux, et esquisse un mouvement expert des hanches qui me pousse à bout. Merde, tant pis.

— S'il te plaît.

Il s'interrompt et s'écarte un tout petit peu pour me regarder. Ses yeux couleur de miel vont m'achever. Je place les paumes contre le mur ferme de son torse et je répète ma supplique, d'un ton encore plus désespéré que la première fois.

Il m'empoigne et m'attire à lui plus fort que tout à l'heure et gronde à mon oreille.

— Je vais te prendre, oui. Je vais y aller fort, alors prépare-toi.

Un nouveau gémissement s'échappe de ma gorge et c'est tout juste si je ne me liquéfie pas. Il me soulève dans ses bras et d'instinct, j'enroule les jambes autour de sa taille. D'un pas assuré, il m'emmène dans le couloir, jusqu'à sa chambre, ouvre la porte d'un coup de pied négligent et me porte au plus vite sur le lit. Il ne m'a pas encore embrassée, et mes lèvres sont impatientes de le goûter. Il me dépose sur un côté du lit et glisse la main entre mes genoux. En réaction, j'écarte les cuisses. Un grondement appréciateur résonne dans sa poitrine et ouah, c'est excitant.

— Damon, s'il te...

— Chut. Un peu de patience.

Oh, pitié. S'il ne vient pas maintenant, je vais éclater. Il se dresse entre mes jambes. Je regarde son érection et je salive à l'idée de la goûter. Lentement, Damon passe les paumes sur mes cuisses et se penche sur moi. Ses lèvres sont tout près des miennes. D'une main, il m'agrippe le haut de la cuisse, tellement fort que j'en ai mal. Pourtant, mon sexe est délicieusement humide. Quand, de son autre main, il remonte jusqu'à la jonction entre mes jambes, je frissonne par anticipation et il reconnaît tout de suite ma soumission. Je n'ai jamais permis à personne d'exercer un tel pouvoir sur moi, mais je veux que Damon me prenne tout entière. Ça fait du bien de me relâcher en ce moment. Je n'ai pas d'explication rationnelle et en cet instant, je m'en fous carrément. Je ne peux penser qu'à lui. Il m'a dominée, corps et esprit, et je n'ai aucune envie de combattre cet état de fait. C'est trop bon pour le repousser. Sa bouche est tout près, et je veux ses lèvres sur les miennes. Je veux le sentir intégralement. Au moment où sa langue franchit mes lèvres, il introduit un doigt en moi. Oh, putain. Je gémiss en sentant sa langue contre la mienne. Un second doigt rejoint le premier, et il a consumé ma bouche complètement, si bien que je peux à peine respirer. Sa langue plonge, loin. Mes hanches ondulent, comme mues par une volonté propre. Damon interrompt alors notre baiser et retire les doigts, puis les lèche un à un. Hmm, c'est excitant.

— Dès que je t'ai vue dans cette librairie, j'ai essayé d'imaginer le goût que tu avais.

Il enfonce un doigt dans sa bouche et le retire lentement.

— J'étais loin du compte. Tu as un goût divin.

— Prends-moi.

— Pas encore.

Il ouvre le bouton, puis la braguette de ma jupe en jean. En un mouvement fluide, il me débarrasse de ma jupe et de ma culotte usée, puis il me fait plier les jambes jusqu'à ce que mes genoux touchent quasiment ma poitrine.

— Tiens tes jambes et ne les lâche pas avant que je te le dise.

Je hoche la tête. Mais qu'est-ce qu'il va faire ? Je devrais être intimidée de me retrouver perchée, si ouverte, au bord de son lit, mais je n'ai aucune honte. J'ai trop envie de la suite pour ressentir autre chose que de l'excitation. Un instant, Damon s'écarte avec un sourire démoniaque pour admirer ma position. Je ne me sens pas gênée, mais excitée ; très excitée. Avant que je puisse inspirer à nouveau, il se penche, m'agrippe les hanches, et sa bouche vient se poser sur mon sexe trempé. Waouh. Il gronde et les vibrations de sa voix grave se répercutent dans sa poitrine, sur ses lèvres et dans ma chair pétrie de désir.

Je gémiss comme un animal et je me tortille sous sa bouche. Sa poigne sur mes hanches se resserre, et encore une fois, la douleur m'emplit d'une excitation délicieuse. Il m'embrasse des lèvres, puis me pénètre de la langue. Il lèche, lape à toute vitesse puis il ralentit, m'amenant au bord de l'orgasme en un rien de temps. Je me sens à l'orée de la félicité. Il replonge deux doigts en moi, puis son attention se tourne vers mon clitoris. Il couvre de sa bouche le nœud de nerfs palpitants et je gémiss avec force. Il relâche la pression sur mes jambes, qui s'abaissent un petit peu. Sa bouche quitte mon clitoris et il retire les doigts.

— Oh putain, t'arrête pas, je t'en prie.

Les yeux sur lui, je halète et j'essaie de reprendre mon souffle. Il descend sa braguette et glisse les pouces sous l'élastique de son caleçon pour libérer son érection, puis se défait avec prestesse de son jean et du caleçon. Hallucinant ! Son membre est parfait ! Gros, long, tout ce dont je pouvais rêver. La peau rose paraît soyeuse. J'ai envie de le toucher. Je veux le sentir dans ma bouche, le goûter.

— Je ne t'ai pas dit de garder les jambes relevées ?

Quoi ? Il va vraiment m'engueuler parce que dans le feu de l'action, j'ai oublié ses instructions ? Je n'ai pas le temps de dire un mot qu'il m'arrache du lit et me retourne. Il enlève mon haut et passe un doigt sous mon attache de soutien-gorge. Là, il tire dessus, puis la relâche. Quand l'élastique cingle ma peau, je sursaute, avant tout de surprise. Damon vient sur moi et son érection se presse contre mes fesses.

— Je t'avais dit de ne pas relâcher, insiste-t-il.

— Je sais.

— Ça va être brutal, je t'ai prévenue. Tu es prête ?

— Oh, putain, oui.

— Tous ces gros mots dans ta bouche...

Je jette un œil en arrière pour le voir finir de dérouler un préservatif sur son érection.

— Prépare-toi, Jo.

Tout d'un coup, je suis saisie par l'inquiétude. Et s'il me fait mal ? Et si c'est un pervers bizarre qui fait des choses pas nettes au lit ? Le sexe un peu brutal, ça me va, mais si ça tourne mal, je ne suis pas certaine d'avoir la force de le repousser. Il revient contre moi et effleure mon lobe d'oreille de ses lèvres, encore, ce qui fait naître des frissons dans tout mon corps et disparaître mes appréhensions.

— Tu es en sécurité avec moi, murmure-t-il d'un ton rassurant.

Je le crois, et c'est ridicule. Je n'ai aucun élément sur lequel me baser. Je ne sais pas pourquoi

mais oui, je me sens en sécurité avec lui. Je ne peux pas l'expliquer, mais tout ce que je sais, c'est qu'il est exquis et que je lui livre mon corps en confiance. Je hoche la tête et par-derrière, ses doigts retrouvent l'entrée de ma féminité. Il répand sur moi mes sucs intimes.

— Mmm, très mouillée.

Il avance l'extrémité bien volumineuse de son pénis tout contre moi et j'écarte encore les jambes pour l'accueillir. Le bout de son érection glisse comme de la soie à l'intérieur de ma chair et Damon s'interrompt dans cette position.

— Dis-moi ce que tu veux.

Je n'hésite pas :

— Je te veux, toi. Je veux ton sexe.

— Dis-moi que tu es prête pour moi.

— S'il te plaît, je suis prête pour toi.

Ma voix n'est quasiment plus qu'un souffle, au point que je la reconnais à peine. Damon s'introduit un peu plus loin, puis se retire. Je geins doucement, je meurs d'envie d'en sentir plus. Soudain, il entre en moi avec violence et son énorme érection vibre de tout son long dans mon corps affamé. La brusquerie me coupe le souffle et je cherche les goulées d'air. Je sens le bout de son sexe qui cogne à l'intérieur de moi, profondément et c'est une sensation que je n'ai jamais connue auparavant. L'idée qu'il soit le premier à me remplir si parfaitement est exaltante. Il se retire, puis revient aussitôt avec une puissance étourdissante. Il répète l'opération et chaque poussée, loin en moi, me coupe le souffle. J'ai du mal à prendre de petites respirations hachées. Il appuie une paume sur mon bas-ventre et laisse l'autre au creux de mes reins. Il me tient immobile dans cette posture tout en me pénétrant, encore et encore. Cette main qui écrase mon ventre me fait sentir encore mieux le bout de son pénis qui bute au plus profond de moi. La sensation de plaisir et de douleur est extrême.

— Tu aimes ça, ou je me trompe ? demande-t-il, la voix rauque dans mon oreille.

Ah ça, oui, j'adore. C'est le meilleur amant que j'aie pu avoir, et de loin. Sans avertir, il s'immobilise en moi et ôte la main dans mon dos pour appliquer une forte tape sur mes fesses nues en l'air.

— Oh, c'est bon.

— Alors dis-le-moi, exige-t-il.

Tout de suite, je suis d'accord. Je ferais n'importe quoi pour qu'il se remette à bouger en moi.

— J'adore ça.

Sa paume chaude caresse mes fesses rougies et je me contracte d'un désir renforcé. Avec un grognement animal, il s'enfouit encore une fois en moi. Je frissonne quand il recommence à se mouvoir. Ses poussées deviennent plus agressives, encore plus rapides qu'avant. Mes pieds ne touchent plus terre et mes jambes sont largement écartées. J'ai les genoux tellement pliés que mes pieds partent en l'air. Il m'attrape fermement par les hanches et me tire vers lui tout en poursuivant ses va-et-vient. Je me sens légère comme une plume. J'agrippe les couvertures et mon ventre se contracte à l'extrême. Un courant électrique se met à me parcourir, du bout de mes doigts et de mes orteils, jusqu'à mes bras et mes jambes, pour rencontrer l'explosion violente et extatique au plus profond de moi. Je me resserre autour de son érection, tremblante et haletante. Chaque muscle se tend et le plaisir me consume tout entière. Je sens mes yeux partir et il s'écrase une dernière fois sur moi, puis pousse un râle au moment où son propre orgasme l'emporte.

— Damon !

Je hurle avec ce qui me reste de souffle et d'énergie. Je suis épuisée. Mon corps tremble sous son emprise. Encore fiché en moi, le beau brun colle doucement son torse dans mon dos. Dans ma

descente après cette extase bienheureuse, je sens le film de transpiration sur sa peau, les battements effrénés de son cœur. Je suis tellement KO que je me sens incapable de bouger d'un pouce. En général, c'est le moment où je reprends mes fringues pour dire « au revoir, à jamais », mais je n'arrive pas à prononcer un mot. C'est peut-être lui qui va le dire.

Il reste dans la même position pendant que nous reprenons tous les deux notre souffle et que nos cœurs ralentissent. Enfin, il se retire et me retourne face à lui. Son érection est toujours là, et merde, j'ai envie d'en avoir encore.

J'ouvre la bouche, mais il pose sa grande main sur mes lèvres avant que je puisse énoncer mon discours naze de post-coït.

— Non, fait-il en secouant la tête d'un air résolu. Tu ne le penses pas.

Trop bizarre. Il part, apparemment dans la salle de bains, et revient tout de suite. Nous nous retrouvons face à face, tout nus. C'est le pire moment, quand on couche avec quelqu'un pour une fois vite fait. La conversation d'après est inévitable, et c'est vraiment ce qui me donnerait presque envie d'arrêter de papillonner pour essayer les relations sérieuses. L'idée me terrifie, mais c'est lassant de changer toujours de partenaire. D'autant plus que je n'ai jamais eu autant de chance que cette fois-ci. Damon est le meilleur que j'aie connu, et l'idée de coucher avec quelqu'un dont les prouesses seront moindres me déprime encore plus.

— T'inquiète, je comprends. C'est rien de grave. Je ne suis pas le genre de femme pour qui sexe égale relation. C'était une histoire d'un soir.

Je fais mine de récupérer mes vêtements, mais il me soulève et me fait tomber sur le lit avec violence. Je rebondis haut sur le matelas confortable, et il vient me couvrir de son corps.

— Non, c'est justement ce que je veux dire. Ce n'est pas ce que tu prétends. Pour moi, ce n'est pas une histoire d'un soir.

Holà. Qu'est-ce qu'il me raconte ?

— Euh, mollo, mon gars. Où tu veux en venir ?

Il rit et c'est contagieux, j'ai envie de l'accompagner.

— Cette bouche pleine de gros mots est plutôt mignonne.

Il se penche vers moi, presse ses lèvres sur les miennes, et c'est une sensation délicieuse. Nous nous buvons tous les deux avec gourmandise pendant un long moment. Le baiser se termine et nous sommes haletants, prêts à nous dévorer l'un l'autre à nouveau. Merde alors.

— Si ce n'est pas ce que je pense, alors dis-moi ce que c'est, selon toi.

Il bouge pour glisser un genou entre les miens. Mes jambes s'écartent avec complaisance. Il avance entre mes cuisses et son érection puissante palpète contre mon ventre. D'un geste vif, il hausse mes bras au-dessus de ma tête et les retient aisément avec l'une de ses grandes mains. De l'autre, il m'attrape le menton pour me forcer à le regarder droit dans les yeux.

— Quand je t'ai rencontrée ce matin, quelque chose d'étrange s'est produit, et je ne sais pas encore de quoi il s'agit. Ce ne sera pas fini avant que je découvre ce que c'est. Je te désire, tu me désires. J'ai l'intention de te déguster autant que je le pourrai.

Mais qui est ce mec ? Le plan domination, c'est sympa au lit, je le reconnais, mais je suis la seule à décider de ma vie. Je ne transige jamais sur ce point.

— Et si je réponds : « laisse tomber, jamais de la vie » ?

— Tu ne le diras pas. Tu l'as senti aussi, je le sais. Je l'ai vu dans tes yeux verts.

Il a raison. Je veux davantage de lui. Comment refuser ces corps-à-corps de rêve ? Aucune femme sur Terre ne le rejetterait. Je peux donner mon accord à ça. Ce n'est pas comme s'il m'avait demandé de l'épouser ; j'accepte simplement de coucher encore avec lui. Rien d'exceptionnel.

— OK, je veux bien. Du sexe. Je supporterai de recoucher avec toi.

— Parfait.

Son large sourire découvre ses dents blanches et il libère mes poignets, me caressant le flanc d'une main avec une lenteur douloureuse et séductrice. Il appuie les lèvres dans mon cou et entreprend de tracer un chemin chaud et humide vers ma poitrine. Il agrippe ma hanche tout en me caressant les seins. Quand il prend un téton en bouche, je gémiss.

— Ton lit est super, je murmure.

— Ah oui ? fait-il, mon sein encore en bouche.

Il le suce avec force avant de relâcher mon téton érigé.

— Oui. Beaucoup plus confortable que mon lit pourri.

— Si tu trouves mon lit super, tu devrais voir la baignoire.

D'un mouvement gracieux, il me soulève pour me rétablir sur mes pieds. Je titube un peu et m'accroche à son bras musclé. Il me tient par les épaules jusqu'à ce que les points lumineux qui dansent devant mes yeux s'effacent.

— Levée trop vite.

— Pardon. Ça va mieux ?

— Oui.

Rafrâichir la mémoire

Toujours entièrement nu, Damon me traîne dans sa salle de bains ultramoderne d'une taille hallucinante, où j'attends pendant qu'il tourne les robinets pour remplir la baignoire éléphantinesque. Ses muscles jouent sous sa peau au moindre de ses mouvements, et je me rince l'œil. Je dois reconnaître que je suis un peu excitée à l'idée de prolonger cette rencontre. Damon verse des produits bizarroïdes pour filles dans l'eau, pensant sûrement que j'aime ces machins et que j'en utilise souvent. Si c'est le cas, il est loin du compte, parce que je n'ai même pas de baignoire. Dans mon appart pourri, il n'y a qu'une petite cabine de douche. Je déménagerais bien, mais le loyer est abordable et je loge là depuis sept ans. Je ne peux pas trop mettre d'argent dans un déménagement, et de toute façon, maintenant que la librairie est en déroute, ce n'est pas le moment.

Mes pensées sérieuses m'ont distraite de Damon. Il se plante derrière moi et m'attire contre son torse. Je lance un regard vers le miroir et suis prise de panique à l'état pur. On est beaux ensemble ; on ressemble à un couple. Ses yeux ambrés contrastent avec les miens, verts, d'une façon qui retient mon attention, malgré ma nervosité. Ses cheveux presque noirs et en bataille paraissent encore plus sombres et brillants à côté de mes boucles châtaines. Il a le teint plus hâlé que le mien. Travailler dans un magasin toute la journée n'aide pas trop à prendre le soleil. Je reste dans ses bras, figée. Je suis nue et apeurée, mais en même temps fascinée. Il m'attrape le menton pour maintenir mon regard dans la direction du miroir.

— Tu vois ? Tu l'as senti aussi, et maintenant, tu l'as sous les yeux, chuchote-t-il à mon oreille.

Je sais qu'il a raison.

Quand il m'a touché le bras ce matin, j'ai ressenti un éclair de familiarité et maintenant, en découvrant notre reflet, j'ai une impression de déjà-vu, mais je n'y comprends rien. Ce n'est pas du tout mon truc, et je navigue à l'aveugle. Je m'apprête à prendre un bain avec un mec que j'ai rencontré il y a moins de vingt-quatre heures. Pourtant, je ne peux me défaire de ce sentiment de l'avoir déjà rencontré avant. Ça va me rendre folle jusqu'à ce que je comprenne comment je le connais. Je ne réponds rien et je garde le regard vide, puis il me relâche pour couper l'eau. Il me prend la main d'un geste léger.

— Monte.

Il garde ma main dans la sienne et j'entre d'un côté de la gigantesque baignoire pour m'immerger dans l'eau chaude apaisante. À son tour, il plonge son grand corps bronzé et appétissant dans l'eau, dont le niveau monte de façon significative. Avec facilité, il me soulève et me loge entre ses cuisses musclées.

Perdue dans mes pensées, j'apprécie rêveusement le bain et sa présence.

— Jo, dis-moi ce que tu penses.

Merde.

— D'accord. Je trouve cette situation bizarre.

Il effleure mes cheveux et prend de l'eau dans ses mains pour en verser dans mon dos.

— Mais encore ?

— Tu n'as pas tort pour cette histoire de familiarité entre nous. Mais je ne fais jamais... ce genre de choses.

Je lève une main pour tracer un cercle.

— Moi non plus, avoue-t-il.

— Alors pourquoi t'encombrer de moi ? On ne donne dans les relations longue durée ni l'un, ni l'autre. Très sincèrement, je n'ai jamais été en couple. Du tout.

— Tu n’as jamais eu de copain ?

— Les filles sans-abri, ça n’attire pas les foules, dis-je d’un ton sarcastique, avant de hausser les épaules. Et de toute façon, je n’ai pas envie de construire une relation avec quelqu’un. Ça se termine toujours d’une façon ou d’une autre, et c’est toujours moche. Alors, à quoi bon ?

— Je saisis ta logique, mais je ne te demande pas d’être ma petite amie.

Pendant qu’on essaie de déterminer ce qui se passe entre nous, il continue de s’acquitter de sa tâche.

— Ah bon ?

Je me sens bête, maintenant.

— Non. Je comprends. Mais il m’est impossible de *ne pas* essayer de comprendre ce que c’est... entre nous. Si je ne le fais pas, ça me tuera.

— Je sais, c’est bizarre.

— OK, passons un marché.

Pendant qu’il parle, je lui caresse le haut des cuisses d’un geste machinal.

— Je veux juste qu’on se mette d’accord pour se voir jusqu’à ce qu’on détermine pourquoi diable on a l’impression de s’être déjà rencontrés. On se voit tous les jours, on passe autant de temps que possible ensemble jusqu’au moment où ça revient à l’un de nous. Aucune obligation. Juste du sexe débridé et de quoi se rafraîchir la mémoire. Ça marche ?

Je pense que je peux supporter ce traitement. Ça me paraît beaucoup plus sympa que je n’aurais cru. Très bien, même. Ce mec me plaît, il est très prévenant, génial au lit, aussi beau que c’est humainement possible. Et apparemment, on devrait se connaître. Tant pis pour mes préventions. Ça pourrait être cool.

— D’accord. Tu as déjà fait tes preuves pour le sexe débridé. Comment comptes-tu nous faire remonter nos souvenirs ? D’habitude, j’ai plutôt une excellente mémoire, alors ça pourrait être notre imagination qui nous joue des tours ?

Je me retourne vers lui et il m’aide en m’attirant plus près. Il se déplace vers le centre de la baignoire et j’enroule les jambes autour de sa taille.

— Facile, mais très puéril. Vingt questions. C’est parti.

Je ris et je lui caresse les cheveux.

— OK, si tu veux.

— Je commence. Quels sont les endroits où tu as travaillé ?

— C’est pas dur, il n’y a que la librairie. À mon tour : quel âge as-tu ?

— Un peu plus vieux que toi, je dirais.

Il me regarde d’un air gêné et je fonds. Il ne peut pas être tellement plus vieux que moi. Je hausse un sourcil interrogateur, et il finit par répondre :

— Trente-trois ans. Et toi ?

— Vingt-cinq, dis-je avec un haussement d’épaules. Est-ce que tu as déjà fait partie des équipes de bénévoles à la mission de la Dixième Avenue ?

Il me regarde, incrédule.

— Non. Je t’ai peut-être vue dans un de mes clubs ?

— Je ne fréquente pas les clubs. Je n’ai pas d’amis avec qui sortir au bar ou en boîte. Qu’est-ce que tu fais, dans la vie ?

— Je suis propriétaire et investisseur. Je possède plusieurs clubs ici, à Vegas. J’ai aussi trois restaurants cinq étoiles et j’investis dans divers projets.

— Ah, je vois. Un gros bonnet.

Je dis ça pour me moquer gentiment, parce que ce n'est pas un gros bonnet ennuyeux.

— Carrément. Et ta famille ?

Oh, non, pas ça. Je prends une grande inspiration et j'expose tout :

— Je n'ai ni frère ni sœur, et mes parents sont morts. C'est pour ça que j'ai terminé à la rue.

Et toi ?

Il hoche la tête et fixe le mur derrière moi. Pendant un instant, il ne répond pas et j'attends tout en traçant des huit sur sa nuque.

— Je ne parle pas à mon père et je n'ai jamais connu ma vraie mère.

Merde, je n'aurais pas pu le deviner. Il m'a l'air plutôt solide. Moi, n'importe qui peut voir que je suis une paumée. J'ai des gros mots plein la bouche et aucun désir de corriger cette vilaine habitude. J'accompagne mes verres de cigarettes. Je laisse mes assiettes sales s'empiler avant de les laver. Je porte un jean un paquet de fois avant de le mettre à la machine et dans le temps, je gardais les mêmes vêtements pendant des semaines d'affilée. Je trouve que l'idée de l'amour, de la famille et toutes ces débilités, c'est de la perte de temps. En gros, j'ai une philosophie et des habitudes de fille amochée par la vie. Damon ne montre pas de signe, donc il n'est peut-être pas affecté comme moi.

— Si on sortait ? L'eau refroidit.

Je me détache de lui et je m'appuie au rebord de la baignoire pour sortir. Là, je m'aperçois de mon erreur.

— Oh, merde ! Putain de bordel de merde !

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai envie de pleurer. Quelle conne. Je suis entrée dans l'eau avec la montre de ma mère au poignet et l'aiguille des minutes a arrêté de bouger. Je ne pleure pas souvent, mais je sens les larmes me monter aux yeux et mon menton trembler.

— Jo, qu'est-ce qu'il y a ?

La voix sévère de Damon me sort de mon hébétude pleurnicharde et je le regarde, les larmes coulant le long de mes joues. Je ne me le pardonnerai pas. C'est tout ce qu'il me reste de maman. Elle en était tellement fière. Papa lui avait offert cette montre pour leur premier anniversaire de mariage. Elle me disait qu'il avait pris un deuxième boulot pendant des mois pour économiser. Maintenant, elle ne fonctionne plus et je ne sais pas si elle peut être réparée. Et même dans cette éventualité, je ne pourrai pas me permettre de le faire tout de suite.

— Ma montre, dis-je d'une voix éteinte à travers mes larmes.

Il m'attrape le poignet, examine la montre un moment et je me dis qu'elle est vraiment fichue, parce que son visage devient immobile. Putain de vie. Il défait l'attache délicate et la regarde de plus près en la retournant. Parfois j'oublie l'inscription à l'intérieur : « *Colette, mon cœur est avec toi pour toujours**. » Mon français n'est plus ce qu'il était, mais je peux toujours le lire et me faire comprendre. Damon me regarde et la pitié envahit ses yeux. Je connais cette expression, et je la déteste, mais bizarrement, venant de lui, ce n'est pas tout à fait pareil. Ça ressemble à de la compréhension, et je ne lui en veux pas. Pour l'instant, la montre bousillée est ma seule inquiétude.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchote-t-il.

Je lui traduis la phrase d'une voix faible, toujours en larmes.

Il hoche la tête et demande :

— C'est quoi, déjà, ton nom de famille ? Je vais la faire réparer. Il leur faudra le nom du propriétaire.

— Géroux. Mon nom entier, c'est Joséphine Lisette Géroux.

— Je vais arranger ça. Je te le promets, Joséphine.

Je ne prends pas la peine de lui redire de n'utiliser que mon diminutif. Je suis complètement happée par sa sincérité, par l'émotion qui se lit sur son visage. Il m'enveloppe dans une grande serviette moelleuse et s'en passe une autour de la taille, puis me remmène dans sa chambre. Selon le réveil sur sa table de nuit, il est minuit vingt-six. Comment m'y suis-je prise pour être avec lui depuis déjà six heures ? Il tire la couette de son lit délicieusement confortable et sans rien dire, me soulève dans ses bras pour me poser sur le matelas. Je ne proteste pas. Je n'ai plus d'énergie, après la journée qui s'est écoulée. Damon se glisse à côté de moi et m'attire à lui. Je pose la tête sur son épaule et je pleure, m'autorisant une petite dose d'auto-apitoyement pour cet anniversaire toujours aussi dur. Seize ans ont passé depuis que mon monde a changé. Chaque jour qui a suivi, j'ai lutté et me suis montrée forte. Ça représente exactement cinq mille huit cent quarante jours ; je compte depuis l'accident. Une autre habitude dont je n'arrive pas à me défaire. Alors, au jour 5840, je vais m'apitoyer sur moi-même, et Damon me plaindra aussi.

— Je vais arranger ça.

Je renifle et je sèche mes larmes d'un geste vif.

— Je te promets, je ne suis pas du genre à pleurer sur mon sort à longueur de temps. C'est juste... tout ce qui me reste.

— C'est-à-dire ?

— Aujourd'hui, ça fait seize ans qu'ils sont partis. La montre de ma mère, c'est tout ce que j'ai d'eux, et je l'ai bousillée comme une adolescente débile. Je savais qu'elle n'était pas prévue pour aller sous l'eau. Ma mère l'enlevait toujours pour faire la vaisselle. Je m'en souviens très bien.

Damon me retourne sur le dos et se dirige vers le bout du lit pour s'agenouiller entre mes jambes. Je suis nue devant lui, en larmes, et ça n'a pas l'air de le déranger. Il soulève un pied et l'embrasse dans le creux. Je frissonne, comme traversée d'un courant électrique. Il passe à ma cheville, et mes nerfs sont encore parcourus d'électricité. Il entreprend de tracer un chemin de baisers tendres sur mes jambes, et s'arrête au niveau de mon tibia.

— Comment tu t'es fait ça ? demande-t-il devant le laid souvenir de l'accident.

— Pour ça, je peux remercier le connard qui a tué mes parents. J'étais sur la banquette arrière quand on a été heurtés de plein fouet. J'ai écopé d'une fracture complexe.

Il prend une profonde inspiration et me regarde. L'espace d'un instant, je vois la colère dans ses yeux, ce qui me paraît complètement déplacé. Il n'a aucune raison d'être fâché. C'est moi qui ai une cicatrice moche et des parents morts. Il soulève ma jambe et presse les lèvres contre ma cicatrice, puis pose son front dessus.

— Je sais que tu ne veux pas l'entendre, mais je dois le dire. Je suis désolé. Vraiment désolé.

Sa sincérité provoque chez moi un nouvel afflux de larmes. Il revient à mon côté et m'enveloppe de ses bras solides. Je suis nue contre lui, vidée d'un point de vue physique comme moral. Je me fiche qu'il ait prononcé les mots qui m'insupportent d'habitude. Ses paroles sont la sincérité même, et je ne peux pas lui en vouloir.

— Je devrais sans doute rentrer.

— Non. Reste avec moi cette nuit.

— Je ne reste ja...

— M'en fiche. Reste avec moi.

— D'accord.

Je sens sa poitrine se dégonfler et je suis certaine qu'il est soulagé de ma réponse. Mes larmes se tarissent et je finis par m'endormir dans le lit de Damon, sans savoir du tout où j'ai mis les pieds.

Trop de bruit. Mes oreilles sifflent et le bruit de fond est étouffé. Mince, j'ai mal partout. J'entends des sirènes. Comment ça, des sirènes ? Que s'est-il passé ? Merde. Mon cœur bat à un rythme échevelé dans ma poitrine et j'ai la respiration hachée. Je panique et je n'ai aucune idée de ce qui se passe. Il faut que je vérifie si mon corps est en bon état. Je regarde, et je vois du sang. Partout sur moi. Mes mains sont écarlates et je les passe sur tous mes membres pour savoir où je suis blessée, mais rien. Je ne suis pas touchée. Ce n'est pas mon sang. Je regarde autour de moi, mais tout est flou. Où suis-je ? Je me frotte les yeux et ma vision se clarifie suffisamment pour apercevoir deux silhouettes au loin. Maman ! Papa ! Ce sont eux ! Je les appelle, je hurle, mais je crois qu'ils ne m'entendent pas, parce qu'ils ne se sont pas arrêtés. Maman ! Papa ! S'il vous plaît ! Ne me quittez pas encore ! Ne partez pas ! Décidément, ils ne s'arrêtent pas. Ils s'éloignent toujours et je suis réduite à néant. Je me mets à genoux et je les supplie : « Ne me quittez pas. Je vous en prie, restez. Ne m'abandonnez pas. Revenez ! » Vaincue, je sens mes épaules s'affaisser en les voyant disparaître à l'horizon, mirage tentateur. Je suis déchirée par des sanglots douloureux et intenses qui me secouent entièrement et laissent une âme tremblante et blessée dans leur sillage.

— Reviens avec moi, dit une voix au loin. Allez. S'il te plaît.

Je me réveille en sursaut en sentant des bras forts autour de moi.

— Putain, Jo, tu m'as vraiment fait peur. Doucement. Tu as fait un cauchemar, tout va bien. Ce n'est pas vrai.

Je tremble encore dans ses bras et m'efforce de calmer ma respiration et mon rythme cardiaque. Damon ne se rend pas du tout compte à quel point mon rêve était réel. J'aimerais pouvoir être d'accord et décréter que ce n'était pas vrai, mais je suis toujours orpheline et seule au monde. Je n'ai ni famille, ni amis. Je n'ai que ce vieux con de Sutton et maintenant, Damon, mais je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de rester avec lui.

Il me retourne pour lui faire face et essuie la transpiration de mon front à l'aide de son pouce.

— Tu veux en parler ?

— Non.

— Tout va bien, Jo. Rendors-toi.

Il me rallonge sur le côté et me serre contre son torse, sous un bras protecteur, et c'est magique. Dans cette position, avec lui, je me sens en sécurité. Mes paupières s'alourdissent et je me mets à sommeiller.

Je suis réveillée par mon téléphone.

— Ta gueule.

Après ce grommellement, je me recouvre la tête de l'oreiller.

Le téléphone s'éteint, puis se remet à sonner. Je bondis du lit et je me souviens d'un coup d'où je suis. La moquette moelleuse sous mes pieds nus est la première à me le rappeler. Merde, je suis même entièrement nue. Je commence par décrocher ce téléphone insupportable.

— Allô ? je lance d'un ton sec.

— Jo, il faut que tu viennes plus tôt ce matin, aboie Sutton. J'ai des choses à te donner à faire tout de suite.

— Mais de quoi tu as besoin de si urgent ?

— On est en liquidation. C'est fini.

— Non ! Tu ne peux pas abandonner tout de suite ! On va y arriver !

— Je n'ai pas les moyens. Il faut faire l'inventaire et revendre le stock. La librairie est coulée. Viens tout de suite.

Sutton me raccroche au nez avant que j'aie pu formuler un refus.

Je me traîne dans le lit vide et je me rallonge, la tête dans les mains. Où est Damon ? Non, stop. Je ne peux pas penser à lui en ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter. Merde, ça ne peut pas être vrai. C'est fini. La librairie va vraiment fermer. Qu'est-ce que je vais faire ? Personne n'embauche, ces temps-ci. J'aurai de la chance de trouver quelque chose dans un fast-food ou au nettoyage des toilettes. Près de chez moi, il y a une autre librairie, mais c'est une grosse chaîne ; jamais ils ne voudraient de moi. Je ne suis pas lèche-cul, je ne fais pas le café et je ne parle pas d'une voix entraînante de pom-pom girl. Et que ce soit clair, je ne crois pas du tout à l'adage selon lequel le client aurait toujours raison. Pour moi, c'est de la connerie en barres. Si un abruti veut contester ce que je dis alors que je suis sûre qu'il a tort, je le lui dis. Si un enfant fait le mariol dans le magasin, qu'il renverse quelque chose et le casse, eh bien Supermaman me fait le plaisir de rembourser. Que ce soit bon pour le commerce de lécher les bottes quand c'est nécessaire, je le comprends, mais ça m'est impossible. Je n'ai pas ça en moi. Personne ne va recruter quelqu'un comme moi. Je ne suis pas assez policée. Je n'ai pas fait d'études ; je n'ai rien à part mon équivalent de diplôme secondaire. Je suis foutue dans les grandes largeurs.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

La voix de Damon me tire de mes pensées et je me focalise soudain sur lui, torse nu dans l'encadrement de la porte, les yeux sur moi. J'attrape le drap pour l'enrouler vite fait autour de moi.

— Je dois partir. Mon patron a appelé, il faut que j'y aille plus tôt que d'habitude. On doit faire l'inventaire pour liquider le stock, il paraît. La librairie ferme.

Je cherche mes vêtements, je les repère par terre.

Damon reste immobile et son pantalon de pyjama noir attire mon regard dans tous les endroits intéressants : son torse nu, la ligne de poils qui court sur son abdomen, et ses superbes cheveux noirs, toujours en bataille, qui appellent la caresse. C'est une vision parfaite et le souvenir de son sexe extraordinaire en moi me donne le frisson. Il s'avance vers moi, monte sur le lit et me met sur le dos, puis m'entoure de ses bras pour que je sois tout contre lui. Je pousse un soupir exaspéré, parce que je n'ai pas le temps pour les câlins à la noix. Sutton a besoin de mon aide pour mettre fin à la seule bonne chose de ma vie. Génial. Trop bien. Je déteste l'idée que la librairie soit vendue, puis transformée en boutique de téléphonie ou en centre de bronzage comme il y en a des milliers.

— Raconte-moi.

— Je ne peux pas, je dois y être tout de suite.

— Raconte.

— Si tu y tiens, voilà : ça fait un moment qu'on est dans le rouge, alors je savais que ça arriverait. Je m'accrochais juste au petit espoir que les choses s'arrangent, tu vois ? J'ai de très bonnes idées pour accroître nos bénéfices, ou plutôt créer des bénéfices. Bref, Sutton veut revendre le stock à perte et fermer. Il ne peut plus se permettre de garder la librairie.

Des larmes me piquent les yeux et la boule dans ma gorge grossit. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Je ne pleure jamais autant. Je jette un coup d'œil à Damon, qui a l'air d'assimiler ce que je viens de dire.

— Donc désormais, tu es au chômage ?

— Waouh, merci, connard. Ça me remonte vraiment le moral.

Il rit doucement, l'air penaud.

— Tu as raison, ce n'était pas délicat. C'est mon côté homme d'affaires. Ne t'en fais pas,

Joséphine. Tout va s'arranger.

— Grrmpf.

Évidemment, c'est le genre de choses qu'il allait sortir. Comme ce que nous disaient les bénévoles : « Ne t'en fais, pas, tout va finir par s'arranger. » Je n'ai ni le besoin, ni l'envie qu'on me débite ce genre de balivernes. Ça ne me fait pas me sentir mieux, et pour sûr, ça ne change rien au fond du problème. Les choses ne s'arrangent pas toutes seules ! Si ça finit par aller mieux pour moi, ce sera parce que j'aurai agi comme il le fallait pour changer ma vie. Il n'y a pas de génie sorti d'une lampe, pas de pièce porte-bonheur, pas de puits à souhaits. Toutes ces conneries de contes de fées, je n'y crois pas. Point à la ligne. La fermeture de la librairie, c'est un problème, mais je vais devoir trouver une façon de survivre. Je l'ai fait avant, je le referai. Ça ira. Je me détache de Damon et je m'habille, sans remettre ma culotte déchirée.

— Il faut vraiment que j'aille à la librairie.

Damon n'a pas l'air heureux de me voir partir, et c'est la dernière chose dont j'aie besoin en ce moment.

— Promets-moi de m'appeler une fois sur place.

Bon, il donne aussi des ordres en dehors du lit, mais je dois admettre que je trouve ce style autoritaire sexy, et c'est nouveau pour moi. J'apprécie parce que c'est ma première expérience avec un homme comme lui. Je ne me sens pas si mal à l'aise avec mes étranges sentiments à son égard maintenant, parce que c'est excitant. D'ici un jour ou deux, je m'y serai habituée, son attitude m'énervera et ça ne durera pas longtemps. Bon, pour le moment, autant jouer le jeu.

— Je voudrais bien, mais je ne pense pas avoir ton numéro.

Un sourire entendu se dessine sur ses lèvres douces, et je sens l'espièglerie. Je prends mon téléphone, parcours la liste extrêmement succincte des contacts, et il est là. Le seul à la lettre D, et j'ai droit à son numéro de portable, de bureau, et son mail. Ben dis donc ! Je hoche la tête de haut en bas en examinant les nouvelles informations.

— Bon, je dois l'avoir, alors, dis-je avec un demi-sourire. Je t'appellerai quand j'aurai le temps.

— Howard a tes clés à la loge de l'entrée.

Je suis habillée et préparée à faire ma sortie du lendemain de découchage, quand je sens le bras de Damon s'enrouler autour de ma taille et m'attirer contre lui. Il me retourne par les épaules pour m'obliger à lui faire face.

— Appelle-moi, répète-t-il.

Il presse ses lèvres contre les miennes et aussitôt j'ai les jambes en coton. Oh, ces lèvres divines sur les miennes... Pas de doute, j'en veux plus. Je ne suis plus aussi sceptique à l'idée qu'on se revoie. J'aime vraiment l'effet qu'il a sur moi. Je ne peux pas me barrer après une seule nuit. Pas tout de suite.

Captain America

Je souris au tintement familier de la vieille clochette signalant mon entrée dans la librairie. Au bout de trois pas, je ne vois plus que des cartons et du papier d'emballage. Cette vue matérialise la fermeture pour moi, et me met en colère contre tout.

— Saloperie !

Je tourne les talons, prends trois grands livres à couverture rigide sur l'étagère la plus proche et les empile devant la porte pour monter dessus. Une fois là-haut, je tire sur la clochette, qui sonne toujours, avec toute la force dont je suis capable. La mince sangle de cuir à laquelle elle est accrochée cède et j'époussette la cloche avant de la fourrer dans mon sac. Je suis furax. Sutton a peut-être le pouvoir de fermer boutique, mais que ce soit clair, j'emporte la cloche !

— Je t'ai appelée il y a une heure et demie. Dès que possible, ça signifie aussi vite que tu le peux. Tu étais où ?

— Merci de m'expliquer la vie, monsieur le Maître de l'évidence. J'étais dans le lit d'un mec que je connais... ou pas.

Je donne cette réponse honnête du ton le plus indifférent possible. Ce curieux de Sutton a vraiment le don de m'énerver.

Il pousse une exclamation railleuse et comme il est mince, parvient à passer entre deux hautes tours de cartons.

— J'ai un acheteur pour environ deux tiers du stock, donc il faut qu'il soit en cartons, étiqueté et prêt à livrer pour la fin de la journée.

— Su-per ! dis-je en feignant l'enthousiasme.

Aucun doute, Sutton va maintenant aller se prélasser dans son bureau pendant que je me démènerai pour emballer ces piles de livres gargantuesques. Il pourrait au moins étiqueter ce que je mets en carton, mais c'est tout Sutton : un grognon flemmard. Nous nous supportons l'un l'autre, mais la plupart du temps, il agit comme si j'étais un problème qui l'encombre, et je fais de mon mieux pour qu'il se sente vieux et croulant. En fait, nous sommes de la même étoffe, et nous travaillons bien ensemble. Je suis aussi bougonne que lui. Ça doit être pour ça qu'il n'embauche personne d'autre. Remarquez, personne d'autre ne voudrait travailler pour lui. S'il avait pris une personne pour m'épauler, elle aurait démissionné au premier jour. Après avoir goûté à nous deux, le pauvre filerait vers le psy le plus proche. Je peux être aussi dure que Sutton, et je ne m'en rends même pas compte sur le moment. De temps en temps, il vient me voir pour me rappeler comme j'ai été insupportable avec un client. Très sincèrement, je ne fais pas exprès d'être impolie. La vacherie est sans doute naturelle chez moi et parfois, c'est vrai, je m'en veux. J'essaie de me modérer, mais je fais partie de ces personnes qui ne sont pas heureuses. Si vous voulez des arcs-en-ciel et des sucettes en entrant chercher le dernier best-seller, ce n'est pas à moi qu'il faut venir en demander. Je ne vais pas vous faire la conversation, vous complimenter sur vos enfants si mignons ; je ne vais pas flatter votre ego et vous raconter que vous portez de jolis bijoux ou une belle chemise. Par contre, je suis prête à vous aider à trouver ce qu'il vous faut. Je peux vous recommander des livres, et j'irai même jusqu'à vous dire ce que j'ai aimé dans un livre ou un autre, mais tout le reste, ce n'est vraiment pas mon truc.

Je me rappelle le jour où je suis entrée dans la librairie pour demander du boulot. Derrière le comptoir, on apercevait tout juste la tête brillante et chauve de Sutton et j'ai attendu qu'il se relève. Quand il est apparu, il a failli faire une attaque. Il devait croire que je voulais le voler. J'étais visiblement sans abri, même si j'avais fait de mon mieux pour bien présenter. Je portais un jean beaucoup trop grand et franchement sale, que je retenais à la taille à l'aide d'un tendeur. C'était un

peu la honte, mais mieux que de perdre mon pantalon. Je me souviens d'avoir porté une chemise blanche trouvée sur un banc à côté d'un terrain de basket. Elle sentait la sueur masculine, alors je l'avais lavée à la fontaine du parc. En ce temps-là, mes cheveux étaient rarement propres, donc je les attachais. J'étais une SDF très classe, presque propre sur elle et à la recherche de boulot.

— Calmos, mon gars. Je vais pas mordre.

Sutton prit un air effaré. C'était fréquent que je fasse cet effet aux gens par ma façon de parler.

— Et tu es qui, toi ?

— Miss USA, et vous ?

— Captain America. Qu'est-ce que je peux pour toi ?

Je ne pus m'empêcher de rire sous cape.

— Ça vous va bien, ce nom. Je cherche du travail, déclarai-je d'un ton très détaché.

Il croisa les bras et me regarda comme si une seconde tête venait de me pousser sous ses yeux.

— Et pourquoi j'irais embaucher une clocharde ?

— Je vais vous dire. J'adore les livres, sans doute même plus que vous. J'ai probablement lu la plupart de ceux qui sont en vente ici. Je peux vous citer de mémoire le nom des auteurs et toutes leurs œuvres. La plupart de mes journées, je les passe dans les livres et la plupart des nuits, j'en rêve. Je suis honnête, bosseuse et fiable. Comme vous le voyez, je ne suis pas en position de laisser tomber un boulot stable. Ne pas m'embaucher serait une perte pour vous, *capitaine*.

— Ton auteur préféré ?

— JD Salinger.

— Roman favori, *L'Attrape-cœur*, je suppose ?

— Z'avez compris.

— Bon, je te prends, mais il va falloir être plus présentable. Je ne veux pas te repérer à l'odeur, et les clients non plus. Ma petite-fille est partie pour l'université et j'ai de vieux vêtements à elle au grenier. Je peux t'apporter quelques chemisiers et pantalons corrects. Ce sera juste pour cette fois. Une fois que tu auras eu ta première paie, tu devras t'acheter tes sapes toute seule, jeune fille.

— Jo. Je m'appelle Jo. Je ne réponds à aucun autre nom.

— Très bien. Je suis M. Sutton. À demain matin, Jo. Ne sois pas en retard, ou tu es virée.

— Je serai là, capitaine.

Je suis tirée de ma réminiscence par mon téléphone qui vibre contre ma fesse droite. J'ai reçu un SMS de M. Beau Brun Bien Bâti.

Je peux t'enlever pour la pause déjeuner ? Sandwichs ?

Je pousse un soupir. Sincèrement, j'aurais très envie de voir Damon à l'heure qu'il est. Il me distrairait de ce désastre, mais c'est impossible. J'ai beaucoup trop de travail ici. Je vais plutôt faire du chantage à Sutton pour qu'il nous commande à manger. Il cédera, comme toujours. Je renvoie un message :

J'aimerais bien, mais impossible. Coincée ici.

Ça ne me ravit pas de déjeuner ici avec Sutton plutôt qu'avec Damon. Je ne suis pas loin de l'explosion nucléaire. Je suis encore super mal après le seizième anniversaire de l'accident, j'ai passé une nuit affreuse, abandonnée par mes parents, et j'ai donné mon accord pour... je ne sais pas trop quoi avec Damon. Je ne me sens pas du tout moi-même, et ça me tue. Un ou deux verres de vin n'auraient pas été de refus. Je me dirige à grands pas vers le bureau de Sutton, où j'entre sans frapper. Le vieux ronchon est endormi dans son fauteuil.

— Sutton !

Il bondit de son siège, l'air d'être en proie à une crise cardiaque. Je me sens quand même un peu coupable.

— Bon sang, Jo ! Tu m'as fait une de ces peurs !

— Bah, avec tes changes pour vieux, c'est pas grave si tu te fais dessus. Dis, tu comptes commander à manger pour ton esclave, ou je dois mourir de faim pendant que tu réduis à néant mes rêves ?

— Oh, arrête ton cirque, Jo. Tu sais que c'est dur pour moi aussi. Qu'est-ce que tu veux bouffer ?

— On pourrait prendre des plats au chinois que tu aimes bien.

— Ça me file mal au bide.

— Tout te file mal au bide.

Je sors chercher le menu sous le comptoir.

— C'est pas vrai !

Je manque de bondir d'effroi en apercevant Damon juste devant moi, chargé d'un immense sac en papier.

— Tu m'as foutu une trouille bleue !

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur. Tu as dit que tu ne pouvais pas sortir, donc j'ai eu envie de t'apporter ton déjeuner.

Il sourit, sans doute très content de sa charmante attention.

Avec un sourire, je lui prends le sac des mains.

— Qu'est-ce que tu as apporté ? C'est lourd, ton truc !

Il hausse les épaules et prend l'air penaud, ce qui a un effet très étrange sur mon bas-ventre. Quand il me regarde de ses yeux d'ambre timides, je me sens toute molle.

— Je ne sais pas encore trop ce que tu aimes, alors j'ai acheté un de chaque sorte.

Il y a assez de sandwiches dans le sac pour nourrir douze personnes. Je n'arrive pas à croire qu'il ait commandé tout ça. J'aurais mangé n'importe quoi, et rien que le geste me donne un doux vertige et des envies d'effusion. C'est trop bizarre.

— Ah, et je ne savais pas ce que tu voudrais comme boisson, donc j'ai pris un assortiment.

— Merci.

Mon sourire s'élargit. J'ai franchement l'impression que c'est la première fois que je souris... depuis toujours.

— Tu es renversante, tu le sais, ça ?

Il me parle d'une voix grave et pleine de sous-entendus qui me donnent très envie qu'il me touche.

Je pose les deux sacs à côté de la caisse et je me hausse sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Je passe les bras autour de son cou et il m'enlace fermement. Je me penche pour couvrir sa bouche de la mienne et fais de mon mieux pour lui montrer ma reconnaissance. Pas seulement pour le repas, mais aussi pour la distraction. J'ai l'impression que le monde s'écroule sous mes pieds, mais arrive Damon et d'un coup, j'ai quelque chose à quoi me raccrocher. C'est à la fois effrayant et rassurant. Sa langue de velours s'introduit entre mes lèvres et danse en rythme avec la mienne. Je gémiss dans sa bouche, il resserre ses mains et je sens son érection tout contre moi. Ah, je préférerais qu'on soit chez lui... Je sens que mon visage est empourpré, chaleur et excitation mêlées. Je me détache de ses lèvres captivantes et je pose ma joue contre la sienne en reprenant mon souffle.

— Des souvenirs ?

— Non, réponds-je en toute honnêteté.

Je n'ai toujours aucune idée des raisons qui me donnent l'impression de le connaître, et ce n'est pas ce matin que j'ai eu le loisir de fouiller dans ma mémoire.

— Et toi ?

— Non, rien.

— Allez, mangeons.

Il me dépose encore un baiser sur les lèvres avant de me remettre d'aplomb. Je soupire et lui prends la main pour le mener dans l'arrière-boutique, où je prends en général mon repas avec Sutton. Quand j'arrive au bureau, le vieux est à nouveau écroulé. C'est pitoyable. Ce n'est sans doute pas plus mal qu'on ferme, parce qu'il aurait dû prendre sa retraite il y a longtemps. Je ne veux pas lui causer une nouvelle crise cardiaque, mais je sais qu'il a faim.

— Pssst !

Il entrouvre les yeux et me regarde d'un air endormi.

Avec un grand sourire, j'agite le sac en papier.

— Regarde un peu, capitaine. Allez, vieillard, viens manger.

Il marmonne dans sa barbe, se lève lentement et repousse son vieux fauteuil branlant. Un de ces jours, ce fauteuil cédera et il se cassera le col du fémur. Je le lui ai dit, mais il n'en tient pas compte. On s'assoit à la petite table de l'arrière-boutique et j'apporte une chaise supplémentaire pour Damon, puis je fouille dans la multitude de sandwiches et je fais les présentations.

— Damon, voici mon patron, Stanley Sutton. Sutton, mon ami, Damon Cole.

Ils se serrent la main et Sutton toise Damon d'un œil soupçonneux.

— Ton ami, hein ? grommelle-t-il.

Je lui lance un regard hargneux, mais il s'en fiche. Avec les années, ça fait longtemps qu'il s'y est habitué.

— Oui. Ami. Quelque chose à redire ?

Damon ne dit rien, amusé par mon affrontement verbal avec Sutton.

— Rien, du moment que ça ne nuit pas à ton boulot.

Il examine Damon et je vois bien qu'ils s'évaluent l'un l'autre, échangent des pensées mâles subliminales que je ne comprends pas. Peu importe. Je n'ai jamais présenté personne à Sutton, pour des raisons évidentes. J'ai l'impression qu'il veut marquer son territoire, là. Se montrerait-il protecteur ?

— OK, les gars, relax. Si on mangeait ? Sutton, tu prendras le jambon-fromage ?

Je n'ai même pas besoin de poser la question. Ça fait sept ans que je passe commande pour lui. Certains jours, je le connais mieux qu'il ne se connaît lui-même.

— Mouais.

Il ouvre un soda. Je lance un coup d'œil à Damon, qui me scrute avec attention. J'opte pour un sandwich à la dinde avec pain complet, Damon en choisit un aussi, et on se met à dévorer. Au moment où je commence à débarrasser nos débris et à mettre tous les restes de côté, Sutton se racle la gorge.

— Damon, on peut se parler un instant ?

Je m'interromps et lui lance un regard assassin. Il ne tient aucun compte de mon irritation.

— Bien sûr, dit Damon en m'adressant un clin d'œil.

Il suit Sutton dans son bureau, j'entends la porte se fermer et je me demande si je devrais écouter. Merde, je m'en fous. Je vais les laisser parler. Je termine et je me mets aux étiquettes en attendant que M. Beau Brun Bien Bâti réapparaisse. Après pas moins d'une demi-heure, j'entends la

porte se rouvrir et Damon vient vers moi. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai envie de savoir de quoi ils ont parlé.

— Je dois retourner au bureau, j'ai des affaires délicates en cours. Tu me raccompagnes à la sortie ?

Je recherche tout indice pouvant m'indiquer ce qui a bien pu se passer avec Sutton, mais Damon ne révèle rien. Il est tout à fait calme et me laisse perplexe, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Bien sûr.

Il tend la main vers moi et je la prends. On avance à pas d'escargot vers sa voiture. Cette fois-ci, il est en BMW, ce qui cadre avec son apparence. Il fait homme d'affaires accompli, avec cette voiture, ce superbe costume gris sur mesure avec chemise bleu pétrole et cravate argentée.

— Il t'aime beaucoup, il faut que tu le saches.

Je retourne la tête vers lui, sous le choc.

— Quoi ?

— Sutton. Il est très attaché à toi, crois-moi.

Je secoue la tête avec une moue moqueuse.

— N'importe quoi, il ne m'aime pas. Il peut pas me saquer et franchement, c'est réciproque.

Damon glousse d'un air amusé, lâche ma main et prend mon visage dans les siennes. Mon cœur s'accélère et mon estomac fait des bonds. Il est trop beau et charmant. Aucun défaut ; malgré son enfance pas terrible, il paraît parfait. Il est trop bien pour être vrai, c'est sûr. Il n'y a pas d'autre explication.

— Tu as la bouche pleine de gros mots, me souffle-t-il.

— Oui, mais je crois qu'elle te plaît bien, ma bouche.

— Il y a encore beaucoup d'autres choses qui me plaisent chez toi.

Il me passe le pouce sur les lèvres, et je l'attrape au vol pour le mordre. Il prend une inspiration troublée et ses yeux d'ambre lancent des éclairs.

— Envoie-moi un SMS avec ton adresse. Je passe te prendre dès que j'ai fini mon travail. Tu es à moi ce soir. Toute la nuit.

Ses lèvres sur les miennes viennent à bout des protestations que j'allais émettre. Bon, tant pis. Je l'embrasse en retour, avec autant de feu que lui. J'ai dit que j'étais d'accord pour qu'on recouche ensemble, et je suis du genre à tenir parole. De plus, je ne vais pas nier que j'ai encore faim de lui. Il arrête le baiser trop tôt à mon goût et je proteste. Il sourit et frotte son menton piquant à ma joue tout en me serrant fort contre lui.

— D'accord, dis-je doucement.

Il me plante un baiser sur la joue, entre dans sa voiture ultraclasse et s'éloigne, me laissant compter les secondes jusqu'au moment où je sentirai à nouveau sa peau contre la mienne.

Projet de dîner

Je repars dans la librairie, où je trouve Sutton qui se charge de mes étiquettes abandonnées. Les mains sur les hanches, je lance comme une attaque :

— Je peux savoir ce que c'était, cette histoire ?

Sutton me répond, le regard aussi nonchalant que possible :

— Quoi ?

Il cherche vraiment les ennuis, aujourd'hui.

— Ne joue pas les idiots avec moi, capitaine ! Pourquoi tu as traîné Damon dans ton bureau, et qu'est-ce que vous êtes allés vous dire ? Sachant que pendant le repas, on peut pas dire que tu te sois montré avenant. Très sympa, vraiment.

Pourquoi son manque de courtoisie envers Damon m'énerve-t-il autant ? Je ne devrais pas y accorder d'importance. C'est inquiétant.

— Je devais lui dire deux mots. Aux dernières nouvelles, on est dans un pays libre et j'ai le droit de parler à qui je veux, donc commence pas à monter sur tes grands chevaux, la prima donna.

Alors là, je vois rouge. Comment ose-t-il se foutre de moi ? Je n'ai rien d'une diva, et je n'en serai jamais une.

— T'as pas à me parler comme ça, capitaine ! Je ne suis pas une prima donna et j'ai pas de chevaux !

J'ai rugi et il prend l'air contrit. Que se passe-t-il ? Je ne le savais pas capable de remords.

— OK, pardon. Je plaisantais. Je voulais juste voir ce que donnait Damon. Il y a trop de petits cons dans la nature, de nos jours. Ce n'est pas prudent pour une jeune femme de choisir un homme au hasard.

Il hausse les épaules et me laisse complètement éberluée. Il s'inquiète pour moi ?

— Tu me surveilles, c'est ça ?

— Il faut bien que quelqu'un le fasse ! Tu es vraiment inconsciente. Et maintenant, arrête de... rester à rien faire et mets-toi au travail. Je, euh... Je retourne dans mon bureau.

Il fourre les mains dans ses poches et triture nerveusement les pièces qu'il y trouve.

Je le regarde avec stupéfaction regagner sa grotte d'un pas traînant. Ça alors, il me surveille. Je secoue la tête, incrédule, et me remets au travail en espérant que le reste de ma journée filera vite. À dix-sept heures, j'ai vaincu le stock à emballer. Le capitaine me fait afficher un immense panneau « Liquidation » en vitrine. C'est bien son genre, de me laisser le sale boulot. Ça m'a brisé le cœur de tracer ces lettres. Je suspends l'écriteau, rassemble mes affaires et passe au bureau de Sutton pour lui faire mes adieux.

— Bon, je vais... Qu'est-ce qui se passe ?

Je m'arrête dans ma course en voyant comme il est pâle.

Il me regarde et secoue la tête.

— Rien. C'est ce sandwich que tu m'as donné à midi. J'ai une indigestion horrible. Tu veux bien me donner les cachets ?

Je pousse un soupir de soulagement en prenant soin qu'il ne l'entende pas. Je dois avoir un peu d'affection pour lui aussi, en fin de compte. De l'amour-haine, sans doute. J'ai passé les sept dernières années de ma vie à supporter ses conneries, ça doit être normal de m'être attachée à lui. Ce n'est pas que je l'aime, ou quoi que ce soit. C'est mon patron et je suis loyale, un point c'est tout. La tête me tourne à force de réfléchir et je dois bien le reconnaître : j'essaie de me convaincre que je ne ressens rien à son endroit. Je grogne de dégoût envers moi-même et prends les anti-acides sous le

comptoir. Je retourne à son bureau et en mets deux dans sa paume ridée.

— Voici, ô capitaine, mon capitaine. Ce sera tout ? Tu veux que je te fasse manger à la cuillère ? Que je te savonne le dos ?

Il plisse les yeux et marmonne quelques jurons tout en mâchant les cachets crayeux.

— Ça va mieux ?

— Ouais. Sors de là, grosse maligne.

Je ris sous cape et je pars chercher mon sac. Je rentre chez moi en un temps record.

Aussitôt à l'appartement, j'envoie un message à Damon pour lui donner mon adresse ; il répond tout de suite par un simple OK. J'enlève mon jean et mon tee-shirt graphique pour bondir dans la douche, où j'épile et exfolie chaque centimètre carré de mon corps. Je ne sais pas pourquoi je me sens obligée de me lisser comme ça pour lui, mais j'ai un peu envie de l'impressionner. Bon, d'accord, très envie. Je suis toute tendue à l'idée de la nuit qui arrive, ça ne me ressemble pas et c'est exaspérant ! Refoulant ma colère contre moi-même, je sors de la douche, me sèche et m'enduis de crème hydratante. Au pas de course, je vais dans ma chambre chercher quelque chose de sexy en dentelle dans mes tiroirs, et je me décide pour un string noir laissant peu de place à l'imagination avec un soutien-gorge assorti pour mes seins bien épanouis. Les soirées d'été à Las Vegas simplifient les choix vestimentaires : moins on en met, mieux c'est. J'enfile un short en jean et un débardeur bleu canard, boucle mes sandales à lanières style gladiateur et regarde le résultat dans le miroir.

J'approuve. Je retourne vite fait dans la petite salle de bains pour sécher mes cheveux châtain ondulés. Je les porte lâchés ou en queue-de-cheval, et je ne mets jamais rien dessus. Sincèrement, je ne saurais même pas accomplir les rituels inimaginables que respectent les autres femmes de mon âge. Je me maquille d'un coup de crayon et de mascara, en laissant tomber le blush, inutile. Je presse mes lèvres ensemble après avoir appliqué mon gloss et je m'ébouriffe un peu les cheveux, puis me parfume le cou et le poignet. Quand on frappe à la porte, je sens mon estomac se nouer. Il est là. Je me regarde une dernière fois dans le miroir et, en quelques pas, je suis à la porte d'entrée.

Waouh. Je pense que je ne me laisserai jamais de cette vue. Il porte toujours son costume gris et ses chaussures de ville. Il est un peu moins échevelé et rasé de près. Lui aussi a dû se préparer pour ce soir. Je lui fais signe d'entrer dans mon trou pourri et je sens l'effluve de son parfum.

J'en ai le feu aux fesses. Je suis une chienne enragée et en chaleur. Il faut que je me calme. Tiens, il porte une housse pour vêtements.

— Qu'est-ce que c'est ? je lui demande, intriguée.

Il sourit et ouvre la fermeture à glissière pour révéler une superbe robe de soirée. Je suis loin d'être une fashionista, mais même moi, je vois que c'est ce qu'on appelle une robe de cocktail. Une seule bretelle, satin, très courte. Elle est magnifique.

— Nous sortons dîner et même si j'aime beaucoup, mais alors beaucoup, ton short et ton débardeur, tu ne pourras pas entrer avec là où je t'emmène.

Au fond de la housse, il récupère des talons aiguilles vertigineux et je panique aussitôt. Je n'en ai jamais eu, et ça m'étonnerait que je sache marcher avec.

Je secoue la tête avec vigueur.

— La robe est très belle, mais il n'est pas question que je porte les chaussures.

Il plisse les yeux, ce qui ne fait qu'intensifier mon désir pour lui.

— Oh, si, tu vas les porter ce soir.

Je croise les bras, indignée.

— Alors là, dans tes rêves !

— Et pourquoi tu ne veux pas ?

Mon indignation se calme et mes épaules s'affaissent un peu. Je courbe la tête et je me sens trop bête. J'ai vingt-cinq ans et je n'ai jamais porté de talons aussi hauts. Impossible de sortir dîner avec Damon avec ça aux pieds. Si par miracle, je ne me casse pas la figure, je flageolerai à chaque pas et nous couvrirai de honte.

— Je ne sais pas marcher avec, je marmonne, les joues écarlates.

Quand je relève les yeux, il est en train de remettre les chaussures dans la housse, qu'il pose sur mon futon. Il s'avance, me prend dans ses bras, et sa mâchoire lisse effleure ma joue quand il me murmure à l'oreille :

— T'en fais pas. Tu peux porter des talons moins hauts ce soir, mais je te promets que tu apprendras à marcher avec ces trucs super élégants. D'accord ?

Je tremble à entendre ses paroles. Je vois qu'il ne plaisante pas du tout, et malgré son ton autoritaire, voire macho tendance Cro-Magnon, je me surprends à faire oui de la tête. Quelque chose dans sa personnalité dominante m'excite au plus haut point. Je sens la chaleur entre mes cuisses. Il me transforme en puits de désir et franchement, je n'ai aucune envie de le renvoyer dans ses buts.

— Tu as envie de moi, non ?

— Hmm, je réponds d'un ton séducteur.

— Je le sais. Je te sens.

Waouh, ça m'émoustille encore plus. Il agrippe ma nuque d'une main et je ferme les yeux pendant que l'autre s'aventure plus bas et ouvre le bouton de mon short. Il défait la braguette et descend un peu le short, juste pour pouvoir y glisser la main. Je gémiss. Il me tient toujours par la nuque et empêche ma tête de venir se poser sur son torse ferme. Il commence à me caresser.

— Ouvre les yeux.

Nous nous regardons tous les deux pendant qu'il continue. La chaleur et le désir de son regard me rendent dingue.

— Si on zappait le dîner ? je propose d'une voix suppliante qui paraît étrangère à mes propres oreilles.

— Je sais ce que je compte manger, et toi ?

Sa voix est rauque et empreinte de désir.

— Toi.

— Très bien. Si tu as besoin de bagages, je te suggère de les faire maintenant.

Je le regarde, ébahie.

— Comment ça, faire mes bagages ?

— Je t'ai prévenue, Jo. Toute la nuit. Allons-y.

— Ah, d'accord.

Je déglutis avec difficulté et je file vers ma chambre. Dans un sac à dos trouvé sous mon lit, je balance des trucs au hasard. Je suis tellement agitée que je n'arrive pas à réfléchir. Je prends une grande inspiration et renverse tout le contenu sur le lit. Allez, on refait un essai. Je rejette l'aspirine et la lampe de poche. Mais quelle idée ! Pourquoi je me presse ? Je pousse un soupir et secoue la tête. Damon joue les despotes, et ça lui fera le plus grand bien d'attendre deux secondes que je prenne mes affaires. Je me dirige calmement vers ma commode et en sors une culotte et un soutien-gorge. J'ajoute un jean et un autre débardeur, ma plaquette de pilules trouvée dans ma table de nuit et une trousse de toilette. Le sac fermé, je le jette sur mon épaule et je retourne dans mon petit séjour. Damon m'y attend, image même de la beauté virile. Les mains dans les poches, il examine les lieux l'air de rien.

— Je suis prête.

— Sûre ?

Il m'adresse un clin d'œil entendu et ramasse la housse, puis me prend mon sac à dos et me presse la main.

— Sûre.

Personne

Une fois chez Damon, nous sommes déjà très impatients d'arriver à sa chambre. Il appuie à plusieurs reprises sur le bouton de l'ascenseur et les portes s'ouvrent avec un tintement. Il me tire à l'intérieur, tape le code et nous commençons à monter vers son loft. À la seconde où les portes se referment, il me soulève et me plaque contre la paroi derrière moi. Ses lèvres pleines couvrent les miennes et sa langue affamée fouit ma bouche. Son sexe déforme son pantalon, avide de délivrance. L'ascenseur s'arrête avec un soubresaut et les portes s'ouvrent. Je suis remise sur mes pieds, puis entraînée par sa main. Il n'a pas prononcé un seul mot depuis que nous avons quitté mon appartement, et ça me rend un peu nerveuse. En temps normal, je suis ravie de ne pas avoir à faire la conversation, mais quelque chose dans le silence de Damon me met sur mes gardes. Il déverrouille sa porte compliquée et m'attire dans son loft. Pas d'hésitation. Nous nous dirigeons tout de suite vers l'escalier. Je dégage ma main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?

Il soupire et frotte l'arête de son nez droit entre son pouce et son index.

— Oui. Je... j'ai juste envie de toi. Il faut que je sois avec toi.

Il exhale bruyamment et sa poitrine se dégonfle.

Bon. Qu'est-ce que ça signifie, exactement ? S'il suggère une relation à long terme, je ne peux pas la lui donner. Autant j'aime rêver de temps en temps d'être normale, de fréquenter des hommes de façon traditionnelle, de tomber amoureuse et même, pourquoi pas, d'avoir un enfant ou deux, autant ça ne fait pas partie de mes projets. Je ne peux pas être la petite amie d'un homme et me préparer à perdre encore quelqu'un, ça ne m'intéresse pas du tout. Non merci, ça ira comme ça.

Je regarde ses yeux de miel et je meurs un peu intérieurement. J'y lis le besoin et l'urgence. Pourquoi moi ? Je ne suis personne, et je n'ai rien à offrir. Il ne devrait même pas s'intéresser autrement qu'à quelqu'un qui peut coucher avec lui une ou deux fois. Il est complètement inaccessible. J'aimerais pouvoir être normale. S'il y avait un mec avec qui cela vaut la peine d'essayer, ce serait lui, sans aucun doute.

Pourtant, je ne peux me résoudre à gâcher l'ambiance. Je suis lâche. Ce n'est pas bien de ma part, mais je décide de lui dire ce qu'il veut entendre. C'est un moyen pour une fin, et la fin me fait très envie.

J'adore la façon dont les veines ressortent sur ses longs membres musclés. Il m'entoure de ses bras forts, me mordille le cou et trace une ligne de baisers chauds jusqu'à mon oreille. J'en tomberais presque à la renverse.

— Enroule les jambes autour de moi.

Je m'exécute et il monte l'escalier deux à deux, moi accrochée à lui. Apparemment, c'est sa manière de procéder. Ça ne me dérange pas du tout. Un mec sexy qui me porte à l'étage pour me baiser comme un dieu, c'est quand il veut. Je profite de l'occasion pour lui reparler de notre étrange situation.

— Tu n'as pas de souvenirs qui sont remontés à la surface ?

Il ne répond pas tout de suite, et je me demande même s'il m'a entendue.

— Quand je pense à toi, il n'y a qu'une chose qui « remonte à la surface », et je vais te montrer de quoi il s'agit, murmure-t-il dans mon cou.

En mon for intérieur, je pousse un soupir de soulagement. Ouf, notre quête de réponses se poursuit et nos ébats avec. Il nous emmène dans sa chambre et ouvre la porte d'un violent coup de pied ; incroyable qu'il ne l'ait pas défoncée. Il me dépose sur le lit sans ménagement.

— Attends.

Je lève une main, ma paume contre son torse où son cœur bat à un rythme effréné. Il s'immobilise, le visage fermé, le pouls encore plus rapide, le visage pâli. Qu'est-ce qu'il a ? Malgré ce comportement étrange, je pousse plus loin.

— Tu ne trouves pas ça complètement surréaliste ? Tout ce qu'on a ressenti ? Ce n'est pas normal. Si je me sens aussi liée à une personne, je ne devrais pas avoir le souvenir de l'avoir rencontrée ou de la connaître ? C'est trop bizarre, voilà ce que j'en dis. Tu es sûr de ne jamais avoir été bénévole à une mission ? Et tu n'es jamais passé déposer un don ?

Il prend une grande inspiration.

— Non. Je n'y ai jamais mis les pieds.

Je secoue la tête et fronce les sourcils. Cette histoire me rend folle. J'ai peut-être l'impression que si j'arrive à découvrir d'où je le connais, cette attirance entre nous s'en trouvera justifiée.

— Qui sait, on a peut-être été amants dans une vie antérieure, je plaisante avant de hausser les épaules.

En réponse, il se contente d'un demi-sourire. Quel est son problème ?

— Tu es sûr que tout va bien ?

Je le couve d'un regard perplexe. Son comportement est tellement bizarre que j'ai du mal à croire qu'il est dû à son urgente envie de moi.

— Ça irait mieux si on arrêtait de parler et qu'on laissait tomber nos vêtements.

Il ponctue cette affirmation d'une légère tape sur ma cuisse. Je proteste et il me réduit au silence de sa bouche talentueuse. Il se détache et me tapote les avant-bras, me laissant frustrée.

— Lève-les.

J'obéis. Avec art, il ôte mon débardeur et le jette à terre. Je suis assise au bord de son lit en soutien-gorge, short et sandales. Il repose mes bras sur mes genoux.

— Ferme les yeux, Joséphine.

— Jo.

— Non.

Son ton grave et sans appel me trouble, attisant mon envie de lui. Il me mordille le cou et je perds le fil de mes pensées.

Soudain, un tissu doux m'effleure le visage. Je pousse un petit cri en sentant Damon le ramener sur mes yeux pour le nouer derrière, serré mais pas inconfortable. Je n'ai jamais eu les yeux bandés pendant le sexe et je ressens une pointe d'appréhension, mais je sais que je peux lui faire confiance, et je reconnais que l'idée de ne pas voir m'excite beaucoup. Je suis dans le noir total derrière le tissu et j'écoute avec attention ses mouvements. J'entends sa braguette s'abaisser, des bruissements d'habits. L'une de ses mains épouse la forme de ma joue et son pouce caresse doucement ma pommette. Il tend la main dans mon dos pour dégrafer mon soutien-gorge d'un geste sûr, comme s'il l'avait déjà fait des milliers de fois. Il faut être réaliste, un homme comme lui a sûrement connu un paquet de nuits enflammées. Je me crispe à l'imaginer avec une autre femme. Il fait glisser mon soutien-gorge le long de mes bras et je l'entends le jeter par terre. Posant une main sur chacune de mes épaules, il me pousse doucement jusqu'à ce que je sois à plat dos. Mes jambes pendent encore au bord du lit et je suis toujours à moitié habillée. Les mains de Damon glissent sur mes jambes pour défaire une sandale, puis l'autre. Elles s'enlèvent sans difficulté et je les entends heurter le sol. Ses mains chaudes enveloppent l'un de mes pieds. Il en embrasse le creux en un chatouillis très érotique. Le courant électrique remonte le long de mes jambes jusqu'en haut des cuisses, et mon bas-ventre se contracte.

— Soulève-toi, souffle Damon en me tapotant les hanches.

Je remonte les pieds pour soulever mes fesses. Il glisse les doigts sur ma taille et retire culotte et short d'un même geste, me laissant nue. Ses lèvres atterrissent sur mon ventre, au-dessous du nombril, et je laisse échapper un gémissement. Il dépose des baisers humides en remontant entre mes seins, puis je sens le lit s'affaisser un peu et il me chevauche. L'une de mes mains est remontée au-dessus de moi et j'y sens ses lèvres qui embrassent ma paume, mon poignet, mon bras, jusqu'au creux du coude. L'électricité familière s'étend vers mon entrejambe. Mon bras est reposé derrière ma tête et l'autre reçoit le même traitement. Je le sens bouger et quitter le lit. Qu'est-ce qu'il fout ?

— Où tu vas ?

— Chut. Patience.

Je l'entends farfouiller. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Il est à court de préservatifs, peut-être ? Je sens alors le lit se creuser derrière ma tête et sa bouche arrive contre mon oreille.

— Tu es toujours prête, Joséphine ?

Sous l'effet de son souffle chaud sur ma peau, je m'agite malgré moi. Entre mes cuisses, mon sexe est trempé et mon besoin de lui s'amplifie. Je réponds sans hésiter :

— Oui.

— Dis-le-moi.

Je répète à toute vitesse :

— Je suis prête pour toi.

J'ai un peu de timidité à prononcer ces mots, ce qui ne me ressemble pas. La timidité est un concept qui m'est étranger.

— Bien. Ça va serrer un peu, mais ça ne va pas faire mal, je te promets. Jamais je ne voudrais te faire de mal.

— Je sais.

Vraiment ? Mes bras sont étendus en V au-dessus de ma tête. Je sens qu'on attache quelque chose à chaque poignet. Une menotte ? Le matériau est dur, mais souple. Tout à coup, un bruit de fermeture Éclair se fait entendre et mes bras sont étirés au maximum, mais il a raison, je n'ai absolument pas mal. J'ai l'impression d'avoir des milliers de papillons dans le ventre. Damon passe les lèvres sur ma joue. Je rapproche mon visage, cherche le creux de son cou. J'ai besoin de contact. Je veux sa peau sur la mienne, partout. Il sait me remplir comme aucun autre homme auparavant. Quand je suis près de lui, c'est comme si aucun autre ne pouvait être à sa hauteur. Je sens sa jambe effleurer la mienne, puis il me soulève un pied et y enfile une chaussure. Les talons aiguilles. Il guide mon autre pied dans le talon dangereusement haut.

— Je ne t'avais pas dit que tu les porterais ce soir ?

— Si, reconnais-je.

— Plie les genoux, tu veux bien, ma chérie ?

Ma chérie ? On ne m'a jamais appelée comme ça auparavant. Peut-être un ou deux abrutis fatigués de vivre qui m'ont hélée dans la rue, mais jamais comme ça, de façon naturelle. Les nœuds s'intensifient dans mon ventre. Je plie les jambes et les remonte. Les talons rendent l'expérience un peu étrange, mais je me sens très sexy. Je suis attachée, je ne porte rien d'autre que des talons aiguilles, et c'est résolument excitant.

— Superbe.

Je souris un peu à entendre son compliment. Ses deux grandes mains chaudes se posent sur mes cuisses et je prends une inspiration tremblante à imaginer ce qui va suivre. Pourtant, il les retire aussitôt et je pousse un grognement. Il glousse tranquillement et ça m'énerve. Je commence à

m'impatienter d'attendre nue, attachée et les yeux bandés. Je ne pense pas pouvoir être plus lubrifiée.

— Bientôt, dit-il pour me calmer, bientôt.

Une autre sangle souple mais ferme est passée autour de ma cuisse, puis l'autre. C'est pas vrai ! Il m'attache aussi les jambes ! Je ne suis pas prête pour ça. Comme s'il lisait dans mes pensées, il me glisse :

— J'ai l'impression que tu as une certaine incapacité à écouter ce qu'on te dit quand ma bouche se trouve sur ton sexe parfait, alors je remédie à cet inconvénient. Maintenant, tu ne peux plus bouger.

J'inspire lentement, mais cela ne contribue guère à calmer mon corps pantelant.

— Tu es toujours prête pour moi, chérie ?

— Oui. Viens.

— Ça, je vais en décider.

D'un doigt, il recueille mes abondants sucs intimes et je frissonne. Il les répartit plus bas, jusqu'à mon anus et je me raidis une seconde à cette intrusion.

— Parfait, ronronne-t-il.

Il agrippe mes deux chevilles et je sens sa bouche au-dessus du noyau gonflé de ma féminité. Son souffle chaud assaille ma peau sensible et je me cambre, autant que c'est possible en étant attachée à un lit. Ses épaules larges et nues frôlent l'intérieur de mes genoux : il couvre mon ventre et mes hanches de baisers très humides. Sa langue décrit des cercles chauds autour de mon nombril. Je gémiss et mes hanches luttent contre les liens pour me hausser vers lui.

— Tu n'as aucune patience, ma chérie. Il va falloir travailler là-dessus.

Je lance avec hargne, comme une enfant perdue :

— Tu veux dire me torturer et m'allumer jusqu'à ce que j'arrête ?

— Tu voudrais aussi que je te bâillonne ?

— Non.

— Tant mieux, parce que ça me déplairait. Ta bouche émet des sons très séduisants quand je suis enfoui en toi jusqu'à la garde.

Oh putain ! cet homme veut ma mort. Ses lèvres viennent au creux de mon genou, qu'il embrasse avec douceur.

— J'adore...

Il va plus haut sur ma jambe tremblante et y dépose encore un doux baiser.

— ... cette...

Plus haut, encore un baiser qui me fait tirer en vain sur mes liens.

— ... bouche...

Ses lèvres s'attardent au creux de ma cuisse. Je gémiss et halète avec désespoir.

— ... voluptueuse.

Sa langue soyeuse entre en contact avec mon clitoris et il me lèche, avec une lenteur douloureuse, jusqu'aux fesses. Le souffle court, je m'agite. Ses bras musclés passent tel un étau, autour de chacune de mes cuisses pour me tenir encore plus immobile, et je me retrouve soumise à ses volontés. Sa langue explore mon intimité et je me raidis entièrement.

— Hmm...

Sa bouche est la chose la plus divine que j'aie jamais sentie et je suis certaine de ne jamais avoir été satisfaite de façon aussi totale. Il me lèche encore de haut en bas et je gémiss. Ses lèvres se referment sur mon clitoris et il alterne entre petits coups de langue et forte succion.

— Damon ! je halète.

Sa bouche exquise s'éloigne de mon clitoris et c'est maintenant mon ouverture humide qui est

l'objet de son attention. Sa langue plonge profondément, puis se retire. Il continue ainsi, jusqu'à ce que chaque souffle soit un gémissement. Je peux tout juste respirer et il m'a amenée avec art, avec aisance, au bord de l'orgasme. Je sens mon plaisir monter, mon bas-ventre se serrer. Il s'arrête. Mon orgasme m'échappe et je gémiss. Un doigt s'enfonce profondément en moi, puis se retire et étale mon humidité entre mes fesses. Je sursaute encore à le sentir dans un endroit aussi intime. Des rapports sexuels, j'en ai eu beaucoup, mais je ne me suis jamais lancée dans le sexe anal. Il presse un doigt contre mon orifice contracté et j'ai envie de le relâcher pour lui. Un long doigt s'introduit dans ma fente, puis un deuxième. Sa manœuvre experte m'amène à l'orée du plaisir en quelques secondes.

J'aspire de l'air à travers mes dents serrées et je gémiss.

— Ah...

— Détends-toi, dit-il entre mes jambes.

Son haleine sur ma peau met le feu à mes sens. Sa bouche couvre à nouveau mon clitoris et reprend son alternance entre petites touches et succions. Ses deux doigts vont et viennent en petits cercles. Son pouce entoure à nouveau mon anus vierge, puis franchit l'anneau serré de muscles. Sous le choc, je pousse une exclamation et mes yeux derrière le bandeau sont exorbités. Je tire sur les attaches qui me gardent ouverte à lui.

— Détends-toi, ma chérie, répète-t-il, la bouche sur mon clitoris.

Je fais de mon mieux et il continue à me satisfaire, complètement, comme jamais. Mon bas-ventre se contracte encore plus. Son pouce applique la pression désirée sur la chair qui le sépare de ses autres doigts. C'est nouveau, intrusif et très intense. Chacun de mes nerfs est en feu, et j'ai l'impression que je vais m'embraser.

— Oh, Damon, ne t'arrête pas. N'arrête pas, dis-je à voix haute.

Un grondement sourd émane de sa poitrine, dont la vibration se répercute dans mon entrejambe et me projette dans l'extase. Je tremble de tous mes membres, heurtant les liens qui les retiennent. J'aspire des goulées d'air comme je peux, et au bout d'un long moment, je parviens enfin à prendre une vraie inspiration. J'entends un bruit de fermeture Éclair ; il a relâché les liens qui me tiennent les jambes écartées. Un nouveau bruit, je pense qu'il ajuste l'attache, mais en fait, je suis libérée. Je me relâche et repose sans bouger sur le lit. Je halète et entreprends de me retrouver. Le lit se creuse à côté de moi et je sens la chaleur irradier de son corps. Il s'agenouille au-dessus de moi et me soulève par la nuque pour enlever le bandeau. Je cligne des yeux pour effacer le trouble de ma vision et je le vois plus nettement sur moi. C'est comme si je le découvrais pour la première fois. Ses yeux d'ambre sont en feu et ses joues légèrement rosées. Ses cheveux bruns complètement en bataille me font craquer. J'ai envie de me relever sur un coude pour y passer les doigts, mais je suis encore en train de me remettre de cette jouissance paradisiaque. Il est torse nu et j'ai très envie de le toucher. Je jette un œil entre mes cuisses et constate qu'il est aussi nu que moi. Son érection imposante se trouve au-dessus de l'endroit où j'ai le plus envie qu'elle vienne.

Il se penche et me rapproche de son torse, me plaçant dans une position agenouillée similaire à la sienne. Son sexe nu est tendu contre mon ventre, son regard est perçant, intense au point de presque me mettre mal à l'aise. Je cherche un refuge et le trouve en baissant les yeux pour profiter de la vue. Je suis si séduite, ou plutôt distraite, par ce membre dur qui se presse contre moi que pour la première fois, j'ai une pensée incontrôlée concernant le sexe : je m'imagine prendre la direction des opérations, le repousser en arrière et me glisser en amazone sur ce superbe exemplaire de mec nu et au naturel. Je repousse cette idée idiote et regarde à nouveau son visage. Je suis sûre qu'il devine exactement quelles pensées m'ont traversé l'esprit, parce qu'il m'envoie un sourire en coin. Il s'adosse en position très princière, et esquisse un mouvement de menton vers la table de nuit. Je

m'étale en travers de son immense lit, cherche dans le tiroir et lui lance un préservatif.

— Je ne compte pas utiliser ça pour toujours, tu sais, dit-il en levant l'emballage carré. Un jour, je plongerai en toi, sans rien. Tu seras la première que j'aie jamais prise à nu.

Waouh, il rend la tentation encore plus irrésistible.

— Tu as déjà fait sans ? poursuit-il.

Je secoue la tête.

— Jamais. Je n'ai pas de maladie.

Non, mais franchement, qu'est-ce qui me prend ? J'essaie de le convaincre, ou quoi ?

Il hausse un sourcil. Merde, je pense qu'il va me croire sur parole.

— Même chose pour moi.

Je le crois. Je ne sais pas pourquoi. C'est débile. Il faut que je lui enfile cette capote, sinon on va finir par appliquer cette idée vraiment stupide. Je reprends l'emballage, que j'ouvre d'un coup sec. Je sors la protection de latex et il m'envoie encore un sourire en coin.

— Un jour... bientôt.

Je ne tiens pas compte de son commentaire et déroule le préservatif sur son membre démesuré. Il me regarde, c'est assez troublant. À peine le geste terminé, il me passe les bras autour de la taille et m'attire à lui.

— Mets les jambes autour de moi.

Je le chevauche, les jambes autour de sa taille. Je regarde entre nous ; son sexe est dirigé vers le haut, face à mon ventre, et je le sens pulser contre moi. L'une de ses mains quitte ma taille pour s'accrocher à mes cheveux. Il m'amène tout contre lui et pose sa tête sur la mienne. Je regarde en douce à travers mes cils. Il a les yeux fermés et a l'air d'avoir mal. Je savais que quelque chose clochait.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je prends sa mâchoire anguleuse et le force à me regarder.

Il ouvre les yeux paresseusement, resserre son étreinte et d'un coup, me soulève et me fait retomber sur son sexe prêt à l'action. Surprise par l'ampleur de cette invasion, je niche la tête au creux de son épaule.

— Plus rien, maintenant, me souffle-t-il à l'oreille d'une voix chaude.

Je garde la main sur son menton et lui mordille le cou, posant les lèvres sur chaque parcelle de peau que je peux atteindre. Je commence à mouvoir mes hanches lentement, d'avant en arrière, et Damon gémit. J'ai envie d'accélérer, mais ce rythme doux le rend fou. Je vois qu'il a envie de me pénétrer avec force, comme hier soir.

— Oh, putain, rugit-il.

Il me retourne sur le dos, son érection toujours en moi. Je pousse un petit cri quand mon dos atterrit sur le matelas. Alors là, je ne l'ai pas vu venir. Il enroule les doigts dans mes cheveux et amène ma bouche contre la sienne ; nos lèvres se joignent et nos langues se mêlent. Je sens mon goût sur sa langue et ça me rend dingue. Je souffle :

— Prends-moi.

Il prend du recul, retire doucement son membre luisant, puis il revient en moi avec force. Je gémis à voix haute, il se retire à nouveau, ne laissant que son extrémité, et puis il recommence, avec une puissance à me couper le souffle. Ses yeux de braise restent rivés sur les miens, et je manque fondre sur place. Je le connais et je ne le connais pas. Je le veux et je ne le veux pas. J'ai besoin de lui, mais je n'ai pas besoin de lui. Il accélère la cadence, encore et encore. J'arrive à articuler :

— Oh, c'est trop bon...

Il me vrille sans temps mort et j'enfonce les ongles dans ses épaules. Sa peau est couverte de sueur, qui perle sur son front, puis coule sur mon sternum. Ses muscles se raidissent, il pousse des soupirs gutturaux tout en me labourant de façon brutale et délicieuse.

— Putain, ma chérie, gronde-t-il, les dents serrées.

Mon bas-ventre se contracte, mes muscles intimes enserrant son sexe et un nouvel orgasme éblouissant me transporte.

— Damon !

À l'instant où son prénom sort de ma bouche en un cri, il entre en moi aussi loin qu'il le peut. Il s'immobilise, enfoui jusqu'à la garde et tremble, tremble, tremble pendant que mon corps retire chaque goutte de son plaisir. Il s'effondre sur moi et même s'il est bien trop lourd pour que je puisse respirer confortablement, j'enroule les jambes autour de lui et lui caresse le dos du bout des doigts, pendant que nous cherchons à reprendre notre souffle.

— Tu es sous contraception ? me demande-t-il, la bouche dans mon cou.

Holà, apparemment, il était sérieux en parlant de se passer de préservatif.

— Oui, je réponds en toute honnêteté.

— Laquelle ?

— La pilule.

— On laisse tomber les capotes.

— Tu rigoles, là ? Tu ne vas pas décider ça pour moi.

Il m'embrasse dans le cou et se redresse sur les coudes. Ses yeux d'ambre me traversent comme un scalpel chauffé à blanc.

— Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu es à moi. Pas parce que je revendique ta propriété. Parce que c'est comme ça. J'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie à t'attendre. Avant d'entrer dans la librairie, je rêvais de toi toutes les nuits. Je me demandais où tu étais, où je te trouverais. Maintenant que je t'ai, tu es folle si tu crois que je vais te laisser t'échapper. Je ne vois pas pourquoi nous devrions nous protéger. Je ne veux rien entre nous.

Il m'embrasse avec rage avant de se retirer et de disparaître dans la salle de bains.

Mon cœur manque un battement dans ma poitrine et je reste bouche bée. Je prends une grande inspiration et je compte jusqu'à dix. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pour moi ? Pour nous ? Existe-t-il un « nous » ? Je ne saurais même pas quoi répondre à ces questions. Damon revient dans la chambre, m'offrant une vue illimitée sur son corps nu superbe. Je ne me prive pas de le reluquer. Il regagne le lit et reprend place entre mes cuisses. Son torse couvre mon ventre et sa tête repose sur mon sternum, il m'entoure de ses bras et pose les mains sous mes fesses. Je ne peux m'empêcher de faire courir les doigts dans ses cheveux, qui filent comme de la soie. Je reprends une grande inspiration, exaspérée. Je ne sais pas dans quoi je suis allée me fourrer avec lui, mais je ne peux nier ses propos. Moi aussi, j'ai l'impression de l'avoir attendu sans même le savoir. Moi aussi, je ressens le lien qui pourrait bien m'empêcher d'avoir jamais envie d'un autre homme autant que lui. Mais je sais aussi que je ne suis pas quelqu'un qui se met en couple. Je ne sais même pas comment être la petite amie de quelqu'un.

— On se connaît à peine. Qu'est-ce que tu veux de moi ? Et ne dis pas que tu veux te rappeler quand on s'est déjà rencontrés, parce que ce serait un mensonge, tu le sais.

— J'en sais suffisamment sur toi, et je te dirai tout ce que tu veux apprendre sur moi. C'est peut-être beaucoup te demander, mais je regretterais de ne pas avoir essayé. Allez, accepte de tenter le coup. Donne-moi une chance. Sois avec moi, exclusivement.

— Tu me demandes d'être ta copine ?

— C'est ça.

Je pousse un soupir bien sonore et je sens qu'il se raidit contre moi. Il a peur de ma réponse ?

— Je ne peux rien promettre, mais je veux bien y réfléchir.

Mon cœur s'affole dans ma poitrine et je sens que le sien bat au même rythme démentiel. Je crois que je suis dans une situation impossible. Flippée à mort et surexcitée, tout à la fois. Je sens ses lèvres s'épanouir en un sourire et l'espace d'un instant, j'ai envie de crier « oui ! » Il est génial, et je serais bien bête de ne pas hurler « oui ! » depuis le sommet d'une montagne. Mais je ne suis vraiment pas bien dans ma tête. Je passe des mains apaisantes dans ses cheveux et il pousse un soupir, satisfait de cette promesse. Très vite, il s'endort.

Petits miracles

C'est le deuxième matin d'affilée que je suis réveillée par mon portable qui sonne sans relâche.

Je grogne et m'étire sur le lit moelleux de Damon, titube jusqu'à mon téléphone et réponds avec mauvaise humeur :

— Quoi ?

Sutton rit, ce qui ne fait qu'accroître mon irritation.

— Bonjour à toi aussi, miss USA.

Je lève les yeux au ciel. Jamais je ne serai débarrassée de ce maudit surnom. Bon, je suppose que je ne le lâcherai jamais non plus avec Captain America. Je demande d'un ton revêché tout en jetant un coup d'œil au réveil :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Neuf heures. Ça alors, j'ai dormi tard.

— Bonne nouvelle, Jo.

En une nanoseconde, je suis réveillée, yeux grands ouverts. Je chasse le sommeil et attends ce qui va suivre.

— Tu n'as pas besoin de venir aujourd'hui. J'ai une offre pour la boutique, et je vais accepter.

Quelqu'un achète le magasin.

Je m'étrangle :

— Quoi ?

Je n'y crois pas. C'est sans doute une bonne nouvelle pour lui, mais pour ma part, je préférerais que le local reste vide plutôt que d'être changé en magasin de farces et attrapes à la con.

— Oui. J'ai rendez-vous avec l'acheteur aujourd'hui. Je te rappelle une fois que j'ai les détails.

— OK.

Je raccroche, vaincue. Je déteste devoir avaler des couleuvres et prendre ça avec le sourire. Damon a quitté la chambre, mais pour l'instant, je m'en fiche complètement. J'ai envie de remonter dans le lit et de dormir toute nue toute la journée. Je suppose qu'il serait raisonnable de me mettre à chercher du boulot, mais pour le moment, je m'en fous. Je me remets au lit, je remonte les couvertures jusqu'aux yeux et je me laisse aller au sommeil.

— Joséphine.

Le murmure me réveille en sursaut et je me redresse d'un coup, me cognant le front contre la bouche de Damon.

— Oh, merde !

Je me frotte le front.

— Tu as la tête dure, non ?

J'ouvre les yeux et regarde Damon.

— Oh, c'est pas vrai, tu saignes. Désolée, tu m'as fait peur. Reste là.

Je cours chercher une serviette à la salle de bains. Je mouille un coin d'eau fraîche et retourne vers Damon, toujours beau à se damner, mais couvert de sang. Il est assis au bord du lit, ses chaussures de ville bien cirées perchées sur la barre. Je me place entre ses genoux et approche le tissu de sa lèvre inférieure amochée.

— Excuse-moi, je chuchote en épongeant le sang avec soin.

— Je ne voulais pas te faire peur. Je ne pensais franchement pas te réveiller. Tu as dormi toute la matinée.

Je me tords le cou pour regarder le réveil. Ça alors, c'est vrai ! Il est plus de treize heures. Mon

estomac gargouille de façon embarrassante et Damon rit doucement.

— Je me doutais que tu aurais faim.

Ses mains glissent sur mes hanches et s'attardent sur mes fesses, me rappelant que je suis toujours nue. D'une pression, il m'attire plus près.

— On est samedi, dis-je d'un ton accusateur.

— Oui, et alors ? dit-il en m'embrassant sur la clavicule, puis sur les seins.

— Pourquoi tu es habillé comme ça ?

Il me caresse les fesses. Je laisse tomber la serviette à terre et noue les bras derrière son cou.

— Le travail, pour moi, ce n'est jamais fini. Les journées chômées n'existent pas.

L'une de ses mains quitte son emplacement pour aller frôler un sein. Il couvre mon mamelon érigé de sa bouche chaude et j'aspire de l'air avec difficulté.

— Pas de repos pour les braves, tout ça...

— Exactement.

— Tu vas te refaire mal à la lèvre, en faisant ça.

— Vois pas de meilleure raison d'avoir mal, dit-il d'une voix étouffée en passant à l'autre sein, qu'il embrasse et suce avant de me relâcher. Merci.

— De quoi ?

— D'être une infirmière si zélée.

Il affiche un sourire joueur et craquant, à des années-lumière de l'homme rude et sérieux avec qui j'ai couché il y a quelques heures. Je donnerais n'importe quoi ou presque pour savoir ce qui se passe dans sa tête.

— Tu es un patient exemplaire, donc je n'ai pas à me plaindre.

Il prend une grande inspiration et soupire. Et voilà, c'est reparti. Quelque chose qui le tracasse et que j'aimerais beaucoup qu'il finisse par avouer.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, rien... Je pensais juste que je devrais arrêter avant de t'attacher à mon lit pour le reste de la journée, dit-il d'un ton dégagé.

Je tourne la tête et me mets les mains sur le ventre tellement je ris. Je ne me rappelle pas avoir déjà ri aussi fort.

— T... tu crois que tu peux me garder au lit toute la journée ?

— Ne me provoque pas, ma chérie. Allez, habille-toi, on va au restaurant.

Il me donne une grande claque sur les fesses, et le bruit est si fort que je sursaute et que je me lève. Ma foi, j'ai ma journée pour moi, alors pourquoi pas aller déjeuner avec Damon ?

— Où sont mes fringues ?

Je cherche mon short et mon débardeur que j'ai laissés par terre, mais je ne les vois nulle part. Je regarde Damon d'un air interrogateur. Il se relève à son tour et pose les mains sur ses poches.

— Hier, avant d'aller te voir, j'ai envoyé Brian faire un peu de shopping. D'après lui, tout homme gay aurait le sens de la mode. Bref, les vêtements qu'il a choisis avec la vendeuse ont été livrés ce matin. Je les ai montés pendant que tu dormais.

Il désigne des portes battantes ouvertes et ajoute :

— Ils sont dans le dressing.

— Oh.

C'est tellement présomptueux de sa part que je devrais être énervée par ce geste, mais je suis tellement sous le choc que je ne sais pas comment réagir.

— Pourquoi ? Tu viens de me rencontrer. Tu ne peux pas me jeter plein de fric et d'affaires à la

tête. Je n'ai pas besoin d'aide.

Il hausse les épaules, puis s'approche de moi, qui suis toujours nue comme un ver. Il m'embrasse et soutient mon regard.

— Je veux que tu comprennes que quand je dis quelque chose, je ne plaisante pas, Joséphine. Je pensais vraiment ce que je t'ai dit hier soir. Je veux être avec toi. Je serais malade de te laisser échapper. Si tu veux bien me donner ma chance, je saurai te convaincre que ce n'est pas juste une histoire de sexe. Je veux que tu sois à l'aise et heureuse. Je ne te demande pas la permission, Joséphine.

Il me prend par les épaules pour me tourner vers l'immense placard intégré et me désigne un portant.

— Je ne peux pas te rembourser tout ça, dis-je doucement en regardant ailleurs.

Je suis gênée d'avouer à quel point je suis pauvre. Je n'ai pas d'économies et mes possessions sont limitées.

— La seule chose que je veux de toi, c'est toi.

— Je...

Il coupe court à mes protestations.

— Tu penses que je ne pourrai pas y avoir accès, mais tu te trompes. Laisse-moi te montrer que tu as tort, Joséphine.

La supplication dans sa voix est très claire. Merde, je ne suis pas habituée à me soucier des autres. Pourquoi suis-je submergée par les émotions, en ce moment ? Ce doit être la période. Entre la fermeture de la librairie et l'anniversaire de l'accident, je suis à fleur de peau. Voilà, c'est forcément ça. Je passe la main sur la longue rangée de vêtements devant moi. Des larmes inopportunes me brûlent les paupières. Personne ne s'est jamais montré aussi... gentil avec moi. Je ne mérite pas de gentillesse, et pourtant...

Il me prend le menton pour m'obliger à le regarder.

— Ne pleure pas, ce ne sont que des fringues. Rien d'important.

J'essuie mes grosses larmes bêtes et j'explique :

— Je n'ai jamais reçu de cadeaux comme ça. Sutton m'a donné de vieilles nippes pour travailler, mais il me l'a bien fait sentir. Toi... tu me donnes tout ça et c'est bien plus que je ne mérite. Je peux p...

Il resserre la pression sur mon menton et j'arrête de parler.

— Je ne veux plus jamais t'entendre dire ça, c'est compris ?

Je hoche très légèrement la tête.

— Non. Dis que tu comprends.

Il a une voix sévère et impulsivement, j'écoute. C'est vraiment irritant.

— Je comprends.

— Tu es une femme géniale qui a eu une vie moche à cause d'un connard irresponsable. Les actions de cet homme t'ont altérée à un point inimaginable. Si tout ça ne t'était pas arrivé, je suis sûr que tu aurais eu un vécu très différent. Je veux arranger ça. Tu mérites bien mieux et j'ai l'intention de te donner ce que tu mérites.

Waouh. C'est pas possible, ce mec est un rêve. Je mérite que dalle, mais il pense le contraire. Il faut que je donne une chance à cette folie entre nous. Moi aussi, je regretterais de ne pas avoir essayé. Les larmes grossissent, il les essuie et me serre contre lui. Je ne sais pas comment et pourquoi j'ai été mise sur son chemin, mais j'en suis contente. C'est peut-être la meilleure chose qui me soit arrivée depuis mon embauche à la librairie. Je passe les mains sur mon visage trempé et je

respire un grand coup pour me calmer.

— D'accord, dis-je d'un ton définitif.

— D'accord ?

Il me tient par les épaules et recule pour mieux me regarder.

— Oui.

— Pour les vêtements, tu veux dire ?

— Pour... tu sais...

Je hausse les épaules et esquisse un mouvement de poignet qui n'indique aucune direction en particulier.

— Je veux dire, d'accord pour être ta... ta...

— Ma petite amie ?

Son visage s'éclaire et merde, ça fait disparaître toute appréhension chez moi. Il est unique.

— Oui.

— Il n'y aura personne d'autre ?

— J'espère bien, réponds-je d'un ton sec.

— Tant mieux, parce que je ne veux pas te partager avec un autre.

Il me regarde franchement et j'absorbe la paix et le contentement que je lis dans ses yeux.

— Jamais, insiste-t-il. Je peux te rendre heureuse.

Et je le crois. Je ne sais pas comment, mais quelque chose en moi me souffle qu'il le peut, et qu'il le fera. Je suis peut-être idiote, mais je n'envisage plus de refuser. Je vais lui donner une chance, nous donner une chance.

— Je sais, dis-je doucement.

Un demi-sourire se dessine sur ses lèvres.

— J'ai mis le reste dans ce tiroir.

Il désigne une commode comme je n'en ai aperçu que dans les revues de déco ultra-chic. Il y en a deux au milieu de ce dressing de la taille d'une salle à manger.

— Il y a encore des trucs là-dedans ?

Il sourit et hoche la tête. Je regarde autour de moi, fascinée. Je n'arrive pas à digérer tout ça. Chez moi, j'ai un tout petit placard qui n'est même pas rempli. La plupart de mes vêtements viennent de friperies, parce que je refuse de payer de grosses sommes pour un jean ou un petit haut. Ma vie à la rue ne m'a peut-être pas servi à grand-chose, mais elle m'a au moins appris à vivre avec peu de moyens.

— Oui. J'apprécie beaucoup l'idée que tu te balades sans culotte quand je suis dans les parages, mais je ne vais pas t'empêcher de porter des sous-vêtements, plaisante Damon.

Je lui donne une tape sur le bras et il me soulève encore une fois pour m'embrasser à me couper le souffle. Il se détache, puis pose sa joue contre la mienne.

— Il faut que je te nourrisse, puis je voudrais qu'on parle de quelque chose, mais prends ton temps, ma chérie.

Il me relâche et me met une claque sur les fesses, puis me laisse seule dans l'immense dressing.

Je devrais prendre une douche avant de revêtir l'un de ces trucs élégants. Je me dirige vers la salle de bains cinq étoiles. Au moment d'entrer dans la luxueuse cabine, j'ai un moment de panique.

— C'est quoi, ce truc ? Comment on allume ?

Il y a des tas de boutons et plusieurs jets. Qui donc a décidé de gâcher le plaisir d'une douche en compliquant autant l'affaire ? Je bidouille les robinets jusqu'à enfin avoir de l'eau chaude qui tombe du pommeau au-dessus de moi, et rien d'autre. Ça tient du miracle. J'utilise les produits de Damon et

on ne peut pas dire que ça me dérange. J'aime l'odeur de son savon, elle me fait penser à lui. Je vais devoir me souvenir de ne pas me renifler le bras toute la journée comme une malade mentale. Je ris intérieurement de mon délire et je m'essuie.

À nouveau dans le dressing, j'ouvre l'un des tiroirs. C'est la fête des culottes, de tous genres et couleurs. Je fourrage dedans, comme une gamine le jour de Noël. De la dentelle, du coton, de la soie. Des shortys, des tangas, des strings. Je pousse un soupir en optant pour un shorty beige en dentelle. Je savoure la sensation soyeuse en l'enfilant et je trouve un soutien-gorge de dentelle noire dans le tiroir d'à côté. J'ouvre le suivant, rempli de bas et de porte-jarretelles. Je ne vois pas ce qu'il veut que j'en fasse, parce que je n'ai jamais porté de machins comme ça. Les deux tiroirs d'après contiennent des nuisettes, déshabillés et pyjamas dans tous les styles, tissus et couleurs imaginables.

— Waouh, dis-je toute seule.

Je retourne au portant de vêtements et avise l'un de ces hauts super classes qui se boutonnent dans le dos. Il est bleu marine, sans manches, en mousseline de soie, et très beau. J'en ai déjà vu, mais je ne possède rien de semblable. Je repère rapidement un caraco et enfle un très joli short en lin blanc à revers. Je passe le haut et le boutonne avec l'impression soudaine d'être étrangement « bien mise ». Peut-être suis-je filmée pour une émission de video-gags, avec quelqu'un qui va surgir du gigantesque meuble à chaussures et détruire mon rêve. Je m'assieds et peigne grossièrement mes boucles avec les doigts, essayant de me faire à toutes ces nouveautés. J'attrape une boîte à chaussures au bas du meuble.

— Jimmy Ch... chou ? OK.

Je sors de la boîte un talon métallique. La chaussure est très jolie, bien plus que les trucs d'occase que j'ai dans mon placard. Je replace le couvercle et attrape le reste des boîtes. Je les aligne et en sors le couvercle.

— Jimmy Chou, Jimmy Chou, Jimmy Chou... Mais c'est qui, ce Jimmy ?

» Damon ! me mets-je à hurler comme une femme dérangée.

Pas de réponse.

— DAMON !

J'entends des bruits et une seconde plus tard, il débarque dans le dressing avec des yeux affolés. Merde, je lui ai fait peur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu es par terre ?

Il a l'air paniqué et je me sens trop conne. J'appelle tout le temps Sutton en braillant, et il fait pareil avec moi. C'est une habitude.

— Pardon, dis-je avec une grimace.

Damon se détend de façon visible.

— Je me posais des questions là-dessus.

Je lève l'escarpin brillant et il me regarde, un peu décontenancé.

— Je veux bien, mais je n'y connais pas grand-chose en chaussures pour femmes.

Il ne compte pas s'en tirer aussi facilement ?

— Non, je me demandais ce que c'était, cette marque. Jimmy Chou ?

Il rit et je lui lance la chaussure à la tête ; il l'attrape sans peine.

— Bon, je suis un mec, et même moi, je sais que Jimmy Choo est un designer. Les femmes aiment ce qu'il fait, explique-t-il.

— Ah, ça se prononce « Tchou ». D'accord. Elles ont l'air d'être chères. C'était combien ?

J'enfile une paire de sandales à semelle compensée bleu marine. Je suis contente d'en apercevoir quelques-unes dans ce genre, parce que ce sont les seuls talons avec lesquels je sois

capable de marcher. Chez moi, j'ai quelques paires de chaussures plates et une de sandales à semelles compensées. Celles-ci sont très agréables à porter. Je me sens vraiment très gâtée, et je dois avouer que j'aime bien.

— Le prix n'entre pas en ligne de compte, répond Damon.

— Combien, Damon ?

— Aucune importance, Joséphine.

Je croise les bras, j'avance l'un de mes pieds désormais chaussés et je le menace :

— Dis-moi, ou je rentre chez moi.

Il arrondit les yeux.

— Oh, que non. Je te garde.

Il avance à grands pas vers moi et ma ribambelle de chaussures, se penche d'un air décidé et me prend sur son épaule. Je pousse un couinement effaré et lui donne de grandes tapes sur les fesses depuis là-haut. Il rit, m'emporte, dans la chambre, dans l'escalier, dans la cuisine. Je rigole aussi quand il me fait de nouveau basculer pour m'asseoir sur le comptoir.

— Que pouvons-nous faire à manger, femme ?

— Si on s'épargnait la vaisselle ? On peut aller au *Petit Resto*.

— Quel petit resto ?

— Le *Petit Resto*. C'est le nom du restaurant, dis-je avec un haussement d'épaules. J'y vais pour le petit déjeuner avant le boulot tous les jours. C'est pas cher du tout et ils font un super café. Ah, et de très bons cheeseburgers.

— Va pour le *Petit Resto*.

— Par contre, il va falloir te changer. Tu ne pourras pas aller en costard cravate là où je t'emmène.

— Seulement si tu me donnes un coup de main.

— Je pense pouvoir me libérer.

Je lui envoie un sourire coquin et je sais que je suis cuite. Il pousse un grondement et me remet sur son épaule pour repartir vers l'étage.

Si on parlait ?

Je lui explique où est le *Petit Resto* et nous traversons la ville dans un silence tranquille. Sa main glisse du levier de vitesse de sa belle Beamer pour s'installer sur ma cuisse. Il me coule un regard suggestif et me sourit en pinçant ma chair, exposant ses dents éclatantes, et parvient à faire fondre mon cœur de pierre. Damon a un effet sur moi et je ne sais qu'en penser. Je ne suis pas dans une bonne période, et pourtant, j'apprécie nos moments ensemble. Avec lui, je ne me sens plus aussi seule. J'ai l'impression d'être attendue par quelqu'un. C'est une révélation dans mon monde pourri.

Damon se gare juste devant et bondit pour venir m'ouvrir la portière. Pincez-moi, je rêve. Il déconne, c'est obligé. Personne ne m'ouvre les portes. Encore assise, j'admire son look en jean, tee-shirt blanc près du corps et Converse. Il est super beau, quel que soit le style de ses vêtements. Ses yeux d'ambre brillent à la lumière du soleil et ses cheveux épais et sombres sont agités par la petite brise.

— Tu comptes sortir, ou je dois t'apporter ton repas dans la voiture ?

Je m'arrache à ma contemplation et descends.

— Désolée, je profitais de la vue.

Il lie ses doigts aux miens. Je m'immobilise et il m'entraîne avec lui.

— C'est ce que font les couples. Ils se tiennent par la main, sortent manger au restaurant... Tu vas t'y habituer.

Il me presse la main.

Nous entrons dans le *Petit Resto* et je désigne ma place habituelle. Tandis que nous nous installons sur la banquette usée, je fais signe à Noni. Occupée à remplir une coupe de glace, elle m'aperçoit du coin de l'œil alors et je la vois afficher un air ahuri. Ben oui, je ramène un mec. Elle s'empare de son carnet et de son stylo et fait de son mieux pour ne pas se ruer sur nous.

— Salut, Noni, dis-je tranquillement.

— Salut, dit-elle, le regard rivé sur Damon.

Non mais franchement ? Noni doit avoir la cinquantaine, mais c'est vrai qu'elle pourrait donner dans le style cougar. Après tout, c'est une belle femme d'âge mûr. Ses cheveux bruns sont largement semés de gris, mais elle les porte bien. Ses yeux noisette en amande sont encadrés de pattes d'oie. Dans l'ensemble, elle vieillit bien, ce qui n'est pas rien pour une femme qui a été serveuse toute sa vie.

— Noni, voici mon...

— Petit ami, complète Damon, qui tend la main pour serrer celle de Noni.

— Damon, je te présente Noni. Je la vois quasiment autant que Sutton.

— Damon Cole. C'est un plaisir de rencontrer celle qui nourrit ma belle dame tous les matins.

Damon lui adresse un clin d'œil, accompagné de son sourire charmeur. Je lève les yeux au ciel en voyant Noni pâlir et trembler légèrement. Sérieux ? Ressaisis-toi, Noni.

— Damon Cole, bredouille-t-elle.

Ça devient gênant.

— OK, super, dis-je en feignant l'enthousiasme, tout en pianotant sur la table. Maintenant que les présentations sont faites... Je meurs de faim, pas toi ?

— Je prends comme toi, répond-il finement.

— Parfait. Dans ce cas, on va prendre deux cheeseburgers avec bacon, un double pour monsieur, avec salade, tomate, oignon, pour moi mayonnaise et...

Je regarde Damon d'un air interrogateur et il précise :

— Moutarde.

— Moutarde pour lui, frites pour les deux et deux verres d'eau sans citron.

Je ponctue notre commande d'un sourire et Noni repart en prenant note.

— Tu viens là depuis quand ?

J'inspire un bon coup et réfléchis.

— J'ai commencé après avoir été embauchée par Sutton, donc il y a sept ans.

— Sympa, dit-il d'un air approbateur.

— Alors, de quoi tu voulais parler ?

À cet instant, ce satané portable se met à sonner. Je le sors et c'est le nom de Sutton qui s'affiche. Ce vieux con est le seul à m'appeler, ce qui témoigne du fait que ma vie n'est franchement pas glamour. N'était, plutôt. Bref. Je prends l'appel et porte le téléphone à mon oreille.

— Qu'est-ce qui se passe, capitaine ?

Je regarde Damon, qui serre les lèvres et se pince la racine du nez entre le pouce et l'index. Qu'est-ce qu'il a, maintenant ?

— Tu as parlé à ton petit ami ?

Son ton ne me plaît pas du tout. Je réponds d'un ton cassant :

— Ce n'est pas mon petit ami.

Face à moi, Damon est énervé. Il plisse les yeux et je me sens rivée à mon siège. Il faut que je raccroche pour m'expliquer.

— Ben si ce n'est pas ton petit ami, ça le sera maintenant que je t'annonce que c'est lui qui a acheté le magasin. Ce mec a l'air déterminé à t'en mettre plein la vue, miss USA.

— Je te rappelle, je marmonne avant de raccrocher aussi sec.

— Alors comme ça, je ne suis pas ton petit ami ?

Je le regarde d'un œil vide. Ce serait lui, l'acheteur ? Mais pourquoi ? Je ne sais même pas quoi lui dire. Noni interrompt notre concours de barbichette. Elle pose les assiettes et manque trébucher en s'éloignant.

— Tu as racheté la librairie ?

Il lève les yeux de son hamburger.

— On en parlera en rentrant chez moi, répond-il d'un ton ferme et intimidant.

Je dois vraiment l'avoir vexé, mais j'essaie quand même.

— Non, je veux en parler maintenant.

Il ferme les yeux et prend une grande inspiration, puis les rouvre et me brûle de son regard.

— Non, Joséphine. Nous parlerons de ça à notre retour.

Il fait signe à Noni de lui apporter l'addition, et elle la lui remet avec des boîtes pour emporter notre nourriture. Il y transvase nos deux repas et laisse un billet de cent dollars sur la table avant de me traîner jusqu'à la voiture.

Notre trajet est silencieux, mais pas du tout du genre de silence où on est à l'aise. Quand on entre dans l'ascenseur, il tape le digicode à grands gestes énervés. Pourquoi ne parle-t-il toujours pas ? Il faut que je lui explique pourquoi j'ai dit ça à Sutton, et lui doit m'expliquer cette histoire de librairie. L'ascenseur s'arrête et les portes s'ouvrent. Il n'a toujours pas prononcé un mot ; il prend ma main pour me tirer en avant, ouvre sa porte d'entrée et m'entraîne derrière lui. J'essaie de me détacher, mais il resserre son emprise. J'aimerais qu'il s'arrête et dise quelque chose. Ce silence est déroutant.

— Tu ne vas rien dire ? M'expliquer ce qui te prend ?

— Ma chérie, je vais te dire tout ce que tu as besoin de savoir. Crois-moi.

Il me traîne dans l'escalier à une telle vitesse que mes pieds ont du mal à suivre. Il nous emmène dans la bibliothèque, et je comprends encore moins. On va vraiment s'asseoir pour discuter dans la bibliothèque, comme des partenaires en affaires guindés ?

— Déshabille-toi, Joséphine, ordonne-t-il d'une voix grave et exigeante.

— Pardon ?

J'ai du mal à y croire.

— Enlève tes habits, ou je les enlève pour toi. Mais dans ce cas, il sera peu probable que tu puisses les remettre ensuite.

Je reste figée sur place, choquée et interloquée par ses paroles. Je ne comprends pas qu'il ne veuille toujours pas parler.

— Très bien, dit-il.

Il avance vers moi, tire sur le tissu délicat de mon haut en mousseline, qui se déchire.

— Ça va pas ?

Il passe à la bordure de mon caraco et l'ouvre de façon tout aussi musclée. Il déconne, ou quoi ? Ses mains destructrices se dirigent vers mon short et tirent aussi. Merde ! Je me retrouve face à lui en shorty et soutien-gorge. Les dents serrées, je demande :

— Tu ne trouves pas que ce serait plus productif de discuter que de déchirer des fringues ?

— Tu es prête à parler, Joséphine ?

Quoi ? Je n'y comprends rien. Je fronce les sourcils et commence à secouer la tête.

— Alors allons-y, ma chérie, souffle-t-il à mon oreille. On va parler.

Enfin, je comprends où il veut en venir et mon estomac fait des bonds. Je ne peux pas dire que je ne veux pas. Je n'aurais rien contre un orgasme ou deux. Ou trois.

Il s'empare de mon soutien-gorge, qu'il ouvre avec facilité ; le sous-vêtement tombe à terre. La dentelle délicate du shorty ne résiste pas à sa force brutale et cède à la première tentative.

— Et maintenant, parlons.

Je ne réponds rien. Je suis muette, excitée par cet homme incroyable aux multiples facettes.

Ses doigts effleurent mon coude et me guident derrière l'un des fauteuils géants si douilletts.

— Penche-toi et tiens-toi prête, ma chérie.

Prête pour quoi ? Les mains légèrement tremblantes, je me penche au-dessus du fauteuil. Un coup d'œil dans mon dos m'apprend qu'il se dévêt, et mon bas-ventre se contracte. La chaleur entre mes jambes se transforme en un désir brûlant. La grande main de Damon serre un peu ma nuque avant de descendre le long de ma colonne vertébrale. Un doigt s'attarde entre mes fesses, puis va chercher mon orifice. Je ferme les yeux, tout au plaisir qu'il me procure. J'entends du papier d'aluminium qui se déchire et je suis rassurée que la discussion concernant les capotes soit reportée à une autre fois. L'extrémité de son érection vient tout contre mon entrée frémissante. Tout doucement, il l'introduit en moi et je respire fort dans l'attente de la suite. Il va un tout petit peu plus loin et me demande, la voix calme et pourtant empreinte de désir :

— Qui es-tu, Joséphine ?

Je vois où il veut en venir.

— Je suis ta petite amie, je réponds, assez fière de moi.

— Si tu es ma petite amie, que suis-je pour toi, Joséphine ?

Il ponctue sa question en me remplissant entièrement. Suffoquée, je titube sur la pointe des pieds. Il m'agrippe les hanches avec force et je peine à reprendre ma respiration. Il se retire sans hâte.

— Dis-le-moi.

Encore une fois, il s'enfonce en moi d'un coup, ce qui me coupe le souffle de la façon la plus exquise qui soit. Mon corps se contracte de plaisir.

— Mon petit ami.

Ma voix est faible et rauque.

— Dis-le encore, ordonne-t-il.

Une autre poussée phénoménale, et j'obéis :

— Ah ! Mon petit ami.

Il se retire et revient encore. Son pénis trouve les endroits les plus exquis et crée des sensations d'une sublime intensité dans mes entrailles.

— Encore, souffle-t-il.

— Mon petit ami !

Cette fois, j'ai crié. Damon accélère le rythme et m'amène à l'orgasme en un rien de temps. L'une de ses mains quitte ma hanche pour me caresser un sein et je gémiss. Je sens son corps se tendre à l'approche de son propre orgasme. Je respire avec difficulté et je vois des étoiles. Je me resserre avec force autour de son organe parfait et une tempête de plaisir brut coule dans les veines. Il s'immobilise, enfoui profondément en moi, et frissonne. Un grognement guttural résonne dans sa poitrine.

Il enfonce les doigts dans ma chair et nos corps sont emportés dans une extase parfaite et commune. Il pose le front sur mon dos puis se retire et me relève face à lui. Je lui explique aussitôt :

— Je ne disais ça que pour Sutton, pour pas qu'il commence à me prendre la tête sur le sujet.

— Jamais je ne nierais être avec toi. S'il te plaît, ne me rejette pas devant quelqu'un.

Et voilà, maintenant, j'ai l'impression d'être la reine des connasses. Il est blessé par mon attitude. Après tout, qu'est-ce que j'en ai à faire, que Sutton soit au courant ? Je peux gérer le vieux. Je ne pourrai pas cacher ma relation avec Damon indéfiniment.

— Pourquoi tu as acheté la librairie ? Tu vas la transformer en bar, un truc comme ça ?

— Regarde autour de toi, demande-t-il.

Je parcours des yeux la bibliothèque, avec ses rayonnages entiers de bouquins. Je le regarde à nouveau, l'air interrogateur. Que veut-il que je voie ?

— Les livres, c'est ce que tu aimes. Ce que tu connais. Il est évident que c'est ta passion. Je ne voulais pas que tu perdes la librairie. Tu as suffisamment perdu dans ta vie.

Il parle à voix basse et veloutée à mon oreille. Je sens mon cœur se serrer dans ma poitrine et des larmes menacent de couler. Je chuchote, à peine assez haut pour qu'il entende :

— Quoi ?

Ses yeux de miel me transpercent. Il m'attrape une épaule d'une main et passe le dos de l'autre contre ma joue.

— Tu as perdu assez de choses. Je t'ai acheté la librairie, et je veux que tu t'en occupes. C'est toi la responsable, maintenant.

— Tu ne l'as pas rachetée pour pouvoir me contrôler ?

Il fait une moue amusée.

— Je mentirais en prétendant que cette opération ne me profite aucunement.

Il hausse les épaules nues, et je regarde son corps nu se mouvoir de haut en bas.

— Je me suis dit que c'était une façon de rentrer dans les bonnes grâces de ma dame. Alors voilà.

Sans hésitation, je l'entoure de mes bras et pousse un soupir de soulagement.

— Je... je...

— Chut.

Il pose un doigt sur mes lèvres, ce qui, effectivement, me réduit au silence.

— Je t'ai dit que je t'offrirais ce que tu mérites. Laisse-moi te montrer.

Il se penche pour me soulever, me serre contre ses pectoraux bien sculptés et m'emmène jusque dans sa chambre.

Je navigue dans un brouillard euphorique et je dois le reconnaître, je ne me suis jamais sentie aussi chanceuse de ma vie. Je n'ai pas l'impression que je viens de le rencontrer. Sa générosité ne ressemble pas à de la charité. Je trouve que c'est chouette, sincère et beau, et c'est à moi tant que j'accepte ce qu'il m'offre. Je ne peux pas le rejeter. En aucune façon.

De quoi être fière

— Je ne comprends pas. Pourquoi moi ? Tu es beaucoup trop bien pour moi.

Il me pose sur son lit et vient s'allonger contre mon dos, puis m'attire, toujours nue, contre lui. Ça devient mon endroit favori à vitesse grand V. Je m'y sens tellement bien. Je suis... à ma place dans ses bras. C'est à n'y rien comprendre. Je regarde par-dessus mon épaule et vois ses yeux chauds posés sur moi.

— C'est inexplicable, répond-il. Je t'ai vue, et pour la première fois de ma vie, tout s'est mis à avoir un sens. C'était comme respirer. C'est toi qui es trop bien pour moi. Crois-moi, je ne te mérite pas.

Pourquoi dit-il cela ? Même le fait d'entendre ça me donne envie de lui. Je me retourne entre ses bras pour lui faire face.

— Tu es... génial à tous points de vue ! C'est quoi, ce plan « je te mérite pas » ? J'espère juste que par miracle, je pourrai devenir celle que tu penses que je suis.

— Je sais que j'ai raison à ton sujet. Je le sens, et mon intuition ne me trompe jamais.

— Tu es surtout sûr de toi et très autoritaire, Grand Mec.

Je provoque, et il sourit, de ce sourire en coin qui me fait craquer complet. Vraiment, je suis pas sortie de l'auberge, avec lui. Comment ma culotte n'a-t-elle pas spontanément pris feu en sa présence ? Je n'aurais jamais imaginé pouvoir être aussi heureuse avec quelqu'un. Je pourrais facilement tomber amoureuse de lui. Merde, je le suis peut-être déjà.

Il me chatouille les côtes, puis les aisselles. Je me mets à couiner comme un animal blessé en m'agitant dans tous les sens.

— Arrêêêête !

— Tiens, ma Joséphine ne supporte pas les chatouilles, constate-t-il, moqueur.

Il poursuit et je lui lance des tapes.

— Steuplaaaaaaît !

Il retire ses mains, passe une jambe sur moi et me fait basculer sur le dos. Il me chevauche et remonte mes bras au-dessus de ma tête, me tenant immobile avec aisance. Mon sourire s'efface quand je plonge dans ses yeux de miel. J'aime être là, j'apprécie sa compagnie, et je me demande si je pourrais supporter de ne plus être avec lui. Et si tout cela n'allait nulle part ? Si ça s'arrêtait ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le front plissé, Damon montre une inquiétude évidente. Je soupire et m'éclaircis la gorge pour avouer ce qui me tracasse. Je sens que je peux lui en parler.

— J'ai peur, dis-je, et il pince les lèvres. Peur de m'attacher à toi et d'être anéantie si quelque chose nous arrivait, ou t'arrivait. Je ne veux pas me mettre à nouveau en position de perdre quelqu'un. Je n'y survivrais pas.

Je ne le regarde pas, ce qui me permet d'exprimer plus facilement mes angoisses à voix haute.

— Regarde-moi, demande-t-il.

Sans hésiter, je lève mes yeux vers lui. Il desserre sa prise sur mes bras et les rabaisse, pressant mes paumes contre son torse. Sa peau est chaude et bronzée. Ses muscles jouent de façon admirable quand il bouge ou parle. Il est addictif, voilà. Je ne pourrais pas rêver d'un mec plus beau. Il garde mes mains en place sur son torse et nos regards restent rivés l'un à l'autre.

— Rien ne va se passer. Je ne laisserai rien ni personne gâcher notre histoire. Tu n'as aucune raison de t'en faire. Je ne te laisserai pas perdre à nouveau quelque chose. Tu me crois ?

En fait, oui ; je sais que c'est complètement stupide, mais il y a malgré tout un petit quelque

chose au fond de ma poitrine qui me dit d'y croire. Je hoche la tête.

— Dis-le, Joséphine.

— Je te crois.

Il respire profondément et reprend sa position à côté de moi.

— Tant mieux.

— Et si on mangeait, maintenant ? Je veux vraiment faire un sort à mon hamburger avant de repartir chez moi.

Il resserre son étreinte.

— On peut manger, mais tu restes avec moi.

Il dit cela du ton le plus définitif que j'aie jamais entendu. Je ne peux pas rester chez lui à longueur de temps ! J'ai mon courrier à relever, mes factures à payer, mon linge à laver, tout ce que font les gens normaux chez eux.

— Je n'ai pas le choix... Je dois... nourrir mon poisson.

Quoi ? Mais ça va pas, la tête ? Pourquoi je lui raconte que j'ai un poisson ? Qu'y a-t-il de si ardu à lui dire que ce ne sera pas pour cette fois, parce que je dois rentrer chez moi, j'ai des trucs à faire ? Je soupire intérieurement en repensant à mon mensonge et à mon incapacité à me séparer de lui. Quelle idiote.

— Ah bon, tu as un poisson ?

Il a l'air sceptique. Il n'est pas bête. Il se doute bien que je ne possède pas de poisson, de chien, de chat, ou tout autre animal qui nécessiterait de la nourriture, de l'amour et de l'attention.

— Ouais. Les trucs rouges et pas chers, dans leur bocal.

Il me retourne vers lui et je tique un peu. Il voit bien que je lui monte un bateau.

— Comment il s'appelle ?

Mes yeux fuient et je cherche un nom. Merde, merde, merde.

— Ben, euh, je l'appelle juste Poisson.

Je hausse les épaules et fais mine de me regarder les ongles. N'importe quoi. Je ne suis pas menteuse, et apparemment, il vaudrait mieux que ça reste comme ça, parce que je suis complètement nulle à ce petit jeu. Je vois une moue se former sur le visage de Damon.

— Très bien. Je viens avec toi.

Il me relâche et sort du lit en un éclair.

Je regarde son cul phénoménal pendant qu'il se dirige vers le placard. Non, il ne peut pas m'accompagner. Il voudra voir le fameux poisson. Il ne lâchera jamais le morceau. Allez, je vais m'en tirer ; je peux le faire. Je le rejoins dans le dressing et il me regarde fouiller dans ma nouvelle collection de culottes. J'enfile un string en dentelle bleue. Très agréable à porter, dis donc ! Damon s'approche et reste tout contre mes fesses pendant que je choisis un soutien-gorge. Ses mains entourent mes seins et il prend chaque téton entre le pouce et l'index. Je ferme les yeux et pose la tête sur son torse.

Ses lèvres effleurent mon oreille.

— Tu mens très mal, ma chérie.

Je pousse une exclamation quand il ponctue sa remarque d'un pincement vif sur chaque mamelon. Son torse se soulève tant il rit. Sale con. Je souffle avec agacement et il lâche mes seins. Maintenant, il rit pour de bon.

— C'est bon ! Arrête !

Je mets un soutien-gorge et lui fais face. Les mains sur ses abdominaux d'acier, il rit à gorge déployée. Je pose mes mains sur mes hanches et lui lance un regard en dessous.

— Ça va, tu as fini ? je lance sèchement.

Il rit toujours, et n'en est que plus beau, le salaud.

— Un poisson ? Franchement ? Ma chérie, tu dois quand même savoir que tu mens super mal.

Ah, c'était trop drôle !

Il se calme et reprend son souffle, puis avance vers moi, les bras tendus.

Qu'il ne compte pas sur moi pour venir dans ses bras. Je l'éloigne par des tapes et continue de m'habiller.

— Allez, ne fais pas la tête. J'ai compris, tu dois rentrer chez toi. C'est juste que je veux être avec toi autant que possible.

— OK, je grommelle.

— En plus, tu dois vraiment rester chez moi ce soir. J'aurai une surprise pour toi, de bon matin.

Je me retourne vers lui. Il est magnifique en simple boxer.

— Demain, c'est dimanche. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire tôt le matin ?

— Tu n'as pas entendu le mot « surprise », ma chérie ?

Je lève les yeux au ciel. Depuis que je suis d'accord pour être officiellement en couple avec lui, il est gai comme un pinson, ce qui signifie aussi qu'il fait beaucoup le malin.

— Ouais, comme tu veux. Allons-y. J'ai des factures à payer, mon courrier à prendre, et je suis sûre que ma poubelle sent la rose.

Je revêts un haut à manches chauve-souris, un jean, et je me tourne vers la psyché. Dis donc, il met bien mes fesses en valeur, ce slim. Je dois reconnaître que Brian a raison sur l'œil des gays.

Damon me balance une tape sur les fesses ; il doit penser la même chose que moi.

— Va falloir que j'augmente Brian, marmonne-t-il pour lui-même.

Intérieurement, je rigole. Il aime beaucoup mes fesses. Il est assez fixé sur les fesses, comme mec.

— Allez, ma chérie. Plus vite je t'emmène là-bas, plus vite je te ramène ici. Allons-y.

Je souris et lui prends la main. Je n'apprécie pas particulièrement de retourner dans mon trou à rats, mais il le faut bien. Je n'y resterai pas longtemps. En toute sincérité, moi aussi, j'ai envie de retourner ici ce soir. Je suis déjà très engagée dans cette histoire, mais qui ne le serait pas ? Damon, c'est le mec rêvé. N'importe quelle femme serait folle de lui. Je ne suis pas un cas à part.

Quand j'ouvre la porte de chez moi, je suis accueillie par l'odeur de restes de salade de thon jetés deux jours plus tôt.

— Ah, merde ! Le thon !

Je cours vers la poubelle, je ferme en hâte le sac à moitié plein et je le pose sur le seuil. Je mettrai ça à la benne en sortant.

— Merde, tu veux bien ouvrir un peu ?

Damon ouvre quelques fenêtres dans mon petit appart pourri et s'exclame en riant sous cape :

— Vraiment, ça sent mauvais, ici. Il y a un poisson mort à la poubelle, ou quoi ?

Je le dévisage avec sévérité.

— Ha, ha, très drôle.

Je range rapidement mon chez-moi, sous le regard attentif de Damon. Je relève le courrier et en jette la plupart, car en général, je ne reçois rien d'intéressant. Je commence à ouvrir ma facture de charges et je manque de tomber à la renverse quand Damon m'écarte pour me prendre les factures.

— Hé ! C'est perso !

Je veux attraper la pile d'enveloppes, mais il les tient hors de portée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Rends-moi ça !

Merde, c'est trop gênant. Il n'a pas intérêt à tout ouvrir. S'il voit le retard que j'ai sur ma facture de téléphone ou d'électricité, je vais mourir tellement j'en serai mortifiée.

Damon déplie le papier que j'allais regarder. Achevez-moi, s'il vous plaît. Je sens ma fierté flétrir et trépasser à mes pieds. Je pars m'asseoir sur mon futon pourri, les épaules affaissées, défaite. Je l'entends fourrager dans mon courrier et j'ai envie de me glisser dans un trou pour crever. Je suis en retard pour à peu près tout, mais il faut dire que mes deux derniers chèques de paie sont partis à la poubelle ; je savais que Sutton n'avait pas de quoi me rémunérer, et la librairie est vraiment ma passion, donc je me suis dit que s'il ne touchait pas un centime, il n'y avait pas de raison que j'en retire du fric. C'est un sacrifice que je faisais dans l'espoir de gagner du temps pour éventuellement sauver le magasin. Du coup, je n'ai pas pu régler mes factures. C'est naze.

Damon contourne mon futon pour s'asseoir à côté de moi. Je croise les bras sur mes genoux et me penche pour cacher mon visage entre eux. Damon entreprend de me masser entre les épaules.

— Sur quoi d'autre as-tu du retard ?

Je gémiss, mais je sais qu'il ne laissera pas tomber le sujet.

— Un ou deux trucs, réponds-je sans relever la tête, et le son est étouffé.

— C'est la librairie ?

Apparemment, il me connaît déjà bien. Je n'ai jamais été aussi transparente avec personne d'autre. Ce changement, cette ouverture m'éloigne beaucoup de ma zone de confort.

— Oui, reconnais-je à regret. Sutton ne s'est pas versé de salaire ces derniers temps parce que le magasin ne pouvait pas se le permettre. Je savais qu'il n'avait pas de quoi, donc je n'ai pas touché mes deux derniers chèques.

— Tu ne t'inquiéteras plus de tout ça désormais, c'est compris ?

Je me remets debout d'un coup.

— Quoi ? Tu ne règles pas mes arriérés de factures, Damon. J'ai ma fierté, quand même !

Ses yeux graves et sa mâchoire serrée me signalent que là aussi, il va falloir me bagarrer. C'est dingue, je n'arrive à rien gagner contre lui.

— Moi aussi, mais je ne serais pas fier de voir ma chérie s'inquiéter de ses finances alors que j'ai du fric à ne plus savoir qu'en faire. Je m'occupe de ça. Fin de la discussion.

Et voilà, j'ai perdu la bataille. Super.

— OK.

Je ne peux même pas le regarder dans les yeux. Personne n'a jamais payé mes factures. C'est la première fois que je tombe aussi bas, et l'échec, c'est vraiment pas agréable.

— Alors là, tu n'as pas intérêt à avoir honte. Renoncer à ton argent pour Sutton, c'était admirable. Tu prends soin de Sutton et de la librairie. La plupart des gens sont trop égoïstes pour faire quelque chose comme ça. Tu es une femme géniale, que tu le saches ou non.

Oh, non, pas encore des larmes ! C'est quoi, mon problème ? Ma lèvre tremble et je les sens monter.

— C'est juste que je ne voulais pas que le magasin ferme. J'ai bossé dur. Vraiment.

J'essuie les larmes qui coulent sur mes joues. J'essaie de regarder ailleurs, mais Damon n'est pas d'accord. Il me prend le menton et me force à lever les yeux vers lui, larmes comprises. Super. Je perds en fierté et dignité de minute en minute.

— On va rétablir tout ça, et ça commence demain. Ne t'en fais plus.

Je m'essuie le visage et m'autorise une respiration bienvenue. Je m'incline vers lui et l'embrasse avec tout ce que j'ai. Je veux qu'il sache toute ma gratitude. Je ne sais pas comment j'ai fait pour avoir autant de chance, et je reste très circonspecte, mais je suis malgré tout heureuse

d'avoir Damon. Je n'ai peut-être pas de quoi me vanter dans ma vie, mais je suis très fier de dire que, pour une fois, j'ai quelqu'un à moi. Quelqu'un sur qui m'appuyer. J'ai Damon, et être avec lui est une source de fierté.

Hors d'œuvre

Une fois tout en ordre dans mon appartement, c'est l'heure du dîner. Pendant que nous retournons vers le loft, je propose de faire la cuisine, et Damon est tout à fait d'accord. Il doit vraiment apprécier mon ragoût du pauvre.

— Faut qu'on passe faire des courses d'abord. J'ai regardé, et tu n'as pas tous les ingrédients.

— OK, des courses de quoi ? demande-t-il, de façon si spontanée que je m'en veux presque de rire.

J'essaie de me retenir et je le regarde. Il n'a pas l'air de s'y connaître en courses alimentaires. J'explique d'un ton railleur :

— Tu sais, Damon, des courses pour acheter de la nourriture, dans des magasins où on stocke pleeein d'aliments.

Il détourne un instant les yeux de la route pour me lancer un regard torve, ce qui ne fait qu'accroître mon amusement.

— Tu ne fais pas tes courses, c'est ça ?

Il me lance ce regard penaud qui me fait fondre à chaque fois.

— D'accord, dis-je d'une voix enfantine ridicule... Alors comme ça, mon grand amant trop beau ne sait pas s'acheter de quoi manger ?

— Bien sûr que si.

— Oui, évidemment. Arrête-toi au prochain magasin d'alimentation que tu trouveras... mon grand.

Encore une fois, je rigole.

— Tu sais, je vais justement te montrer comme je suis grand quand on rentrera, grosse maligne.

Mon ventre vibre littéralement à entendre sa menace. Je sais qu'il tiendra parole et je suis impatiente de trouver ce qu'il me faut au magasin, pour mieux en sortir !

— Des promesses, toujours des promesses, dis-je pourtant avec flegme.

Il s'arrête devant un supermarché et trouve une place. Une fois qu'il m'a ouvert la portière, je sors et sa main claque fort sur mes fesses. Je pousse un cri, au beau milieu du parking.

— Continue de me provoquer, ma chérie, et demain, tu ne pourras pas marcher.

Waouh. Mon ventre fait plus que vibrer et je flirte avec l'idée de l'encourager. Il me prend la main, et c'est superagréable, comme si on faisait ça depuis des milliers d'années et qu'il faisait partie de mon identité. Il avait raison en disant que se voir, c'est comme respirer. C'est respirer, c'est vivre, c'est tout ce qui est bel et bon dans le monde. C'est comme un rêve et je redoute de me réveiller.

Je passe entre les rayons avec Damon à ma suite et je prends les ingrédients pour notre repas.

— Qu'est-ce qu'on mange ? demande-t-il en mettant divers articles dans le chariot.

Il doit se sentir comme un enfant dans un magasin de bonbons.

— Du cordon-bleu de poulet. Mon père en faisait, mais il n'a jamais eu l'occasion de me montrer, donc j'ai appris toute seule. J'essaie de reproduire sa recette au mieux. Je crois que je suis pas loin.

— Ah bon.

Vraiment ? Il ne saute pas de joie en apprenant que je fais des cordons-bleus maison ? Mon mec aime picorer avec les femmes et la bouffe, j'imagine. Je souris toute seule et je poursuis mes courses. Une fois que nous avons rassemblé tout ce qu'il nous faut et que nous sortons, Damon nous ramène à son loft.

Je m’amuse comme une petite folle dans sa cuisine, avec tous les gadgets et ustensiles. Ce lieu est vraiment idéal ; je pourrais y faire la cuisine chaque jour les yeux fermés.

— Dis, je peux cuisiner ici toute la semaine ? dis-je à voix haute.

— Tu seras là tous les jours ?

Oups. Faux pas. Est-ce ce qu’il souhaite ? Je ne veux pas que l’un de nous se sente mal à l’aise.

— Parce que si ça ne tenait qu’à moi...

Damon contourne l’îlot central pour marcher droit sur moi avec une expression très décidée.

— ... Je te garderais ici tout le temps. Comme compagne ou prisonnière, peu importe. Je te garderais. Juste ici.

Il pose un doigt sur le comptoir et je hausse les sourcils. Non, il ne ferait pas ça ! Quoique... si, sans doute.

— Tu es sérieux, non ?

Un sourire machiavélique se dessine sur ses lèvres et il m’attrape par la taille pour me poser sur le comptoir.

— Tu commences à me connaître, ma chérie.

C’est trop bien d’entendre ces mots, aussi naturels dans sa bouche.

— Ah, j’adore.

Je dis ça dans un souffle au moment où ses doigts m’effleurent l’intérieur de la cuisse. Mon corps répond rapidement et je sens la chaleur de mon excitation humidifier ma chair.

— Qu’est-ce que tu adores ?

Je sais qu’il provoque, mais je suis comme de l’argile entre ses doigts quand il travaille mon corps de main de maître.

— Que tu m’appelles « ma chérie ».

Du bout des doigts, il explore plus loin, près de mon entrejambe et mes yeux partent dans le vague. Je prends une inspiration quand il m’attrape au creux des genoux et m’écarte les cuisses pour insinuer ses hanches.

— Redis-moi ça ?

Je sens son souffle chaud sur ma joue et mon corps frémit en réponse à son contact, à sa voix, à son odeur. Je suis complètement à sa merci et j’adore ça. Je répète :

— J’adore que tu m’appelles « ma chérie ».

Ses doigts effleurent à peine mon entrejambe qui palpite et s’égarent à la surface de mon jean.

— Je le sens, oui.

Son pouce se met à tracer de petits cercles légers sur mon clitoris et je gémiss en posant la tête sur son épaule musclée.

— Dis-moi pourquoi tu aimes ça.

Je n’arrive pas à penser, je ne suis que sensation. Je le respire par le nez, je le sens de toutes les façons possibles sur mon corps. Je nage dans l’euphorie. Il me caresse de plus en plus vite et mon cœur bat fort dans ma poitrine.

— Je... je... j’aime, c’est tout, je balbutie lamentablement.

Il ralentit et je me sens spoliée.

— Mais encore ? Dis-moi.

Mince, il va me torturer jusqu’à ce que je lui dise.

— Je ne sais pas ! Ça me plaît, voilà.

Il freine encore le rythme et j’ai envie de pleurer et de le gifler à la fois.

— Dis-moi, Joséphine, gronde-t-il à mon oreille.

Je gémiss :

— Parce que ça me fait sentir que je suis vraiment à toi !

— Et n'oublie jamais ça, approuve-t-il en m'allongeant sur l'îlot central.

Mon dos heurte le granit de façon sonore. Je ne sais même pas comment, mais avant que je m'en rende compte, mon jean et mon string ont disparu et la bouche divine de Damon est sur mon pauvre sexe négligé.

— Oh, c'est, oh, Damon...

Ma tête ballotte d'un côté à l'autre et sa langue prodigieuse se glisse à l'intérieur et ressort, s'aventure en haut et redescend. Je n'ai jamais joui aussi vite. Mon ventre se contracte, je sens mes joues en feu. Mes extrémités vibrent, prises d'un picotement qui traverse tout mon corps.

— Ah ! Damon !

Je hurle son nom et des points lumineux dansent devant mes yeux. Je suis à la limite de l'évanouissement, là, sur le plan de travail. Je frissonne, tremble, secouée par un plaisir pur.

Accroupi entre mes cuisses, Damon se relève, un sourire ravageur sur le visage.

— Je te conseille pas de te vanter, toi !

— Dis-le encore une fois. S'il te plaît, ma chérie.

Son ton enjôleur me fait craquer, comme chaque fois. Je suis à pleurer.

— Ça me fait sentir que je suis à toi.

— À qui ?

— À toi, je répète de mauvaise grâce.

— Encore une fois. À qui ?

Il met une main derrière l'oreille comme s'il avait des problèmes auditifs.

— Ouais, va te faire foutre, mon grand.

Il rit de bon cœur et pose les lèvres sur les miennes. Je réponds à peine, et il gronde face à ma rébellion.

— Tu as intérêt à m'embrasser.

— Non. Ce n'est pas juste, ta façon de me manipuler.

Je fais la moue comme une enfant boudeuse et revêts mon meilleur masque de tristesse feinte.

— Allez, arrête de râler et fais-nous à manger. Dans cette tenue.

— Je croyais que tu venais de manger, je réplique, comme si on était en pleine joute verbale.

Il me fait un clin d'œil et mes tendances à faire ma maligne s'évaporent aussi sec. Purée, il est bon, à ce jeu. Je pousse un gros soupir et, les fesses encore à l'air, j'essuie le plan de travail où il vient de prendre... son hors-d'œuvre. J'exige toutefois de porter des sous-vêtements pendant que je confectionne notre dîner. Manipuler de la nourriture chaude à moitié nue, c'est trop... dangereux. Damon s'est rendu à la raison quand j'ai mis en avant les implications de brûlures dans des endroits très intimes.

Une fois que j'ai terminé, je nous sers. Je prends une première bouchée de cordon-bleu et c'est super bon, exactement comme le faisait mon père. Damon m'imites et mâche avec lenteur. J'attends en espérant qu'il apprécie.

— C'est extraordinaire. Tu es une cuisinière fantastique.

Son compliment me fait rayonner comme une ado qui a un faible pour quelqu'un de sa classe.

— J'aurais vraiment aimé connaître tes parents.

Il regarde dans son assiette et joue avec les piques de sa fourchette, qu'il fait vibrer.

— Moi aussi, j'aurais aimé que tu puisses les rencontrer.

C'est vrai. Si seulement ils pouvaient voir cet homme merveilleux qui s'installe avec autant de

facilité dans mon cœur. Si on pouvait aller à ces repas de famille du dimanche qui font peur à tant de gens. Je tuerais pour une soirée en famille. On ferait des paris avec des billets de Monopoly. Si je n'étais pas aussi amochée, peut-être que je me permettrais de me marier et d'avoir des enfants... Je sens une boule dans ma gorge et j'écarte ces pensées ridicules qui s'égarent. Ces saletés d'émotions font comme elles veulent, en ce moment. Le reste du dîner se passe sans beaucoup plus de conversation. J'ai l'impression que remuer des émotions concernant la famille, c'est zone interdite pour tous les deux.

— Ce dîner était fabuleux. Merci.

Je souris en constatant que son compliment superflu passe mes oreilles pour m'aller droit au cœur, faisant naître en moi une sensation de chaleur que je commence à aimer. Beaucoup. Je souris aux plats que je dispose dans le lave-vaisselle.

— De rien. Merci de me laisser m'éclater dans une vraie cuisine. Ça me plaît.

— Ma chérie, tu es la seule femme à avoir cuisiné ici, et si tout se passe comme je veux, tu seras la dernière.

Je me fige et le regarde avec de grands yeux.

— Pardon ?

Il contourne le comptoir et s'arrête tout près de moi.

— Rien. Allez, je t'emmène au lit.

Il prend un plat de ma main et ferme le lave-vaisselle, puis m'entoure la taille de son bras. Sa main sur ma hanche, nous montons l'escalier en silence.

Qu'est-ce qu'il vient de me dire ? La seule ? Que répondre à ça ? Est-ce que je veux être la seule femme à cuisiner dans cet appartement ? Mon cœur bat fort dans ma poitrine. J'ai l'impression de perdre un peu la boule.

— Ne te prends pas la tête là-dessus, Joséphine. Je ne voulais pas te faire peur.

Je pousse un gros soupir de soulagement. Ma raison me souffle que toute cette histoire est étrange et évolue beaucoup trop vite ; après tout, on vient de se rencontrer et il fait allusion à mon emménagement ici... ou quelque chose dans ce goût-là. Mon cœur, lui, est ravi, mais dans l'ensemble, je suis complètement perdue. J'ai besoin de sommeil pour me clarifier les idées. Sans un mot, Damon m'emmène dans sa salle de bains et met en route sa douche format lavage de voitures.

— Elle est compliquée, ta douche.

J'ôte mes vêtements et le laisse m'attirer derrière la vitre. Il nous positionne sous le jet chaud et je pose la tête sur son torse. Je n'aurais aucun mal à m'endormir comme ça.

— Fatiguée ?

— Fatiguée. Satisfaite. Remplie. Du sexe plein la tête. Je crois que dormir me ferait du bien.

Il me tient contre lui et attrape le gel douche, dont il prend une giclée pour l'étaler sur ma peau. J'inspire la senteur évoquant Damon, je savoure la sensation de ses mains sur moi. Sa main savonneuse glisse entre mes cuisses et me lave en douceur. J'ai un petit mouvement de douleur, dû à notre épisode dans la bibliothèque.

— Tu as mal ?

— Un peu, reconnais-je.

Il émet un petit bruit de langue.

— On dirait bien que je vais devoir faire plus attention à ma dulcinée.

— Peut-être. Ou pas.

Il me regarde avec des yeux tendres qui me font fondre sur place.

— C'est moi qui en déciderai.

Je me lave vaguement les cheveux tout en le regardant passer du shampoing dans les siens. Ses yeux chaleureux restent posés sur moi, me regardent me rincer, m'appliquer de l'après-shampoing, puis rincer une dernière fois. Nous sortons ensemble et je m'essuie, puis gagne le dressing à la hâte pour me trouver des habits : après la douche fumante, j'ai froid.

Damon arrive derrière moi.

— Je peux te réchauffer, ma chérie.

Je sens ses lèvres sur mon épaule et il nous guide, nus et encore humides, vers le lit. Il tire la couette et nous nous allongeons. Mon dos se love contre son torse, il m'entoure de son corps nu et la chaleur entre nous me réchauffe très vite. Ma chair de poule s'évanouit et j'arrête de claquer des dents. Je respire profondément et me serre plus près de lui. Je sens mes paupières s'alourdir... Le sommeil est en train de m'emporter.

— J'adore... je murmure dans une brume.

Les bras de Damon se resserrent autour de moi et il m'embrasse le lobe de l'oreille.

— J'espère, dit-il.

Et je me détends encore plus entre ses bras.

Cours de maintien

— Réveille-toi, la belle.

— Ouais, ouais. Va-t'en, dis-je dans l'oreiller.

Pourquoi me réveille-t-il aussi tôt un dimanche ? Ah, la surprise ! Je me redresse d'un coup et je l'aperçois en pantalon de costume et chemise retroussée aux manches. Il a les cheveux comme d'habitude, en bataille, et aucun autre mec ne pourrait les assumer aussi bien. Je remarque ses joues lisses et je marmonne :

— Tu t'es rasé.

Il sourit, visiblement amusé par mon humeur.

— Allez, une longue matinée nous attend. Beaucoup de décisions à prendre, alors allons-y, ou je t'attache et je frappe méthodiquement ces fesses splendides que tu devrais remuer.

— Je sais pas... C'est tentant.

Il secoue la tête avec désapprobation.

— Si tu nous mets en retard pour ce rendez-vous, Joséphine, je te promets que tu vas avoir beaucoup plus mal que tu n'as déjà à un certain endroit.

Et merde, il a une façon de me faire partir au quart de tour... Je suis déjà excitée.

— Bon, d'accord. Qu'est-ce qu'on va faire, d'abord ?

Je m'extirpe de son lit de luxe et je titube, les jambes encore raides, vers le dressing. Je sens qu'il me suit et je me dirige vers le portant pour regarder chaque cintre.

— C'est une surprise, rappelle-t-il simplement.

Super. Avec Damon, ça pourrait être n'importe quoi. Je soupire et opte pour une robe légère à bretelles jaune pâle. Penchée au-dessus de ma nouvelle armée de chaussures à talons, je cherche d'autres semelles compensées, mais Damon remarque mon manège.

— Il faut que tu apprennes à marcher avec des talons. Tu es avec moi. Tu devras m'accompagner à des soirées, des galas de charité, partout en ville, et il te faudra des tenues chics. Allez, enfile ça.

Il ramasse une paire de chaussures à talons qui me fait frémir.

Je le regarde et ressors un outil de communication perdu depuis longtemps : mon sourire innocent et suppliant. Je l'utilisais sur mon père avec beaucoup de succès. Je l'essaie maintenant sur Damon.

— Ça ne marchera pas. Mets-les.

— Je vais trébucher et tomber. La plupart des filles apprennent à porter des talons pendant leur adolescence. Je n'ai jamais eu droit à ces leçons.

Bon, je sais, ce n'est pas très élégant de sortir la carte « mes parents sont morts », mais je n'ai vraiment pas envie de porter ces trucs.

Il serre les dents, clairement en train de perdre patience.

— Justement, tu vas apprendre aujourd'hui. Enfile-moi ça.

Je les prends d'un geste vif, avec autant de réticence et de dédain que possible.

— OK !

Je m'assois par terre, au mépris des bonnes manières, et je glisse mes pieds l'un après l'autre dans les sandales à lanières. J'avoue qu'elles sont jolies. Je tourne et retourne les pieds, puis je me mets debout. Bon. Bon bon. Je me sens trop bête, là.

Damon lève un sourcil et croise les bras.

— Alors ? Pas si terrible que tu pensais, on dirait ?

Pour la première fois de ma vie pourrie, j'esquisse un sourire mièvre. J'ai fait tout un plat de rien du tout. Ces chaussures ne font pas mal et je n'ai pas perdu l'équilibre. Qui donc m'a dit que le port de talons hauts nécessitait un diplôme en maintien ?

— Je me trouve un peu bête, dis-je doucement. Elles sont belles et confortables. C'est pas mal du tout.

Damon lance un sourire triomphant et intérieurement, je soupire devant son arrogance patentée.

— Commence pas, Grand Mec !

Il m'embrasse sur le front et je ferme les yeux en inspirant son odeur. Gel douche, épices... J'aime.

— Allez, termine de te préparer, qu'on puisse manger et aller voir la surprise.

Je file à la salle de bains pour me peigner, puis je me maquille en vitesse, mais je dois le reconnaître, avec soin. Cela semble être ma priorité d'en mettre plein la vue à Damon, ces temps-ci. C'est absurde et ça ne me ressemble pas, mais tout ce que j'ai fait ces derniers jours ne me ressemblait pas non plus. Je me regarde une seconde dans le miroir avant d'aller retrouver mon Grand Mec à la porte d'entrée.

— Qu'est-ce qu'on fait là ? C'est fermé le dimanche.

Je regarde le profil harmonieux de Damon, qui se gare devant la librairie.

— Exactement. Allons-y.

Il m'administre une tape sur la cuisse et saute au bas de son pick-up.

Je trouve toujours rigolo qu'un homme comme lui conduise une camionnette. Il ouvre ma portière et me prend par la taille pour me faire descendre. Il me remet doucement sur mes pieds et, malgré ma nervosité, je me sens bien avec mes talons. Qui l'eût cru ? Joséphine Géroux porte les talons hauts sans problème. Damon me prend la main et nous nous dirigeons vers le magasin.

— Qui... qu'est-ce... ?

Bouche bée, je regarde autour de moi. Je vois cinq ou six ouvriers en train de déménager tout ce qui reste par la porte de derrière. Je ne sais pas du tout que penser.

— Maintenant, c'est entre tes mains. Tout va être rénové et mis au goût du jour. Il faudra que tu commandes un nouveau stock et que tu voies la décoratrice.

— Quoi... Je...

Damon fait un grand sourire et me tapote dans le dos.

Je suis sans voix. J'ai peine à croire à ce que je vois. Depuis des lustres, je suppliais Sutton de trouver un moyen de rénover. Tout est vétuste ici : revêtement du sol, plafond, meubles, rayonnages. Tout.

— On va avoir de nouveaux trucs ? je chuchote en me collant à Damon.

— Oui.

Il faut que je sorte. Je ne vais pas être capable de supporter ça. Je fais un demi-tour sur mes talons comme si j'avais fait ça des milliers de fois auparavant et je fonce vers la porte. J'ai les lèvres qui tremblent et je manque de m'étouffer tellement j'ai la gorge serrée.

— Joséphine ! crie Damon derrière moi.

Je le sens qui me suit. En un rien de temps, il me rejoint alors que je cours sur le trottoir pour m'éloigner de la librairie. Je ne comprends pas pourquoi il veut faire ça. Ce n'est pas un placement lucratif, c'est sûr. Je suis sous le choc. Reconnaisante, mais persuadée qu'il y a anguille sous roche. C'est trop parfait pour arriver dans la vraie vie.

— Joséphine ! Si tu préfères ce qu'il y avait avant, je peux le faire remettre.

Je fais non de la tête et continue de lutter contre les larmes. Putain, j'ai horreur de pleurer. Pendant des années, je ne l'ai fait qu'une fois tous les trois cent soixante-cinq jours, mais depuis que j'ai rencontré Damon, je joue les fontaines toutes les cinq minutes. Quand me suis-je transformée en pleurnicharde ?

— Hé !

Il me prend le bras et m'arrête.

— Parle-moi, demande-t-il.

Il a les sourcils froncés d'inquiétude et soudain, je me sens débile. Encore une fois. C'est pas vrai... Je devrais être en train de le dévorer de baisers et de lui jeter ma gratitude éternelle à la tête, mais à la place, je lui donne à penser que je ne suis pas contente.

— Comment tu as réussi ? Les ouvriers ? On est dimanche.

Il me lâche le coude et pose les mains sur ses hanches en voyant que je ne suis pas prête à m'enfuir.

— Ces gars travaillent pour moi tout le temps. Rassure-toi, ils sont payés en heures sup'.

— Je... c'est trop beau pour être vrai, je bégaie. *Tu* es trop beau pour être vrai.

Entre le pouce et l'index, il me relève le menton pour le regarder.

— Tu as tort, ma chérie. Je fais exactement ce que j'ai envie de faire : te rendre heureuse. Donc tu ne perdras pas la librairie. Au contraire, tu vas en prendre la direction. Si tu arrives à t'arranger avec Sutton, il peut y rester en tant que salarié aussi. Quant à moi, trop beau pour être vrai ? Je souhaite seulement que tu me veuilles, que tu aies besoin de moi, autant que je te veux et que j'ai besoin de toi.

— Et si... je n'y arrive pas ?

— Pour le magasin, tu veux dire ?

— Les deux. On vient tout juste de se rencontrer, je te rappelle.

Ses yeux d'ambre sont lumineux à la lumière du matin et l'expression qui les anime est nouvelle : la sérénité. Je suis envoûtée. C'est total et irrévocable. Son pouce me caresse doucement le menton, tendre à chaque passage, et je commence à me détendre.

— Tu ne vas pas essayer de m'acheter ou de garder la librairie en otage.

— Non. Ce magasin, c'est ta passion, et je suis sûr que tes idées pour le faire marcher mieux sont très bonnes. Pour ce qui est de nous... Je sais qu'on vient de se rencontrer, mais j'ai l'impression de te connaître depuis toujours. Je sais que ça peut marcher, parce que l'échec est inenvisageable.

— Comment tu fais pour être toujours si sûr de toi ?

Il baisse la main, je m'avance vers lui et l'entoure de mes bras. Il me serre à son tour et je sens que la boule dans ma gorge s'amenuise. Je respire.

— Je ne suis assuré que quand je sais que j'ai raison. Et en ce qui te concerne, j'ai raison.

— Tu es la meilleure chose qui soit jamais arrivée dans ma vie pourrie.

Il me serre de façon presque douloureuse et je sens son cœur battre plus vite. Je le regarde à travers mes cils et il a l'air d'avoir la nausée. Oh, merde, c'est le seul copain que j'aie jamais eu, et je lui file la gerbe.

— Tu vas vomir, ou quoi ? je demande en me dégageant de ses bras.

— Non, tout va bien. Tu m'as juste fait peur en filant comme ça. Je pensais t'avoir contrariée.

Il me prend la main.

— Viens, le magasin nous attend !

Il m'embrasse avec tendresse, puis nous retournons au chaos de la librairie, où un homme

d'apparence assez bourrue se trouve avec les autres ouvriers.

— Excuse-moi, je dois parler au maître d'œuvre.

— Putain de merde, Jo, je marmonne pour moi-même en regardant autour de moi.

Sans rien dedans, le local paraît immense. J'ai des tas d'idées géniales pour améliorer la boutique, la rendre plus attirante pour les plus jeunes générations de lecteurs. Je reconnais que je suis encore sous le choc, mais méga-heureuse. J'adore cette librairie, et Damon avait raison en disant que ce serait le moyen de me conquérir. En ce moment même, j'aime tout simplement ce mec pour ce qu'il a fait ! Je pourrais passer le restant de mes jours à essayer d'exprimer ma reconnaissance, mais j'ai peur de me trouver à court de mots. Il n'existe aucun moyen de le remercier assez de m'avoir acceptée, moi et mon petit monde merdique. Je ne comprends toujours pas pourquoi il s'intéresse autant à moi, mais pour l'instant, je n'ai aucune envie d'y réfléchir. Il est la première bonne chose qui me soit arrivée depuis très longtemps, alors je compte bien me permettre ce bonheur. Pas moyen de savoir combien de temps ça durera, de toute façon. L'idée que nous puissions nous séparer me donne envie de me recroqueviller dans un coin, mais il faut que je mette ces inquiétudes de côté. Pour l'instant, en tout cas.

Gramz

Damon est assez silencieux depuis que nous sommes partis de la librairie. Je me sens nulle de ne pas exprimer davantage à quel point j'apprécie ce qu'il a fait. Merde, pourtant je veux qu'il le sache. Il le faut. Cet endroit dans ma poitrine qui devient chaud et dégoulinant quand il fait certaines choses n'est pas dans cet état pour l'instant. Là, ça fait un peu mal et je n'aime pas ça. J'ai l'impression de l'avoir fâché. Il s'est renfermé et je dois y remédier.

Le dimanche, Damon rend visite à sa grand-mère à la maison de retraite, et j'ai accepté à contrecœur de l'accompagner. Je suis nerveuse à l'idée de la rencontrer. Je n'ai jamais été dans la situation de rencontrer la famille de quelqu'un. Il m'a dit qu'elle était super, mais ça ne m'empêche pas d'être stressée à mort.

Il s'arrête sur le parking d'une chouette maison de retraite entourée de parcs et vient à ma portière. Quand il l'ouvre, je lui fais signe de s'approcher, ce qu'il fait, et je l'attrape par le col. Je prends son menton dans mes mains et j'écrase ses lèvres des miennes pour lui faire comprendre ce que je ressens.

— Merci, je murmure contre sa bouche.

Il passe une main derrière ma nuque et la perd dans mes cheveux. Il gronde dans ma bouche et pousse le baiser plus loin. Il s'empare de mes lèvres, introduit la langue. J'accueille avec bonheur son baiser exigeant, je gémiss et savoure son goût. Il se détache et je reste frustrée.

— On est obligés d'aller rendre visite à Mémé ? je râle comme une enfant.

Il rit et me soulève.

— Elle se fait appeler Gramz. Rien d'autre.

— Ouais, ouais, n'importe.

Je lisse ma robe devant et derrière, Damon me tend sa main que je prends. Allez, Jo, on respire. Ça va aller.

— Gramz ?

Nous entrons dans une chambre qu'il serait plus adéquat de qualifier de suite. C'est la maison de retraite la plus classieuse que j'aie jamais vue. Bon, je n'en avais jamais vu en vrai, mais ça ressemble plus à un cinq-étoiles qu'à un mouiroir. Au bout se trouvent deux fenêtres encadrées de rideaux fleuris, ouverts pour laisser entrer la lumière du jour. Sur chaque surface disponible, il y a des cadres photos. Toutes montrent Damon, une fille et un autre homme. Qui sont ces gens ?

Une vieille dame frêle est allongée dans le lit médicalisé. Elle a des cheveux blancs doux coupés court et j'aperçois un bouquet de roses sur sa table de nuit. J'ai envie de m'enfuir. Je ne veux pas être là. À sa tête, on dirait qu'elle va passer l'arme à gauche d'une minute à l'autre.

— Gramz ? dit Damon doucement, sans doute pour ne pas la faire sursauter.

Elle se redresse et ouvre les yeux. En fait, elle n'a pas du tout l'air à l'article de la mort. Son corps semble lui faire défaut, mais une lumière danse dans ses yeux. Ses yeux d'un bleu cristallin, qui s'agrandissent lorsqu'elle voit Damon, lui donnent une expression juvénile.

— Mon garçon, ramène ton fessier et viens embrasser Grammy !

— Grammy, hein ? je murmure.

Elle pose les yeux sur moi et je suis au bord de la panique. Elle attend avec un petit signe de tête dans ma direction, et mon Grand Mec enchaîne :

— Gramz, je te présente ma petite amie, Joséphine Géroux. Joséphine, voici ma grand-mère, Bernice Cole.

Je lui tends la main et serre la sienne, délicate et osseuse. Elle regarde Damon et émet un

reniflement désapprobateur.

— Ne t'avise pas de répéter ce prénom affreux. Bernice ! Vous arrivez à croire que mes parents m'aient fait ça ?

Je suis sous le charme de ses yeux bleu vif. C'est incroyable, cette femme, c'est moi en plus âgée. Je le sens, et je l'ai senti dès que ses yeux se sont ouverts d'un coup. Elle est pleine de vie et c'est génial. Je me sens déjà comme chez moi. C'est étrange, mais je suis contente d'être à l'aise. Je ris en réponse à sa remarque et j'avoue :

— Vous avez raison, c'est nul, comme nom.

Son sourire s'élargit et son dentier géant me fait rire encore plus fort.

— Elle me plaît, cette fille. Où l'as-tu trouvée, Damon ?

Il sourit à son tour, et on se croirait au paradis. Du fait de me voir partir sur d'aussi bonnes bases avec Gramz, son humeur change complètement.

— Dans une librairie, en plein corps-à-corps avec un voleur à l'étalage.

Il exagère et je fais une grimace comique pour tempérer ses propos.

— Alors ? demande Gramz en attendant la suite de ma part.

— Quoi ? je demande en regardant autour de moi sans comprendre.

— Tu lui as mis une raclée, à ce voleur ?

Je suis prise de fou rire et Damon m'imité, d'un rire profond qui résonne dans la pièce. Avec un soupir, j'essuie les larmes aux coins de mes yeux.

— Il vous a menti. Je n'ai fait que le virer du magasin, ce con. Par contre, j'ai récupéré le livre, je précise avec fierté.

— Bon, tant mieux !

Vraiment, j'adore cette femme. Je comprends pourquoi Damon supporte mes conneries. Sa grand-mère est ma jumelle. Je me sens dix mille fois mieux dans ma position de petite copine qui rencontre la famille. Les obligations du dimanche, ça me plaît. Je pourrais rester avec Gramz toute la journée.

— Dites, je pourrais passer vous rendre visite demain ? Je peux préparer un déjeuner pour qu'on le mange ensemble.

Mes lèvres ont bougé toutes seules et les paroles se sont échappées avant que j'aie pu me raviser. Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

Puis le visage de la grand-mère s'éclaire et je ne regrette pas ma proposition.

— Ça marche, mais seulement si tu m'apportes des cacahuètes sucrées. Tu sais, les grosses recouvertes de glaçage orange, comme au cirque. Mon petit-fils ne m'apporte jamais rien.

Elle lui tire la langue avant de croiser ses mains émaciées sur ses genoux et je lui envoie un grand sourire.

— Vous savez quoi ? Je vous en apporte tout un carton si vous me révélez tous les détails croustillants sur ce Grand Mec ici présent.

Je désigne Damon, qui gémit.

— Oh non. Surtout pas. Pas de manigances entre vous deux.

Le reste de notre visite se déroule bien trop vite à mon goût, et quand Damon déclare que nous devons la laisser, je suis même surprise. Nous prenons congé et je promets à Gramz de venir la voir demain. Damon et moi retournons vers sa camionnette, main dans la main.

— C'était aussi horrible que tu le pensais ?

— Non, reconnais-je à contrecœur.

— Ce qui veut dire que ça fait deux fois que j'ai raison dans la journée ?

Je grommelle un oui.

Il prend la direction de son appartement et je me détends dans mon siège en me préparant à ce qu'il se tambourine sur le torse d'être tombé juste deux fois de suite. J'ai eu une réaction disproportionnée chaque fois et me suis sentie complètement conne.

— Et comment tu vas me récompenser d'avoir eu raison ?

Je le regarde comme s'il avait perdu la boule et je vois son sourire en coin. Ma fierté n'est rien à côté de ce sourire. Ou de ces yeux de miel, de son air penaud, sans même parler de son pénis sensationnel. On dirait bien que je suis à sa merci à peu près tout le temps, et je ne peux pas dire que ça me dérange. Il me rend dingue. Je ne peux pas le nier, ne serait-ce qu'à moi-même.

— C'est une surprise.

Il sourit franchement, et je suis prise d'un furieux désir de venir m'installer sur ses genoux.

— Ne me provoque pas.

— Je ne plaisante pas, mon chéri. Tu mérites beaucoup de choses après ce que tu as fait aujourd'hui.

Il me regarde, les yeux emplis de chaleur et de tendresse. Je ne veux rien de plus qu'exprimer ma gratitude, de la meilleure façon que je connaisse. Le sexe. Je nous prévois une nuit longue, chaude et sensuelle.

Deux parties

Nous entrons main dans la main au rez-de-chaussée de l'immeuble de Damon et nous dirigeons droit sur l'ascenseur, mais Howard nous arrête dans notre élan.

— Boss ?

Damon se tourne vers lui, qui lui fait signe d'approcher. Il m'entraîne vers la loge du gardien.

— Que se passe-t-il, Howard ?

L'homme d'un certain âge me regarde avec appréhension et je me dis que je devrais les laisser parler seuls. Je n'ai pas forcément besoin de savoir ce qu'il va dire, et je n'en ai pas spécialement envie non plus. Je fais mine de m'éloigner, mais Damon serre ma main entre les siennes pour m'arrêter.

— Euh, en fait... Edward est passé tout à l'heure.

Damon serre les dents. Qui est Edward et pourquoi sa venue est-elle source d'énervement ?

— Boss, il était encore décalqué. Il a fait une scène pas possible, et ça m'a pris une demi-heure de le convaincre de partir.

Damon hoche la tête d'un air préoccupé.

— Merci, Howard. Je vais m'en occuper.

Et voilà, super, il est à nouveau silencieux et tendu. Il va falloir que je me renseigne sur cet Edward, mais je vais attendre l'occasion, parce que là, ce n'est pas le moment. Pour l'instant, je vais me concentrer sur le fait de faire revenir la joie chez Damon, parce que bon, le Damon en colère, c'est très beau, mais faut qu'il dégage. Nous entrons dans l'ascenseur et il appuie sur les boutons avec une vigueur superflue. Je sais que je ne devrais pas essayer de lui en parler, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Tu vas bien ?

Je lui caresse la main pour le rassurer. Il me regarde et la colère dans ses yeux m'effraie. Je n'ai pas peur de grand-chose. J'ai vu et accompli ma part d'actions non recommandables, mais la lueur que je distingue dans ses yeux, c'est celle qui pousse un homme à en tuer un autre. Flippant.

— Mais oui.

Sa réponse courte est complètement mensongère, mais je choisis de laisser courir.

L'ascenseur s'arrête en douceur et les portes s'ouvrent. Damon avance à grands pas sur le palier et je le suis.

— Je dois passer un coup de fil dans mon bureau. Mets-toi à l'aise.

Il se penche pour effleurer mes lèvres d'un baiser, puis va s'enfermer dans son bureau.

Je reste seule dans la partie loft de l'appartement, qui n'est ni chaleureuse, ni accueillante. J'ai vraiment du mal avec cette déco ultra-moderne. Je me dirige vers la cuisine, où je fouille dans les placards. Que faire pour dîner ? Voyons... Soudain, un grand bruit me parvient du couloir et je me fige sur place. Qu'est-ce que c'était ? J'enlève mes chaussures, que je laisse à côté de l'îlot central, et je me dirige en silence vers le bruit. J'entends maintenant des cris étouffés. Je parcours un large couloir et je vois une porte entrouverte au bout. J'espionne.

— Je t'ai dit la dernière fois que c'était fini ! Que c'était nient ! hurle Damon au téléphone.

Eh ben, il est impressionnant quand il est en pétard. Il tape du poing sur le bureau de bois massif.

— Pour qui tu te prends à venir chez moi, connard ?

Ce sont plus ou moins des rugissements désormais, et mon cœur bat à toute allure dans ma poitrine. Mon cerveau me crie de bouger, de m'enfuir, mais mon corps reste sur place.

— Oui, eh bien la prochaine fois que je te vois t’approcher de mon immeuble, je te jure que je te tue de mes mains. T’aurais pas à t’inquiéter de ceux qui te recherchent, parce que je le ferais avant eux. De toute façon, je devrais avoir la priorité, espèce de pauvre salopard !

Il remet le téléphone sur sa base à grand bruit et passe une main tremblante dans ses cheveux.

Pauvre Damon. C’était forcément ce fameux Edward. Involontairement, je pousse la porte du bureau. Damon relève la tête d’un coup vers moi et on se dévisage un long moment. Mon Grand Mec est secoué, il tremble de tous ses membres. Je ne sais pas qui est cet Edward, mais putain, je le déteste déjà. Je rejoins Damon derrière son bureau, dans le désir instinctif de le consoler ; c’est un réflexe qui semble ne venir de nulle part.

Il s’assoit lourdement dans son fauteuil à roulettes et décrète d’un ton sans réplique :

— Je ne veux pas en parler.

Il a la voix un peu enrouée d’avoir crié. Je retrousse ma robe pour m’installer à califourchon sur lui et même si j’ai le cœur battant, je ne veux rien de plus que le calmer. Je veux régler le problème, quel qu’il soit. Je veux qu’il se sente mieux, même si je m’y prends de façon absurde. Je m’avance et l’embrasse doucement d’un côté, je lui passe les bras autour du cou, je le serre fort. La proximité de nos corps semble adoucir l’atmosphère et il passe à son tour les bras autour de ma taille.

— Je ne veux pas te faire peur, et c’est ce que j’ai fait, dit-il doucement.

Je promène les doigts dans son épaisse chevelure sombre et je prends suffisamment de recul pour le regarder dans les yeux.

— Je n’ai pas peur de toi.

Il paraît submergé de soulagement et cela réveille encore plus de sentimentalisme dans mon cœur endurci. Une vraie pointe de compassion s’insinue dans ma poitrine. Je l’embrasse avec une intensité débridée. Il emmêle les doigts dans mes cheveux, puis en empoigne une grosse mèche d’une main. Quand il tire dessus, notre baiser s’interrompt et ma tête part en arrière. Il déguste mon cou, le couvre de baisers passionnés. Son poing serre encore plus mes cheveux, ce qui me fait pousser un petit cri de douleur. Il relâche sa prise et j’en profite pour faire à mon idée. Je l’embrasse une dernière fois, puis je me mets à genoux devant lui. Il fait mec qui dirige, et je suis à la fois excitée et inquiète de me rendre compte que j’aime qu’il soit au-dessus de moi. Qu’il ait le contrôle.

Je repousse mon inquiétude pour la disséquer plus tard. Je déboucle sa ceinture avec agilité, déboutonne son pantalon et défais la braguette pour libérer son pénis sans défaut, qui se tend vers moi. Je referme la main sur ce diamètre imposant et le caresse depuis la base jusqu’à l’extrémité. Je refais le même geste en l’observant de près. Ses yeux sont hagards, mais restent sur moi. Je m’approche et le regarde une dernière fois avant de passer ma langue sur toute la longueur de son sexe. Quand j’arrive au gland, il gémit. Je sens son corps se raidir, puis se relâcher. Je le prends dans ma bouche et scelle les lèvres autour de sa chair soyeuse et dure. Un grognement guttural vibre en lui et je le prends profondément dans ma bouche, dans ma gorge, puis je remonte. Je le fais ressortir et l’embrasse et recueille sur ma langue la goutte qui perle pour profiter de sa saveur. Son odeur, son goût, le tout forme une association exaltante qui me fait contracter moi-même de désir. Je le reprends profondément dans ma gorge, je vais et viens. Je lui caresse la base de la hampe tout en resserrant les lèvres autour. De temps en temps, ma langue vient masser à petits coups la zone sensible sous son membre.

Il glisse la main sur ma joue, puis entrelace les doigts dans mes cheveux. Je continue avec ardeur, jusqu’à le sentir s’allonger et se tendre dans ma bouche ; en douceur, je ralentis. Il donne un coup de hanches en avant pour se répandre dans ma bouche et j’avale l’essence de son désir chaud. Je lèche son sexe sur toute la longueur, et il est comme neuf.

Je n'ai jamais ressenti autant d'excitation de ma vie. Je ne veux plus que lui en moi, rien d'autre. Il comprend ce que lui dit mon corps, bondit de son siège et me prend contre lui. Je serre les jambes autour de sa taille et m'accroche à lui comme une possédée pendant qu'il file dans l'escalier. Encore une fois, il donne un coup de pied dans la porte de sa chambre et m'allonge avec révérence sur son lit. Il se débarrasse de ses vêtements en un éclair et s'empresse d'enlever ma robe, puis mes sous-vêtements. Il s'agenouille entre mes jambes et passe deux doigts le long de ma fente. Il se mord la lèvre, les yeux noyés d'extase.

— Waouh, ma chérie, ce que tu es mouillée.

Mon corps ondule en réponse à son contact, à sa voix séductrice. Il plonge ses deux doigts dans sa bouche pour goûter mes sucs, puis il s'étend sur le lit pour attraper un préservatif dans la table de nuit. Je le regarde déchirer le papier, ensorcelée, habitée de désir de lui. Je le veux sur moi et en moi. Ça va contre mes propres règles, mais sa proposition me tente. J'arrête ses mains et je jette le préservatif.

— Rien entre nous, dis-je d'une voix rauque.

Il relève la tête et le désir pur que je distingue dans ses yeux me rend tremblante et sans merci sous lui. J'ajoute :

— S'il te plaît.

Il se penche vers moi et emprisonne mon corps pétri de désir de sa carrure impressionnante.

— Tu es sûre ? hésite-t-il.

Je réponds par un signe de tête affirmatif, certaine de ce que je veux. Lui, dans sa nudité, tout à moi.

Il respire fort, positionne son sexe colossal juste à l'orée du mien. C'est la première fois que nous nous touchons ainsi, et cela met mon sexe en feu. Il reste en place, sur le point de me pénétrer... Mais qu'est-ce qu'il attend ? Il tremble et je vois qu'il se retient.

— Si je te fais mal, il faut que tu me le dises.

Je hoche la tête.

— Non, dis-le. Promets-moi que tu me diras.

— Je te promets.

Au moment où les mots franchissent mes lèvres, il se lance en avant et enfonce son érection en moi. Je halète et lui griffe le dos.

— Oh, ma chérie, tu es la première. Je n'avais jamais fait ça sans rien.

Savoir que nous sommes le premier l'un pour l'autre sur ce point me gonfle le cœur.

— Moi non plus.

Il gronde sa satisfaction à mon oreille et prend mon lobe dans la bouche pour le mordiller. Je me raidis encore plus, je me contracte autour de son sexe et il perd tout contrôle. Il agrippe mes hanches et m'attire en force contre lui. Mes jambes se retrouvent sur ses épaules et il s'enfonce plus loin en moi. J'aspire de l'air entre mes dents serrées, il me serre à presque m'immobiliser, et pourtant je n'ai pas mal. Ses yeux sont noyés d'une passion pure. Il se retire pour revenir avec une férocité qui ferait concurrence à n'importe quel animal.

— Ah, Damon.

Une goutte de sueur roule sur son front, puis son nez, pour atterrir sur mon sternum.

— J'ai besoin de toi, halète-t-il.

Je serre le poing autour de l'oreiller à côté de ma tête. Le picotement dans mes veines inonde mes sens. Je ne vois que lui, ne sens que lui, n'entends que lui. Je suis complètement à lui, et ça ne ressemble à aucune sensation que j'ai pu connaître avant. Je veux être sienne. Je veux qu'il ait besoin

de moi, comme il l'a dit.

— Je suis là, gémis-je.

Il continue, me pénètre avec force, encore, encore. Je sens le moindre relief, la moindre veine sur son érection qui plonge et replonge dans mon ouverture imprégnée de moiteur.

— Encore, demande-t-il, les dents serrées.

Il a les yeux rivés sur moi. Je transpire, ce qui rend la friction entre nous inexistante. Nos corps glissent l'un contre l'autre, dans une fluidité complète. Nous nous complétons. Deux parties rassemblées.

— Je suis là, je répète, avec autant de sincérité que le permet le moment.

Mon corps prend vie d'une façon nouvelle et vibre à l'annonce de mon orgasme à venir. Chaque muscle est bandé, picote et je me focalise sur les yeux de Damon.

Tout en nous laissant consumer par la jouissance, nous nous regardons. Ses hanches s'affaissent et il décharge profondément en moi. Je suis remplie de sa chaleur et je me contracte en spasmes autour de son membre pour prolonger notre extase. Nos corps sont pris de tremblements et de soubresauts bienheureux. Damon fait retomber mes jambes de ses épaules et s'effondre en une masse transpirante et épuisée. Son torse se soulève à vive allure pendant qu'il essaie de reprendre son souffle. Je passe les doigts dans ses cheveux trempés. Je suis submergée par ma propre fatigue, mes yeux se ferment et je suis satisfaite comme jamais auparavant.

— Nous sommes faits pour être ensemble, me souffle Damon.

Un truc spécial

— Ma chérie ?

Des baisers pleuvent sur mes joues, mon nez, mon menton, mon front et mon cou, m'éveillant de mon sommeil de plomb.

— Hmm...

Damon glousse.

— C'est l'heure du dîner. Allons-y.

Je devrais sans doute nous extirper du lit, moi et ma satisfaction sexuelle au top, pour préparer quelque chose à manger. Si j'obtiens des moments comme ça de mon Grand Mec, ce sera avec plaisir que je lui fournirai de bonnes doses de glucides et de protéines. C'est un homme grand format, il a besoin de manger. Je me force à me redresser et à ouvrir les yeux. Damon est beau comme un astre, pieds nus, en short de sport et débardeur blanc. Je ronronne d'approbation, ce qui lui fait secouer la tête avec son fameux sourire en coin, celui qui me met complètement à sa merci.

— J'ai peut-être créé un monstre, dit-il.

— C'est possible.

Je passe à côté de lui, entièrement nue. Je sens ses yeux me suivre et je me tourne vers lui en entrant dans sa salle de bains.

— Je vais pisser en paix, si tu veux bien ?

Son expression penaude se peint sur son visage exactement comme souhaité, et je suis contente de moi. Il est trop mignon quand il prend l'air aussi gêné.

— Je plaisantais, je n'ai pas besoin de faire pipi. Tu t'es douché sans moi ?

Il me suit donc dans sa salle de bains pour géants.

— Tu étais KO, et comme il n'y a que dans ces moments-là que tu n'ouvres pas ta bouche pleine de gros mots, je me suis dit que j'allais en profiter.

Je me retourne vers ce grand mec généreusement doté par la nature. Il a les bras croisés sur sa poitrine large et sa moue amusée me confirme qu'il est d'humeur joueuse. Il est à mille lieues de l'homme furibard que j'ai trouvé dans son bureau tout à l'heure.

— On fait le malin, hein ? Ben dommage. Moi qui avais prévu un petit truc spécial pour notre douche ensemble. Tant pis, la prochaine fois, peut-être.

— Oh, arrête ! Je t'ai dit de ne pas me provoquer !

Il avance vers moi à grands pas, me charge sur son épaule et entre dans la cabine de douche tout habillé. Il allume les robinets et je suis assaillie par l'eau froide sur mon dos et mes fesses. Je couine :

— Lâche-moi !

— Tu as été vilaine, tu dois être punie, gronde-t-il d'un ton comique, s'efforçant de paraître méchant.

— Non ! Elle est froide !

Je lui mets des coups sur les fesses à travers son short détrempé, mais il me les rend de sa grande paluche et bientôt, on est en pleine bagarre, comme de vrais ados.

— Aïe ! Lâche-moi !

— Tu vas encore me provoquer ? bredouille-t-il entre deux rires, absolument ravi.

— OK, OK. Je ne te provoque plus, promis !

Satisfait que je me sois rendue, il me fait glisser devant lui et coule le bras derrière moi pour ajuster la température de l'eau. La chaleur envahit ma peau et je reste près de lui. Je passe les doigts

au niveau de la taille de son short pour le tirer. L'eau coule le long de son corps et goutte de son visage. Je me penche pour récolter avec gourmandise l'eau sur sa barbe d'un jour, puis je lui enlève son débardeur trempé. Nos lèvres se heurtent, je le bois comme il me boit. Je prends sa lèvre inférieure charnue entre mes dents et son gémissement envoie une décharge électrique dans mon corps. Damon s'empare de mes fesses et d'un seul mouvement, me soulève vers lui. Je me retrouve plaquée contre le mur carrelé et aussitôt, il m'empale de son sexe dur.

— Et ce truc spécial, ma chérie, qu'est-ce que tu en dis ?

Il attrape une poignée de cheveux et tire si fort dessus que ma tête tape contre le mur sans élégance aucune. Il m'a clouée sur place, son corps me maintient aisément pendant qu'il me besogne, rapide et puissant, en profondeur à chaque coup de reins.

Je gémiss et il couvre ma bouche de la sienne, me réduisant au silence. Mon cœur bat sans répit sous le traitement de Damon, qui se détache de mes lèvres et me pénètre plus fort.

— À qui appartiens-tu ? crie-t-il.

C'est tellement excitant que je risque de jouir à ces seuls mots. Mon sexe tendre se contracte avec extase.

— Dis-le ! ordonne-t-il.

— À toi, je gémiss doucement.

— Encore !

— À toi ! Je t'appartiens ! dis-je d'une voix rauque.

Après plusieurs poussées, il s'arrête, puis repart à plusieurs reprises. Mon propre plaisir atteint un pic et me retombe dessus. Mes yeux se révulsent et je me tends vers Damon. Je presse mes mamelons sensibles et durcis contre ses pectoraux et cette sensation me ravit. Sa chaleur se répand en moi et son pénis palpite alors que nous glissons sur la vague de notre extase. Il me maintient contre le carrelage du mur jusqu'à ce que ma respiration revienne à la normale. Quand il se retire, une légère douleur irradie dans mon ventre et je grimace par réflexe.

— Je t'ai fait mal ? chuchote-t-il, l'une de ses grandes mains sur l'arête de mon menton.

L'inquiétude dans sa voix est évidente. Je sens l'importance qu'il m'accorde. L'attention. Et oserai-je dire, l'amour. Je sais qu'il n'y a aucune possibilité qu'il m'aime. Nous sommes un couple né d'hier. Je ne connais toujours pas sa couleur préférée, les films ou les boissons qu'il aime. Je n'ai jamais reçu l'amour de personne hormis mes parents, et je ne m'en souviens même pas aussi clairement qu'avant. Les souvenirs se sont effacés avec le temps, mais cette sensation est familière et je jurerais qu'il s'agit d'amour. Je ne réponds rien et je contemple ses yeux chaleureux couleur miel.

Son autre main s'approche de mon visage, le pouce passant avec déférence sur mes joues. Il pose le front contre le mien et ferme les yeux en respirant profondément. Il y a quelque chose qui se communique entre nous. C'est indescriptible et désarmant, mais d'une façon ou d'une autre, ça me met complètement à l'aise. Nous nous accrochons l'un à l'autre, toujours sous le jet d'eau, jusqu'à ce que l'estomac de Damon gargouille avec force, ce qui nous fait éclater de rire ; le moment est passé.

— Allez, Grand Mec. Je vais nous faire à manger.

Il me donne une petite tape sur les fesses quand je me détourne pour me laver. Pas de doute, c'est un homme qui aime les fesses féminines. Une fois que nous avons terminé, nous nous essuyons avant de nous diriger vers la cuisine. Là, je m'affaire comme si j'avais avalé des amphétamines. C'est tellement sympa de travailler dans cet espace ! J'aime bien cuisiner, mais je n'ai jamais eu une vraie pièce, ni les ustensiles appropriés, pour m'adonner en toute liberté à ce penchant.

Damon s'avance derrière moi et me plante un baiser tendre dans le cou.

— Qu'est-ce que tu voudrais boire ? murmure-t-il, les lèvres sur ma peau.

— Hmm, tu aurais du vin ?

Il se détache de moi et ouvre son réfrigérateur monstrueux.

— Non, désolé. Je ne bois pas trop d'alcool, donc je n'en ai pas chez moi.

— On pourrait aller en chercher, alors. Je ne sais pas toi, mais je suis d'humeur pour un petit verre.

J'ai les yeux sur la planche à découper, car je suis en train d'assaisonner nos steaks.

— Je ne préfère pas.

Le ton de Damon a changé et je m'interromps pour le regarder.

— Pourquoi ?

Ma curiosité l'emporte sur la raison : je veux savoir.

Damon, occupé à mettre la table, hausse ses épaules musclées avec nonchalance.

— Mon père est un ivrogne, je l'ai toujours vu comme ça. Du coup, je n'aime pas cette saleté.

Je prends note, l'alcool, c'est niet. Ce n'est pas bien grave, je ne suis pas une grosse buveuse. Une petite bière ou un verre de vin par-ci, par-là, mais rien de régulier. De toute façon, c'est cher.

— Ah bon.

Je ne trouve rien de plus intelligent à dire. C'est quoi, mon problème ? Est-ce que je devrais venir le câliner ? Non, je détesterais qu'on me fasse ça. Je décide de laisser les choses où elles sont et de changer de sujet.

— Au fait, qu'est-ce que je dois faire demain à la librairie ?

— Facile. J'ai déjà réglé les détails pour demain avec Dave, mon chef de projet. La décoratrice viendra ici à neuf heures pour mettre au point certaines choses avec toi.

Je mets les steaks à griller et j'égoutte les pommes de terre.

— Comment, je dois rencontrer la décoratrice ici ?

Je place les pommes de terre dans un saladier avec le beurre, le lait et l'ail, puis j'écrase le tout au presse-purée pendant notre conversation.

— Oui. Le magasin est en pleins travaux, et je ne veux pas que tu sois blessée ou que tu traînes avec toute une équipe de beaux ouvriers en rut.

Son explication tient la route, hormis pour les ouvriers. Il a l'air un brin jaloux, mais je n'ai aucune envie d'aborder le sujet maintenant.

Je finis de préparer notre repas, au cours duquel nous discutons tranquillement, surtout de la librairie. Au moment où je débarrasse la table et m'apprête à suggérer un truc de couple, genre regarder un film ensemble, le portable de Damon sonne. Quand il regarde l'écran, il serre les dents et tique visiblement.

— Je dois prendre l'appel, dit-il d'un ton neutre avant de partir dans son bureau.

Je me raisonne pour ne pas écouter à la porte et je me concentre sur la cuisine à ranger. Je suis sûre que c'est ce fameux Edward. Pour tuer le temps, je me balade dans la bibliothèque, choisis un livre au hasard sur l'une des nombreuses étagères et bats en retraite vers la chambre. La couverture craque et proteste : le livre n'a jamais été ouvert. Son dos sans aucun dommage en dit long. Je parcours paresseusement la première page avant de renoncer à lire et de me laisser gagner par le sommeil.

Bonjour, ma petite maman

Je me réveille avec l'impression de m'être fait écraser par un bus, et je ne peux même pas prétendre que c'est à cause du sexe à la hussarde de la veille. Je me sens barbouillée. La tuile... Je roule de l'autre côté et, à travers mes paupières mi-closes, j'aperçois un mot sur la table de nuit. Je l'attrape et découvre un court message tout gentil, d'une écriture échevelée de grand mec :

Tu es à côté de moi, et pourtant tu me manques.

D.

Je cherche des signes de lui, mais je n'en trouve aucun. Je revêts en vitesse un pantalon de pyjama lui appartenant ainsi qu'un tee-shirt blanc, puis je me traîne en bas, tout endolorie. J'entends des mouvements dans la cuisine, où je trouve Damon qui regarde le four comme si c'était l'objet le plus mystérieux au monde.

— Qu'est-ce que tu fais ? j'arrive à demander, avec une voix proche de celle d'une fumeuse de quatre-vingts ans.

Il se retourne comme si je venais de crier au meurtre.

— Tu as l'air dans un état !

Il se précipite vers moi et pose la main sur ma joue.

— Tu as de la fièvre. Retourne vite au lit.

— Et pourquoi tu étais en train de fixer le four comme ça ?

Il regarde par-dessus son épaule, l'air à nouveau penaud. Ah, il m'aura toujours !

— Eh bien, j'envisageais de te faire un bon petit déjeuner traditionnel, mais je crains de ne pas avoir tes capacités culinaires.

Malgré ma gorge qui me fait mal, je ris.

— J'aime ta façon de déguiser les choses de façon à ce que ça fasse beaucoup plus classe que ça ne l'est.

— Et qu'aurais-je dû dire ?

— « Je suis incapable de faire cuire un œuf, donc pour le p'tit déj, tu peux toujours rêver. »

Damon rit et me prend par les épaules en se dirigeant vers l'escalier. Nous sommes arrêtés par la sonnette. Je croyais que les personnes extérieures devaient passer par la sécurité ?

— Ce doit être Carrie, la décoratrice.

Damon me lâche et part à pas rapides vers la porte d'entrée, qu'il ouvre avant de s'effacer.

Un sentiment écœurant surgit du plus profond de moi-même à une vitesse impressionnante. C'est pas vrai. Carrie est une Barbie grandeur nature, autobronzant compris. Elle adresse à Damon un sourire niais.

— Entre donc, lui dit-il avec un geste d'invitation.

Elle avance et passe à côté de lui en balançant exagérément les hanches. Quelle pétasse ! Elle ne me remarque même pas, près de l'escalier, dans mon pyjama trop grand et sans rien dessous. Mes cheveux ne ressemblent à rien et je me sens complètement naze, alors que cette pouffe a l'air de vouloir remporter un concours de beauté.

— Quand j'ai eu ton message, je t'ai inséré avec plaisir dans mon emploi du temps. Alors, sur quoi sommes-nous, Damon ? demande-t-elle, la voix aussi lourde de sous-entendus que possible.

J'ai une grosse envie d'étrangler miss Barbie orange.

— Hem.

J'éclaircis ma gorge douloureuse pour attirer leur attention.

— Carrie, je te présente ma petite amie, Joséphine. C'est avec elle que tu vas travailler sur ce projet. Elle est responsable de tout ce qui concerne la librairie, donc tu devras prendre conseil auprès d'elle.

Cette affirmation me rend tout heureuse, même si je ne le montre pas. Ce Damon s'emploie sans relâche à capturer mon cœur et, putain, il y parvient. Je lui envoie un sourire chaleureux pendant qu'il s'éloigne de la publicité vivante pour autobronzant.

Il se place juste devant moi et remet la main sur ma joue.

— Ma chérie, tu as de la fièvre. Il faudra faire ça une autre fois, d'accord ?

Il se penche pour embrasser mon front brûlant.

J'aperçois l'expression de miss Autobronzant derrière lui et on croirait qu'elle vient de percevoir une odeur fétide. Ses lèvres, recouvertes d'une couche trop épaisse de gloss, se craquellent, ce qui leur donne l'aspect d'un sexe de femme. C'est horrible. Je ne résiste pas.

— Je vous conseille vraiment d'arrêter de faire cette grimace. Vous savez, les rides, tout ça...

Elle accentue son expression outrée et je me retiens de rire. Damon se tourne vers elle et aussitôt, elle se compose un grand sourire artificiel.

— Carrie, il va falloir prendre un autre rendez-vous. Joséphine ne se sent pas bien. Elle te recontactera quand elle sera d'attaque.

Oui, genre jamais.

— Très bien, pas de souci. Je vais dire à ma secrétaire que vous appellerez pour un autre rendez-vous. À bientôt.

Elle fait demi-tour sur ses talons hauts en cuir verni, assortis à sa jupe crayon ivoire, puis quitte le loft.

Au moment où la porte se referme, Damon me prend dans ses bras comme un bébé et me met au lit, où il me borde et lisse mes cheveux avec grand soin. Il s'assoit à côté de moi, un sourire arrogant sur le visage. Je pousse un soupir exagéré et lève les yeux au ciel. Je sais à quoi m'attendre.

— Ma chérie, serais-tu jalouse ?

L'intonation mise dans ce dernier mot fait à nouveau monter mon niveau de colère.

— Je ne suis pas plus jalouse que toi, monsieur « touche pas aux ouvriers ».

Je dis ça d'une voix de macho ridicule et il agite vers moi un doigt sévère.

— Je ne fais que me soucier de ta sécurité. Il ne faudrait pas que tu te plantes un clou dans le pied, ce genre de choses.

Je ris un peu trop fort de son prétexte absurde et ma gorge me brûle. Je porte la main à mon cou en croassant un « aïe ».

— Bon, fini de rire. Je suis en télétravail pour la journée, donc je peux m'occuper de toi. Je vais te chercher des cachets. Repose-toi.

Il se penche pour m'embrasser, malgré la contagion possible, ce qui me laisse avec le sentiment vaguement familial qu'on s'occupe de moi. Qu'on tient à moi. Qu'on m'aime. Damon se relève et disparaît, pour revenir avec un verre d'eau dans une main et de l'ibuprofène au creux de l'autre.

— Prends ça et bois le verre entier si tu y arrives, dit-il en me tendant le tout.

Je prends les cachets en bouche, puis je bois toute l'eau.

— Allez, maintenant, repose-toi.

Mes yeux obéissent.

Je dors profondément, jusqu'au moment où je sens une langue humide sur ma joue. Je fronce les sourcils. Pourquoi me lèche-t-il ?

— Psst !

— Hein ?

— Réveille-toi, me chuchote Damon.

Il me lèche à nouveau la joue. Beurk !

J'arrive enfin à soulever mes paupières lourdes et je pousse un cri. Dans un mouvement de recul, je me cogne à la tête de lit.

— C'est quoi, ce truc ?

Je regrette tout de suite d'avoir crié, parce que ça n'a pas fait de bien à ma gorge.

— Ne flippe pas, me prévient Damon. Ce n'est qu'un chiot. Tu lui plais, il te faisait des bisous.

Il ramène la boule de poils argentés contre sa poitrine et la caresse entre ses petites oreilles.

— Tu t'es acheté un chien ?

Je sais que j'ai parlé d'un ton incrédule. Un loft ultra-moderne comme le sien ne s'accommoderait pas très bien de déjections canines partout. Je n'arrive pas à y croire.

— Je croyais que tu allais chercher des médicaments pour ta pauvre chérie malade ?

— Non, je l'ai ramené pour toi. Enfin, c'est plutôt lui qui m'a choisi. Il est orphelin, explique Damon.

Pourquoi avoir utilisé ce mot ? Maintenant, c'est comme si le chiot et moi étions de vieux copains et c'est ridicule. D'un sourcil interrogateur, je fais comprendre à Damon que j'attends des explications supplémentaires et il s'exécute.

— L'un des ouvriers l'a trouvé à une benne à ordures, à côté de la librairie. Il était tout seul, sans collier ni rien. La femme de Dave est vétérinaire, donc il l'a fait venir et elle l'a examiné. Ce serait un croisé schnauzer.

Damon fait apparaître un sac en papier caché derrière son dos.

— Tu vois, j'ai aussi acheté le petit déjeuner et des médicaments. Pastilles pour la gorge, tisane contre le rhume, vitamine C...

— Merci, dis-je d'une voix enrouée en prenant le sac. Mais Damon, je ne peux pas avoir un chiot dans mon appartement.

Il répond à mon objection par un simple haussement d'épaules.

— Il peut rester ici.

Je prends une pastille pour la gorge et je lui lance un regard entendu. Je vois très bien où il veut en venir.

— Si je donne mon accord pour prendre... ce truc et qu'il doit rester là, c'est évident que je dois y être aussi.

Un sourire victorieux apparaît sur le visage craquant de Damon et je sais que je suis foutue. Il lève la petite chose et lui met les pattes en position de prière.

— S'il te plaît, j'ai besoin d'une nouvelle maman. Tu veux bien m'adopter ? Je suis pas mignon, ma petite maman ?

J'essaie d'étouffer mon rire.

— Rassure-moi, tu as conscience d'être complètement ridicule ?

Damon pose le chiot sur mes genoux et à contrecœur, je le caresse. Il a le pelage tout doux et il est plutôt mignon. Vraiment mignon, pour tout dire. Je l'approche de mon visage pour mieux le regarder et je me retrouve à fixer ses minuscules yeux chocolat.

— Il a quel âge ?

— La femme de Dave l'estime entre huit et dix semaines.

J'avance la lèvre inférieure. Je n'arrive pas à croire qu'il soit aussi jeune et aussi seul. Je me sens très mal pour lui. Il mérite d'avoir un chez-lui et je sais que je dois le prendre. Je n'ai aucune

idée de comment m'occuper d'un chien, mais j'imagine que je peux apprendre.

— Hemingway, dis-je à la boule de poils entre mes mains.

Le chien dresse ses petites oreilles. Je le pose sur mes genoux et lui caresse la tête.

— Comment ?

— C'est son nom. Hemingway.

Damon pouffe de rire et je le gratifie d'un regard assassin. Quel con !

— Qu'est-ce que tu as contre Hemingway ?

Il secoue la tête avec résignation.

— Tu peux l'appeler Hemingway, mais pour moi, ce sera Hemi. Comme les moteurs.

Je vois qu'il ne cédera pas. Question de testostérone, sans doute.

— Comme tu voudras.

Je m'adresse au chiot en le grattant derrière les oreilles :

— Ton petit papa va t'appeler Hemi, malgré tes capacités intellectuelles évidentes et ton raffinement sans pareil.

Hemingway émet un petit aboiement aigu et je manque de le laisser tomber. Damon l'attrape par le ventre et rit de bon cœur.

— C'est un petit chien, il ne va pas te faire de mal.

Je lui envoie un nouveau regard meurtrier et câline Hemingway tout contre moi. Il lève la tête et se remet à me lécher la joue. Je fonds en une flaque d'instinct animal et d'hormones féminines.

— Alors, je récolte des bons points de t'avoir apporté un petit chien ? Les femmes aiment les petits chiens, non ?

Je le regarde et l'espace d'un instant, je me demande s'il n'a pas tout inventé. C'est ça, il est allé acheter ce chien à un prix hallucinant chez un éleveur ultrachic... Mais dans les yeux du petit Hemingway, je reconnais la solitude et l'appréhension d'un orphelin ; Damon n'a sans doute pas menti. Pauvre petit. Damon l'a donc libéré d'aller savoir quel destin et maintenant, je suppose que j'ai quelqu'un à... aimer ?

— Tu as des bons points, dis-je en me penchant vers lui pour l'embrasser. Des tas et des tas de bons points.

Damon arbore une expression encore plus victorieuse et je suis certaine que son torse ne pourrait pas être plus bombé. Ah, les mecs et leur fierté. C'est la ruine de notre société.

— Oh, mince ! J'avais dit à ta grand-mère que je viendrais la voir avec les cacahuètes !

Je prends Hemingway et je sors du lit doucement.

— Tu es malade ! proteste Damon en me suivant vers la salle de bains.

— Je me sens beaucoup mieux.

C'est un mensonge, mais je prends une grande serviette bien moelleuse que je mets dans le lavabo pour y installer Hemingway. Il s'y pelotonne et je souris, assez fière de mon ingéniosité.

— Tu es sûre ?

Damon tend la main pour vérifier ma température et je la repousse par des tapes.

— Mais oui, je vais bien. Tu m'as rapporté tout ce qu'il faut, et je serai à nouveau sur pied en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Va travailler, même si je ne sais pas ce que tu peux bien faire. Je reviendrai quand j'aurai rendu visite à ta grand-mère. Je lui ai promis.

Je m'assure de paraître suppliante sur la dernière phrase. Il ne voudrait pas contrarier Gramz.

Il soupire et je sais que c'est moi qui ai gagné.

Logique

Je dis au revoir à Damon et l'envoie travailler dans son bureau, puis je file avec Hemingway au creux de mon bras et une tasse isotherme de tisane. Nous prenons l'ascenseur vers le rez-de-chaussée et je repère la Beamer de Damon, une décapotable que je préférerais vraiment ne pas conduire. J'ai essayé de parlementer, mais il m'a jeté les clés en serrant les dents comme il sait faire. Je déverrouille le véhicule avec la super clé de compèt' et je me glisse dans le siège de cuir souple.

— Sympa, je murmure toute seule.

Je cale Hemingway sur mes genoux et je démarre. Nous nous dirigeons du côté de la librairie pour trouver des cacahuètes comme les aime Gramz. Il m'a semblé en voir à la petite supérette près de mon appartement.

— Reste là, dis-je au chiot en lui tapotant le nez.

J'entre en vitesse dans le magasin et j'ai de la chance : il y a tout un rayon de cacahuètes enrobées au sucre. J'ouvre mon sac quand la caissière me donne le total et au moment de prendre mon portefeuille, je manque me pisser dessus. Une liasse de billets de cent dollars y a été fourrée au petit bonheur la chance.

— Euh, madame ?

Je sors de mon ébahissement et je paye mes friandises pour retourner vite auprès d'Hemingway. En allant vers la Beamer, je ne perds pas de temps : d'un geste du pouce, j'appelle Damon, qui répond à la première sonnerie.

— Allô ?

— Tu as flanqué des milliers de dollars dans mon sac !

J'ai l'air ridicule. Qui se plaindrait que son copain soit aussi généreux ?

— Dois-je te rappeler notre conversation sur la fierté ?

Je grogne. J'aurais dû savoir que toutes mes protestations seraient inutiles. Mon copain fortuné ne compte pas me laisser dans la dèche et attention, je lui en suis reconnaissante. J'apprécie ce qu'il fait pour moi et ce qu'il a déjà fait, pas de doute là-dessus. Mais je n'aime pas me sentir comme un fardeau, quelqu'un à qui on fait la charité. C'est un complexe, je suppose.

— Non. Merci, je réponds.

Ce que je suis bête ! Il cherche simplement à m'aider.

— De rien. Il faudrait sans doute que tu passes à une animalerie pour Hemi. Il aura besoin de tous les accessoires.

Je regarde Hemingway, blotti sur mes genoux, et je me rends compte que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faut à un chiot, à part de quoi manger, de l'eau, et un endroit où faire ses besoins.

— D'accord, je m'en occupe. À tout à l'heure.

— Salut, ma chérie.

Vingt minutes plus tard, je gare la décapotable sur un parking et je dépose soigneusement Hemingway dans mon sac. Le chiot, vraiment pas embêtant, ne se réveille même pas.

— Gramz ?

J'ouvre la porte de son studio et je constate non sans soulagement qu'elle n'est pas en pleine sieste. Elle se dévisse le cou pour regarder vers la porte et son visage s'éclaire d'un sourire radieux qui me rappelle son petit-fils.

— Joséphine ! Tu as apporté les munitions ? demande-t-elle à voix basse, comme si nous étions espionnées.

Je secoue la tête devant ses facéties et lui agite le sac en plastique sous le nez.

Elle me le prend de la main et sourit avec bonheur en comptant les sachets que j'ai apportés.

— Alors là, ma petite, j'en ai pour le mois ! s'écrie-t-elle avec délectation.

Je suis toute fière de lui avoir fait plaisir. Cela semble stupide d'être heureuse de lui apporter des douceurs, mais une partie de moi a vraiment envie qu'elle m'aime. Sans doute la même partie qui sait que je pourrais facilement tomber amoureuse de Damon pour de bon.

— Alors, comment vous vous sentez aujourd'hui ?

Elle écarte ma question d'un grand geste tout en fourrant une cacahuète dans sa bouche.

— Impeccable. Ce matin, j'ai couru quelques kilomètres, et ça me donne toujours une pêche d'enfer.

Elle me lance un clin d'œil, le sachet à la main. Je ne peux pas m'empêcher d'être raide dingue de cette femme. Elle a une personnalité fracassante et je m'y retrouve vraiment. J'ai envie de le lui dire.

— Vous, je parie que vous ne vous laissez pas emmerder.

En lui faisant cette remarque, je lui pique une cacahuète des mains.

— Est-ce que je suis en papier fin et enroulée autour d'un tube en carton ? me demande-t-elle, sérieuse comme un pape.

— Non.

— Alors, non. Si je me laissais emmerder, il vaudrait mieux m'appeler Papier Toilette.

Je manque de m'étouffer sur ma cacahuète sucrée et la vieille dame se fiche royalement de moi.

— Bien vu. Bravo, Gramz.

Nous continuons à manger nos sucreries et j'ouvre mon sac toutes les minutes pour vérifier qu'Hemingway va bien. Il dort comme un plomb, pelotonné dans l'obscurité de ma grande sacoche. J'aime cette petite boule de poils. Il est facile à satisfaire.

— Alors, qui sont les gens sur les photos ?

Je me dirige vers un cadre sur la table de nuit, que je soulève dans sa direction.

— Oh, c'est la demi-sœur de Damon, Elise. Et là, dans le cadre d'argent, c'est mon fils, Edward. Dans le cadre marron, à côté, c'est Damon à sa remise de diplôme du lycée.

Edward. Edward. Le gars qui a énervé Damon hier soir. Et il m'a dit que son père était un ivrogne. Logique... Je décide d'aller à la pêche aux informations.

— J'imagine que Damon et Edward ne s'entendent pas très bien ?

Gramz pousse un soupir étouffé.

— Ils ne s'entendent pas du tout, tu veux dire. J'aime mon fils, mais je ne suis pas très fière de ce qu'il a pu faire. Quand Damon est arrivé et que sa mère n'a pas pu s'occuper de lui, elle l'a refile à Edward. Il ne voulait pas non plus du gamin, mais je me suis assuré que mon fils assumait ses responsabilités. Il n'a pas fait honneur à mon éducation, mais j'ai essayé d'arranger les choses quand ça se présentait.

Elle baisse un peu la tête en parlant du père de Damon, et j'en ai mal pour elle. Il est évident qu'elle a eu plus que sa part de problèmes. Il faut que je lui change les idées et je crois savoir comment.

— Dites, vous voulez voir ce que m'a trouvé Damon ?

Elle hoche la tête et je sors Hemingway de mon sac. Tout hérissé, il cligne des yeux, puis se met à s'agiter comme un fou en voyant Gramz. Elle pousse une exclamation et son visage s'éclaire, puis elle tend les mains pour le recevoir. Je lui passe cette petite masse qui gigote et la regarde le câliner et embrasser le sommet de son petit crâne en forme de pomme.

— Ah, c'est bien de Damon d'utiliser un petit chien pour gagner ton amour et ton affection. Ce

garçon a des instincts animaux très développés. C'est pour ça qu'il réussit aussi bien dans la vie, remarque-t-elle, visiblement fière de son petit-fils.

Je reste encore un moment, puis je me dis qu'il serait temps de partir. Bien que j'aie l'impression d'avoir avalé tout le paquet de pastilles pour la gorge, je recommence à me sentir mal. De plus, je ne sais pas du tout à quelle fréquence les chiens font leurs besoins et je dois toujours passer à une animalerie avant de retourner chez Damon. Je prends congé de Gramz et lui promets de revenir bientôt la voir.

— Bon, je suppose que tu ne peux pas aider ta nouvelle maman en lui expliquant ce qu'elle doit t'acheter ? Non ? Bon, Hemingway, on va voir ça ensemble.

Assise sur le siège du conducteur, je tiens le chiot à hauteur de mon visage. On se regarde, yeux verts à yeux marron, nez à museau. Il reste tranquille comme ça. Je le remets sur mes genoux et me dirige vers la grande animalerie. Elle fait la taille d'un supermarché et les gens viennent y faire leurs courses avec leurs animaux. J'ai la surprise de me trouver assez excitée à l'idée d'acheter des trucs pour petit chien, même si je me demande bien ce qu'il peut y avoir. D'ailleurs, est-ce qu'il a déjà eu des choses dans ce genre ? Des croquettes, une petite écuelle, un panier, une main pour le caresser ? Je baisse les yeux sur lui et un endroit dans ma poitrine, là où, je suppose, se trouve mon cœur endormi, s'emplit de chaleur et se serre pour le petit Hemingway.

— Allez, on va acheter des trucs, dis-je au chiot somnolent quand nous sortons de la voiture.

J'entre dans le magasin et, encore sous le coup de l'émotion, je fais mes achats avec l'argent donné par quelqu'un d'autre. Je remplis deux chariots de trucs que le chiot utilisera peut-être – ou jamais. Je pense avoir pris tout ce qui existe : Hemingway a maintenant tout, des biscuits vitaminés pour sa croissance à la poussette. Oui, une poussette pour chien. Je sais que je vais me faire charrier à mort, mais après tout, si on doit l'emmener dans une longue promenade, comme dit l'étiquette ? Il pourrait fatiguer, dans la chaleur de Las Vegas. C'est utile, cette poussette. Voilà, c'est ce que je dirai à Damon. Je paye mes achats avec la liasse qu'il m'a donnée et je charge la Beamer.

— Maintenant qu'on a sévi, on va retrouver ton nouveau papa et lui montrer tout ça. Qu'est-ce que tu en dis, Hemingway ?

Il me regarde, puis ouvre grand sa minuscule bouche pour bâiller. Je lui dépose un baiser sur la tête et l'installe dans le siège passager pour retourner au loft de Damon. Je me gare sur l'emplacement qui lui est réservé et l'appelle depuis mon portable.

— Salut, la belle, chantonne mon Grand Mec au téléphone.

— Coucou, euh, dis-moi, tu pourrais venir m'aider à monter les sacs ? Je suis à la voiture.

Je l'entends rire et tout à coup, je ne suis pas très fière de mes achats d'impulsion.

— J'arrive.

Je raccroche et rassemble une brassée d'objets, plus le petit Hemingway.

— Waouh. Il faut tout ça pour un chien ?

Je me retourne vers mon grand mec aux cheveux bruns qui se trouve derrière moi. Il est tellement beau gosse que je craque direct. Je l'embrasse.

— J'étais en plein élan de compassion pour lui, et bon, j'ai acheté beaucoup de trucs. Mais regarde-le, aussi !

Je tends Hemingway d'autorité à Damon, qui le prend dans ses grandes mains et se met à babiller comme un bébé :

— Hou, mais c'est qu'il a l'air touuut tristounet, notre petitou !

Au secours. J'espère que je ne prends pas une expression ni une voix aussi ridicules quand je parle au chiot.

— Il va te prendre pour l'idiot du village, si tu t'adresses à lui comme ça. Il s'appelle Hemingway. Pour ce que tu en sais, il pourrait être un génie de la littérature, comme son homonyme.

— Tu as raison. Je devrais lécher son cul tout poilu. Allez, je ferai monter les sacs de courses.

Il me passe le bras autour des épaules et nous entrons dans le building comme un vrai couple, avec un vrai chien. Nouveau concept dans ma vie pourrie. J'aime. J'aime beaucoup.

Un sentiment familier de perte

— Si tu avais lu la notice, comme je te l'ai dit...

— Je n'ai pas besoin de notice. C'est une poussette pour petit chien. Impossible que ce soit si difficile à monter. Je pense que tu en as acheté une défectueuse. Il nous manque une pièce.

Le téléphone à l'oreille, je réproue son obstination du regard. Ça sonne, ça sonne et Sutton ne décroche pas. Je suis inquiète, car il prend toujours mes appels. Pourquoi ne répond-il pas ? Mon cœur habituellement froid et vide se serre fort dans ma poitrine et se met à battre à toute allure.

— Il y a quelque chose qui cloche. Je le sens. Il faut que j'y aille. Je dois aller le voir.

Je suis en panique. Damon se remet debout et m'attrape par les épaules.

— Respire profondément.

Sa voix est exigeante et apaisante à la fois.

Je ferme les yeux et j'inspire profondément par le nez, puis j'expire par la bouche.

— Maintenant, on n'a qu'à passer chez lui pour voir s'il est là. Viens.

Il me prend dans ses bras et me tient fort.

C'est réconfortant, mais pas assez. J'en ai l'intuition, quelque chose ne tourne pas rond. J'embrasse Hemingway et je le dépose dans son nouveau panier de voyage.

— Il n'y a pas de raison qu'il ait un problème. Il doit être sous la douche, quelque chose comme ça, suggère Damon.

J'aimerais qu'il ait raison, mais je sais ce que je ressens, et je ressens un problème.

— Peut-être, mais fonce quand même, d'accord ?

Damon appuie sur l'accélérateur et nous filons dans la circulation pour arriver chez Sutton.

— Tourne là. C'est la troisième maison sur la droite. Tu vois la vieille voiture grise ?

— Vu.

Damon s'arrête, mais je suis déjà sortie pour courir vers la porte de Sutton, clé à la main. Il m'a donné un double il y a quelques années en cas d'urgence, et j'ai vraiment l'impression qu'il s'agit d'une urgence. Je donne trois coups de sonnette, et sans attendre, je me mets à taper du poing sur la porte. Damon me rejoint presque tout de suite.

— Capitaine ! Tu es là ?

Je tape trois coups de plus, je sonne encore trois fois. J'entends un bruit d'objet qui tombe à l'intérieur et à la vitesse de l'éclair, je déverrouille la porte. La clé obtempère, mais les gonds restent coincés. Damon donne un coup d'épaule sur le pêne, ce qui l'envoie taper dans le mur un grand coup. Je cours dans la maison et je m'arrête en dérapant sur le vieux plancher.

— Merde ! Capitaine ! Capitaine ! Oh, non. Qu'est-ce qui s'est passé !

Je m'agenouille à son côté. Il est allongé, tout tordu, dans la salle à manger. Le bruit que j'ai entendu depuis dehors, c'était le téléphone ! Il l'avait pris sur la tablette. Il a le visage déformé et ce n'est pas normal du tout.

— Oh, putain. Appelle une ambulance ! je crie à Damon avec frénésie.

Je l'entends parler à un standardiste et pendant ce temps, je pose la tête chauve brillante de Sutton sur ma cuisse et j'essuie la bave qui a coulé au coin de sa bouche.

— Allez, s'il te plaît, tiens bon. Tu vas bien. Ça va s'arranger, capitaine. Ne t'en fais pas, les secours arrivent. Allez, accroche-toi...

Je le supplie, ses yeux vitreux roulent sans se fixer dans ses orbites et je comprends que c'est horrible, qu'une chose grave vient de se produire. Je lui presse la main et il ne répond pas à mon geste.

Damon s'agenouille à côté de moi et pose deux doigts sur le poignet de Sutton. Ça m'évoque quelque chose, mais je n'arrive pas à savoir quoi. Je me sens complètement perdue. Je tremble et je sens l'adrénaline se diffuser à toute vitesse dans mes veines.

— Mais qu'est-ce qu'ils font ? je crie, au bord des larmes.

— Ils arrivent, ma chérie. Ils arrivent.

Le son des sirènes est bienvenu. Je l'entends s'approcher, et enfin, une ambulance et deux voitures de police s'arrêtent dans un crissement de pneus devant la maison. Deux infirmiers entrent avec de grandes malles.

— Monsieur, madame, nous sommes venus avec les pompiers. Veuillez reculer, s'il vous plaît.

Ils avancent pour aider Sutton. Ils retirent sa tête de mes genoux et commencent à débiter des trucs en jargon médical. Je ne comprends rien à leurs échanges et ça m'énerve.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il a ? je hurle.

Ils m'ignorent et continuent à s'occuper de Sutton. Damon me prend dans ses bras et m'attire en arrière. C'est comme si je regardais la scène depuis en haut. Comment est-ce arrivé ? Pourquoi ne suis-je pas venue plus tôt ?

Le troisième infirmier se tourne vers moi et me prend le bras en un geste réconfortant.

— Madame, je dois vous poser quelques questions pour que nous puissions l'aider au mieux.

À ce moment, j'y vois tellement flou que policiers et infirmiers se sont confondus et j'ai le cerveau embrumé. Le gars me pose tout un tas de questions, et je connais la réponse à la moitié d'entre elles. Je ne sais pas ce qu'il a mangé en dernier, je ne sais pas s'il a eu des symptômes inquiétants dans la journée... Je ne l'ai pas eu depuis qu'il m'a appelée, il y a deux jours, pour m'annoncer le rachat de la librairie. Et s'il était étendu là depuis tout ce temps ? Il attendait peut-être que je vienne voir s'il allait bien. Ce doit être pour ça qu'il essayait de prendre le téléphone. Je porte la main à ma bouche, complètement anéantie à l'idée qu'il ait pu avoir besoin de moi pendant que je me gavais de cacahuètes au sucre et que je dévalisais une animalerie. Les larmes débordent et la boule dans ma gorge est énorme. Je cherche à prendre mon souffle, mais les petites inspirations n'arrivent pas à franchir ma gorge nouée. Je vois des lumières colorées danser devant mes yeux. Je me sens partir. Je m'appuie sur Damon.

— Merde !

C'est tout ce que je l'entends dire à travers les pulsations dans mes oreilles. Il fait noir.

— Ma chérie, réveille-toi, dit Damon avec calme.

Je me redresse d'un coup et je me souviens de tout. J'entends les sirènes au-dessus de nous. Nous nous dirigeons en vitesse vers l'hôpital, derrière l'ambulance où doit se trouver Sutton.

— Tu t'es évanouie. Tout va bien, je suis resté avec toi tout le temps. Comment tu te sens ?

Je réponds par une question.

— Il va bien ? Est-ce qu'ils ont dit que ça allait s'arranger ?

Je regarde le profil de Damon depuis le siège passager incliné. Ça s'annonce mal.

— Ils pensent qu'il a pu faire un AVC. Les symptômes correspondraient.

Je sens l'adrénaline revenir et je suis à nouveau en proie à la panique. Je passe les mains dans mes cheveux et regarde l'ambulance devant nous sans la voir.

Nous nous garons au parking des urgences et je cours vers l'entrée. Damon me prend la main avec force et nous entrons à pas précipités. Je demande, hors d'haleine :

— Stanley Sutton ? Il vient d'être transporté ici en ambulance.

— Je regrette, madame, vous allez devoir patienter en salle d'attente. Quelqu'un viendra vous

parler dès que possible.

Je tape du poing sur le bureau de l'infirmière et je pars.

— Putain de merde !

— Allez, respire un bon coup, tu veux ? Il faut que tu essaies de rester calme, m'intime Damon d'un ton apaisant, en me passant les mains le long des bras. Pour l'instant, on ne peut rien savoir de plus. Il est entre de bonnes mains, ici.

Je le laisse me guider vers une chaise au coin de la salle d'attente. Damon replie son grand corps sur la chaise inconfortable et me prend sur ses genoux. Je coopère et j'élève mes propres genoux par-dessus ses jambes. Je pose la tête au creux de son cou et je me sens à nouveau gagnée par les larmes et la panique. Une heure passe, qui me paraît en durer dix. J'aperçois un médecin à l'autre bout de la salle d'attente. L'infirmière qui nous a dit d'attendre lui parle et pointe le doigt vers moi.

— Pour M. Sutton ?

— Oui, c'est ça. Comment va-t-il ? je demande aussitôt.

— Vous êtes de la famille ?

Avant que j'aie pu imaginer quoi répondre, Damon répond avec autorité :

— Oui, c'est sa petite-fille.

— D'accord, fait le médecin. Nous avons stabilisé l'état de votre grand-père et il va être transféré aux soins intensifs, au deuxième étage.

Il s'assoit dans la chaise juste face à nous et je sens que c'est mauvais signe. Il regarde ma main gauche, puis mon visage.

— Mademoiselle Sutton, je dois vous annoncer que votre grand-père a eu un grave AVC qui a causé d'importants dommages au cerveau. Le scanner montre que l'hémorragie cérébrale a été considérable. Nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir pour l'aider. Maintenant, il faut attendre de connaître ses réactions dans les vingt-quatre prochaines heures. Je suis désolé de ne pas avoir de nouvelles plus prometteuses. Vous pouvez aller le voir si vous voulez. Il n'est qu'à demi conscient, et sûrement dans un état de grande confusion. Je viendrai vérifier où il en est aussi souvent que possible.

Il me prend la main et ajoute :

— Je suis désolé, mademoiselle Sutton.

Je le regarde, comme dans un brouillard. J'ai entendu ce qu'il a dit, mais je ne capte rien. Un AVC ? Une hémorragie cérébrale ? Comment ça s'est passé ? Je ne sais même pas trop ce que ça représente, un accident vasculaire cérébral. Putain, quelle merde !

Damon me fait lever de mon siège et me guide vers un ascenseur.

— Joséphine, regarde-moi.

Il me prend le visage dans sa main et me force à le regarder.

— Je suis là. Je ne pars pas. Je vais m'assurer que tu vas bien.

Encore une fois, je ressens un éclair de familiarité. Tout ce cauchemar, ça me fait revivre l'accident : les sirènes, les infirmiers, l'hôpital, les médecins, le personnel... Tout ce cadre réveille la terreur pure que j'ai vécue il y a presque deux décennies et j'ai peur de m'écrouler sous ce poids. Je me dirige avec Damon vers l'accueil des infirmiers. Je dois avoir l'air d'un zombie. Mes yeux sont ouverts, mais restent hagards, car je n'arrive pas à fixer mon regard. Mes pensées sont claires, mais mes yeux refusent de bouger ou de se focaliser sur quelque chose. Je les garde au sol.

— M. Sutton ? demande Damon à un infirmier.

— Chambre 328.

Damon mène la marche et je garde les yeux au sol pendant que nous empruntons les couloirs à la

lumière crue. Nous entrons dans une chambre beaucoup moins éclairée, où j'entends le bruit des machines, ce qui me sort de mon brouillard. J'aperçois Sutton, immobile sur le lit d'hôpital. Il est relié à tout un tas de tuyaux, dans un sens et dans l'autre ; je n'ai aucune idée de leur fonction, mais leur vue me fait frissonner d'horreur. Ça se présente très, très mal. Damon me mène vers Sutton et je m'assois nerveusement sur un bord du lit. Damon reste à côté de moi et je passe le dos de la main sur le visage ravagé du vieux. J'ai la gorge serrée à me faire mal. Je prends sa main frêle et parcheminée dans la mienne et je la recouvre de mon autre main, tout en prenant garde de ne pas emmêler ses perfusions.

— Capitaine, je t'en prie, dis-je d'une voix éraillée, à travers mes larmes. Ne pars pas. Pas encore. Ne me laisse pas.

Je secoue la tête et les larmes coulent sans retenue sur mon visage.

Sutton me regarde à travers des paupières lourdes. Je vois qu'il a envie de dire quelque chose, mais il est vraiment trop faible. Il a le teint pâle et sans vie. Je me sens paniquée. Je ne sais pas comment réagir. J'ai peut-être une relation bizarre et dysfonctionnelle avec Sutton, mais il est tout ce que j'ai. Il a été comme un père pour moi et même si on fait semblant de se détester, on partage un lien fort. C'est à lui que je dois de ne plus être à la rue. Je suis entrée dans sa librairie, j'ai limite exigé qu'il me donne du boulot, et il m'a donné une chance. J'ai utilisé mon salaire pour acheter les pierres tombales que méritaient mes parents. J'ai pu manger correctement tous les jours, ce qui ne m'était pas arrivé depuis que j'étais petite fille, avant l'accident. J'ai pu mettre un toit au-dessus de ma tête et acheter un vrai lit où dormir. Sutton a pris des risques avec moi et c'est une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Il serre un tout petit peu ma main en fermant les yeux. Une goutte écarlate coule de son nez et mes sanglots deviennent incontrôlables. Je sais que c'est la dernière fois que j'aurai vu ses yeux ouverts et je sens mon cœur se briser, avec ce sentiment trop familier de perte.

Damon me fait lever, m'attire contre lui et m'entoure de ses bras. D'un geste aisé, il me transporte dans ses bras et j'enfouis mon visage humide dans son cou. Il se dirige vers la petite banquette à la fenêtre et s'assoit, pose mes jambes sur les siennes et me blottit contre lui. Les infirmières arrivent en courant et la pièce se remplit de personnel médical qui s'emploie, en vain, à ranimer Sutton.

— Il ne va pas s'en sortir ? je demande, la voix éraillée, entre deux sanglots éprouvants.

— Non, ma chérie, je ne crois pas.

Je m'appuie lourdement sur Damon et me noie dans mes larmes et mon chagrin. J'ai perdu Sutton, mon capitaine.

Dangereux désespoir

Trois semaines n'y ont rien changé. J'aurais dû m'en douter, évidemment, mais quelque part, j'espérais que la mort de Sutton ne m'affecterait pas autant que celle de mes parents. Quelle naïveté. Il a fait figure de père pour moi pendant sept ans. Je le voyais six jours par semaine, voire sept. Je mangeais la plupart du temps avec lui. Il m'a toujours respectée, jamais jugée. Il voyait bien que j'étais amochée, mais ne m'a jamais forcée à en parler. Je l'aimais pour ces raisons, même si je ne m'en rendais pas compte. J'ai failli m'effondrer pour de bon quand j'ai su qu'il m'avait laissé presque tout : sa maison, sa voiture, l'argent de son assurance-vie... tout. Je savais qu'il ne fréquentait plus sa fille ni sa petite-fille depuis des années, à cause de ses relations avec son ex-femme. Je n'ai jamais demandé de détails, et il ne me les a jamais donnés. Ça me convenait, mais jamais je ne me serais attendue à hériter à leur place.

Sutton m'a tout laissé, et trois semaines ont passé, au cours desquelles je suis restée à regarder les paperasses. Je reçois sa maison, sa voiture, tout un classeur rempli à ras bord de documents importants dont je ne sais rien ; vraiment tout. Je ne sais pas quoi en faire. Je ne peux pas emménager chez lui, mais je me sentirais mal de revendre cette maison. Elle est bien, mais c'est celle de Sutton, pas la mienne.

Dans tout ça, Damon est absolument génial. C'est lui qui me sauve du désespoir familial et dangereux qui frappe à ma porte. Sa présence est le remède qui apaise mes blessures. Je ne l'ai pas lâché ces dernières semaines et il a supporté sans broncher le fardeau de cette copine en deuil et accablée. Il devient tout ce que j'ai au monde, et même si cela paraît absolument effrayant, il est plus que suffisant. On en reste là : c'est le bon. Je le reconnais, comme je reconnais mon reflet dans le miroir. S'il existe au monde deux personnes faites l'une pour l'autre, c'est nous. Je n'ai jamais cru à ces histoires de coup de foudre et d'âmes sœurs jusqu'à maintenant. Jusqu'à lui.

Depuis tout ce temps, je reste dans son lit. Tous les travaux dans la librairie ont été interrompus avec le décès de Sutton. Damon m'a bien signifié de ne pas me soucier du projet pour l'instant, et je l'ai écouté. J'ai envisagé de m'y rendre, mais le seul fait d'y penser me terrasse de douleur, prive mes poumons d'air et me donne la nausée. Je suis à la ramasse.

— Ma chérie ?

Damon entre dans la chambre, un verre de jus d'orange à la main.

Je serre Hemingway contre moi pour me tourner sur le côté. Mon petit amour de chiot ne s'émeut pas le moins du monde.

— Hemingway, je t'adore.

J'enfouis le visage dans son pelage doux et il me lèche le menton, et j'ai droit à une bouffée de son haleine sucrée de petit chiot.

— Salut, la belle.

Je pousse un grognement moqueur à son compliment. Belle, j'en suis à mille lieues, en ce moment. J'ai une mine de papier mâché jaunâtre, je porte zéro maquillage, je suis vêtue d'un bas de survêtement et d'un débardeur miteux et mes cheveux pendouillent lamentablement. Je ressemble à quelqu'un qui n'a pas bougé du lit depuis un mois.

— Non, pas belle, non.

— Tu es toujours belle à mes yeux, et il n'y a que mon opinion qui compte.

J'adresse un sourire doux à mon Grand Mec. Ce que j'aimerais être en meilleur état ! Je caresse le pelage vaporeux d'Hemingway sans y penser et je marmonne :

— Je suis désolée, je ne sais pas ce que j'ai. Je ne suis pas très sympa avec toi.

Le lit se creuse : Damon s'installe avec moi, allongé de côté, vêtu de ses habituels pantalon et chemise. Il m'examine de ses yeux de miel et essuie vivement les deux larmes traîtresses qui coulent sur mes joues.

— Écoute-moi. Tu es la personne la plus importante de ma vie. En ce moment, tu as mal et tu as besoin de moi. Rien ne me rend plus heureux que de savoir que tu as besoin de moi. Ça me fait sentir important et... aimé.

Il bafouille sur ce dernier mot et mon cœur s'arrête de battre, puis se trouve gonflé de plus d'amour que je ne saurais exprimer. C'est peut-être la mort de Sutton qui m'a transformée en serpillière pleurnicharde, ou alors c'est simplement le fait de tomber amoureuse. Cela fait une semaine entière que j'essaie de comprendre ce mystère. Après avoir rencontré Damon, j'ai commencé à ressentir les choses, à pleurer, à vouloir, à sourire, et plein de trucs qui ne m'arrivaient jamais avant. J'ai même un super petit chien que j'adore et que je chouchoute à loisir.

Damon me regarde, plein d'espoir, une expression penaude absolument craquante peinte sur son visage, ce qui crée chez moi un tourbillon d'émotions incontrôlables. Je pleure de plus belle et je vois que prononcer le mot fatidique l'a rendu nerveux.

— J'ai réfléchi, et je voudrais que tu voies un médecin. Tu es en dépression. Je m'en suis occupé et je t'ai pris rendez-vous pour demain matin.

— Je t'aime.

Je fais cet aveu d'une petite voix sur un ton en harmonie avec son expression piteuse. Mais les mots n'en sont pas moins puissants.

Damon ferme les yeux et expire profondément, comme s'il avait retenu son souffle. Il s'approche et prend mon visage entre ses grandes mains pour effleurer tendrement mes lèvres des siennes. Il m'embrasse avec passion, désir et un soulagement tangible. Si un baiser pouvait dire ce qu'il ressent, celui-ci hurlerait « Je t'aime ».

— Dis-le encore ? demande-t-il avec douceur, les yeux toujours clos.

Je n'hésite pas à répéter. Je pourrais le dire un million de fois sans m'en lasser. J'articule cette fois d'une voix plus assurée :

— Je t'aime.

Damon exhale à nouveau un profond soupir, comme s'il absorbait ma déclaration, puis il se glisse de l'autre côté du lit et se met debout, dos à moi. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Je le vois pencher la tête, déboutonner sa chemise, l'enlever... Son pantalon rejoint la chemise au sol, puis Damon se retourne vers moi. Ses yeux d'ambre ont une nouvelle expression, chaleureuse, intense et aimante. Dans ce regard, je peux voir la profondeur de ses sentiments pour moi. Il garde le silence et pose Hemingway dans son panier, à terre près du lit. Je jette un œil et constate que notre chiot gâté s'est déjà rendormi.

Damon revient avec moi et m'embrasse tendrement avant de me débarrasser de mon débardeur, qu'il lance aussi à terre. Il glisse les doigts sous la taille élastiquée de mon jogging ample et libère mes jambes. Les sous-vêtements m'embêtent plus qu'autre chose en ce moment, donc je n'en porte pas et je me retrouve entièrement nue devant lui. Il remonte mes jambes et les écarte grand devant lui. Ses joues rosies suggèrent son excitation, et je sens que les miennes sont dans le même état. Mon corps vibre dans l'attente, et je le regarde retirer son boxer gris bien ajusté. Son érection libérée bondit hors du tissu et pointe dans ma direction. J'ai l'eau à la bouche à l'idée de le recevoir profondément, d'avoir sa saveur sur ma langue. Il a les paumes sur mes genoux repliés et me regarde dans les yeux.

— Encore.

Je veux faire plaisir à l'homme de qui je suis tombée amoureuse si complètement.

— Je t'aime.

Il donne presque l'impression d'avoir mal quand je professe mon amour pour lui. Je regarde sa poitrine se soulever à chacune de ses profondes inspirations. Il est majestueux. Il s'allonge entre mes cuisses pour s'y installer et je sens bientôt ses lèvres explorer l'intérieur d'une de mes cuisses, ce qui fait trembler mes jambes. Sa main chaude les caresse pour les faire cesser. Ses lèvres remontent le long de ma cuisse, évitant mon centre pour atterrir sur mon ventre, juste au-dessous du nombril.

— Encore, murmure-t-il, les lèvres sur ma peau.

Son souffle chaud m'assaille et envoie des picotements jusqu'à mon sexe, qui se contracte.

— Je t'aime.

Quand je répète ces mots, il gémit. Il fait remonter les mains sur mon corps et son visage arrive face au mien, ses yeux d'ambre me fixent. Longtemps. L'extrémité pleine de son pénis bute contre mon sexe humide. Mon bas-ventre n'est plus que chaleur et attend qu'il me prenne. J'écarte encore les jambes et mon corps s'ouvre à Damon pour laisser passer ses hanches. Il se positionne entre mes cuisses et chasse des petits cheveux de mon front. Il se projette un peu en avant, juste assez pour introduire le bout de son sexe dans ma fente humide. Mes yeux se ferment et j'attends qu'il me fasse l'amour pour la première fois.

— Encore, demande-t-il d'une voix ferme.

J'ai conscience que c'est une épreuve de force pour lui de se retenir.

— Je... je t...

Alors que je commence à parler, il entre complètement en moi, me coupant le souffle et le sifflet en même temps.

— Dis-le, gronde-t-il.

— Je t'aime, Damon. Je t'aime plus que tout au monde !

Une larme s'échappe au coin de mon œil. Il l'essuie du pouce, puis lie ses doigts aux miens et les amène bien au-dessus de ma tête.

— Il me serait impossible de t'aimer plus. Joséphine, mon cœur est avec toi pour toujours.

Il se souvient de l'inscription au dos de la montre de ma mère. Ce que disait mon père à ma mère. Mon propre cœur se serre douloureusement et je suis certaine que je pourrais mourir de joie.

— Oh, Damon, dis-je d'une voix éraillée, les larmes redoublant.

— Ne pleure pas, ma chérie.

Il recule, se retire presque entièrement, puis revient en moi, lentement, profondément. Je sens l'extrémité de son sexe contre mes parties les plus intimes. Damon se penche pour enfouir le visage dans mes cheveux étalés en halo sur le lit.

Sa déclaration me fait me sentir comme une déesse et je tourne la tête pour lui mordiller le cou. Il garde des mouvements lents, fermes, profonds. Les larmes roulent toujours sur mes joues pendant qu'il me fait l'amour de façon mesurée et magnifique. Je lance les jambes aussi haut que possible pour lui permettre d'aller plus loin. Il augmente un peu la vitesse et je sens que nous sommes tous les deux au bord de l'orgasme. Il halète bruyamment à mon oreille et je me cambre vers lui, me préparant au tsunami de plaisir prêt à me submerger.

— Ah, continue. Continue !

Il accélère encore et libère l'une de mes mains pour m'attraper la hanche, sa poigne d'une solidité sensuelle et en même temps légère comme l'air. L'énergie avec laquelle il me possède est époustouflante. À couper le souffle, même. J'en ai les orteils qui se recroquevillent, le centre de ma féminité se tend et une puissance monumentale parvient à son apogée, puis explose. Mon corps est

pris de spasmes, mes muscles intimes se contractent autour de son organe. Au bout de tous ces va-et-vient, il s'arrête, le pénis palpitant et agité de soubresauts. Il se répand en longs jets brûlants dans mon intimité et s'effondre, lâchant mon autre main. Je l'entoure de mes bras et il pousse un soupir. J'effleure son dos du bout des doigts pendant que sa respiration ralentit et que son rythme cardiaque revient à la normale.

— Dis-moi que tu resteras avec moi. Quoi qu'il arrive.

Cette exigence, énoncée d'une voix étouffée, sonne plus comme une supplication. Pourquoi me demander ça de cette manière ? Jamais je ne pourrais le quitter, jamais. Je suis à lui, complètement, irrévocablement. Aucun autre homme ne pourrait tenir la comparaison face à Damon.

— Je ne pourrais jamais revenir à ma vie avant toi. Tu es tout ce que je veux. Tout ce qu'il me faut. Je ne bouge plus. Jamais. Tu vas devoir te coltiner ma personne, beau gosse.

Je sens ses lèvres former un sourire dans mon cou. Il se retire de moi et reste à moitié sur moi, à moitié sur le matelas.

— Même si ça doit prendre le restant de mes jours, je te promets que je te ferai oublier toutes les mauvaises choses qui te sont arrivées. On se créera des souvenirs de bonheur qui pèseront dix fois plus que les tristes. Je vis pour te faire sourire, Joséphine.

— Eh bien, je crois que tu as pris un excellent départ, Grand Mec.

J'emmêle les doigts dans ses cheveux et je tire un peu dessus.

— Tant mieux. Ça veut dire que ce qui vient sera plus facile.

Damon se soulève sur un coude, arborant une expression espiègle très parlante et je plisse les yeux avec suspicion.

— Oh, oh.

Il lève une main pour repousser à plus tard ma rébellion imminente. Je suis peut-être amoureuse de lui, et certes, je ne veux rien d'autre que passer toutes mes journées avec lui, mais je refuse de me laisser emmerder. Comme dirait Gramz, si c'était le cas, autant me rebaptiser Papier Toilette.

— J'ai décidé que tu allais emménager avec moi. Officiellement. À l'heure où je te parle, ton appartement est en train d'être mis en cartons.

Il risque un regard vers moi et je discerne l'inquiétude dans ses yeux qui me captivent tant. Allez, je ne peux pas le laisser mariner comme ça. Intérieurement, j'ai l'impression qu'on vient d'ouvrir les rideaux sur mon monde pour l'inonder de lumière. Je vis de toute façon chez Damon depuis presque un mois, donc j'aime beaucoup l'idée de vivre ici. Je ne peux pas m'imaginer ailleurs. Cependant, ce sentiment ne doit pas se lire sur mon visage, parce qu'il a l'air d'avoir vraiment peur de ma réaction.

— Avant de commencer à criser, tu dois comprendre certaines choses. Ce sujet est tout simplement non négociable.

Damon lève les deux mains et remonte un doigt à chaque nouvelle phrase.

— Je suis ton petit ami. Je t'aime. Je m'inquiète pour toi. J'ai envie de toi à peu près tout le temps, et c'est réciproque. Je pense que tu es en pleine dépression et que tu as besoin de moi. Tu n'es pas allée dormir chez toi une seule fois en un mois. Et puis, il y a Hemi. Je ne voudrais pas entrer dans une bataille pour sa garde, Joséphine, mais je ne te conseille pas d'essayer.

Après ce dernier point, il me lance un clin d'œil et je secoue la tête.

— Jamais ! Il me préfère.

Il serre les mains sur son cœur de façon théâtrale, ce qui me fait rire.

— C'est parce que tu es la mère. Les enfants aiment un peu plus leur maman, c'est bien connu. Et en plus, il est gâté-pourri, avec toi.

Je feins la plus grande indignation face à cette accusation. Bien sûr que je gâte Hemingway, mais c'est mon rôle. Je l'aime trop pour ne pas le couvrir d'attention et de cadeaux.

— Très bien. Si c'est non négociable.

Damon me lance un sourire à incendier ma culotte et je crois bien que je fonde littéralement devant lui. Si le paradis existe, je suis sûre qu'il est là.

Squelettes

— Est-ce qu'il vous arrive d'envisager de vous faire du mal ou de faire du mal à d'autres personnes ?

Je plisse les yeux face au vieux schnock assis en face de moi avant de répondre d'un ton sec :

— Non.

Je n'ai pas d'idées suicidaires. Je suis en deuil, bordel ! Faut pas chercher plus loin. Je ne pense pas m'en prendre à moi-même, mais s'il me pose encore une question énervante, il est possible que je considère l'idée de lui taper sur la tête avec son satané cahier relié de cuir.

Il m'observe comme le psy qu'il est et note quelque chose sur le cahier posé sur ses genoux.

— Vous savez, ça me saoule vraiment que vous preniez des notes à mon sujet. Alors gardez vos petits gribouillis pour plus tard, OK ?

Je tape sur l'accoudoir de mon fauteuil de la paume de la main. Cette situation est ridicule. J'étais absolument pour l'idée de consulter, mais je ne pensais pas que ça ressemblerait à ça. Ce mec me met les nerfs en pelote. C'est un homme âgé d'apparence plutôt affable, mais son manque de compréhension est plus que frustrant. Une thérapie est-elle vraiment censée se dérouler de cette façon ?

— Pourquoi cela vous dérange-t-il que je prenne des notes ?

— Je n'aime pas l'idée de... de me faire débîner dans votre petit cahier. Vous ne me connaissez même pas, alors comment vous pouvez écrire des trucs sur moi ?

Il hoche la tête de façon professionnelle et continue de scribouiller sur la feuille. Gros con, va.

— Pourquoi cette impression que j'aurais un jugement négatif à votre encontre ? Pourquoi irais-je vous « débîner » ?

Il trace des guillemets dans les airs, ce qui me perturbe encore plus. C'est irrationnel, je le sais bien, mais vraiment, il me hérîsse le poil, ce psy à la noix.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que je suis avec un riche homme d'affaires qui vous a payé six mois d'avance pour me voir à cause de mon passé d'orpheline SDF dotée d'une horde de squelettes qui ne demandent qu'à sortir du placard ?

— J'en déduis que vous ne vous sentez pas au même niveau que M. Cole ?

Je le dévisage comme s'il était la personne la plus limitée que j'aie pu rencontrer.

— Euh, c'est quelle partie que vous avez loupée, dans la comparaison ? Homme d'affaires plein aux as. Orpheline, SDF, au chômage.

J'imite des mains les plateaux d'une balance et je hausse un sourcil.

— Joséphine, je ne crois pas que Damon vous voie de cette manière. Alors, pourquoi vous décrire ainsi ? Ne pouvez-vous pas dire autre chose sur vous ?

Merde alors, là, je n'ai pas de réponse. Je retire une peluche de mon jean en marmonnant :

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais considérée autrement, je suppose.

— Très bien. Maintenant, je voudrais que vous vous définissiez d'une autre façon devant moi. Je veux que vous vous présentiez en exprimant des choses positives sur vous-même.

— Là, tout de suite ?

Le psy confirme sa demande et je vois son stylo prêt à l'action.

— D'accord. Bon. On va dire que, euh, je suis pas tire-au-flanc. Je suis tenace. Je suis capable de m'en prendre plein la gueule, physiquement ou verbalement, et de rester debout. J'ai appris toute seule la plupart de ce que je sais, sachant que j'ai arrêté l'école à douze ans. Je m'y connais vraiment bien en livres. Sutton m'appelait « catalogue sur pattes ».

Penser à lui me met le sourire aux lèvres, mais aussitôt, la tristesse s'empare de moi. Je dois encore m'habituer au fait qu'il n'est pas au magasin en train de m'attendre. Je n'ai pas encore réalisé que si je m'arrête au chinois pour prendre des plats à emporter, je ne commanderai pas son poulet à l'aigre-douce habituel.

— Parlons un peu de lui.

Je regarde le psy d'âge respectable et je me sens obligée de parler.

— Je suis allée au *Petit Resto* ce matin pour y prendre mon petit déjeuner, comme d'habitude, et j'ai aperçu un vieil homme qui aurait pu être son jumeau, dans le parking. Quand je l'ai vu, mon cœur s'est arrêté. Je sais que c'est impossible, évidemment. Je l'ai enterré, Sutton. À côté de mes parents, pour tout dire. J'ai été la dernière à le voir. Il avait l'air en paix. Comme s'il dormait, vous voyez ? Ils ont fermé le cercueil devant moi et l'ont descendu dans la terre. Il n'y avait que quatre personnes, à l'enterrement. Moi, Damon, Brian, sans doute par respect pour Damon, et l'une de ses voisines. C'est tout. Tout le monde s'en fiche, qu'il soit mort. Ça m'attriste et ça m'énerve. Il devrait y avoir plus de gens à qui ça importe ! Plus qui ont mal ! Pas seulement moi ! J'en ai trop marre, que ce soit juste moi. Ce n'est pas juste, que ce soit toujours moi !

J'ai débité tout ça d'une traite et je sanglote maintenant d'une façon qui me vide complètement. Le bon docteur vient s'accroupir devant moi, me présente un mouchoir et me tapote dans le dos. Il dépose la boîte de mouchoirs sur mes genoux et retourne à son siège.

— Joséphine, vous êtes en deuil. Vous êtes en colère, ce qui est normal. C'est naturel de vouloir reprocher à quelqu'un ce qui s'est passé. La première chose à faire pour vous, c'est de prendre à votre compte les choses qui vous ont affectée. Arrêtez de vous battre contre tout ça. Donnez-vous le droit d'avoir mal. De pleurer autant que nécessaire, jusqu'à avoir tout évacué. Vous ne pouvez pas continuer à réprimer tout ça. Vous avez l'avenir devant vous et je vois que vous souhaitez avancer, mais il va falloir couper les liens avec le passé, mademoiselle.

Je hoche la tête et me tamponne les yeux.

— Je sais. Je veux essayer, vraiment. Damon mérite mieux que ça. Il est génial et je l'aime. Pour lui, j'essaierai.

Le docteur esquisse un demi-sourire et regarde sa montre. Juste au bon moment, notre première session est terminée.

— À la semaine prochaine, m'sieur le psy, lui dis-je avec un salut de l'index. Merci.

Une fois dans la BMW de Damon, je pose la tête sur le volant. Je n'ai pas envie de retourner tout de suite à l'appartement. Avec tous mes cartons pleins d'affaires inutiles, c'est sens dessus dessous. Je pense à quelqu'un qui pourrait me remonter le moral ; pour y avoir accès, il suffit d'un sachet de cacahuètes sucrées. Nickel.

Après m'être arrêtée à la station-service pour acheter les provisions pour Gramz, je me dirige vers la maison de retraite. J'adore cette femme et en toute honnêteté, elle correspond exactement à ce que vient de me prescrire le psy. Elle est drôle, pleine de sagesse et d'intelligence. Une bonne longue visite à Gramz, voilà qui ne me ferait pas de mal pour me changer les idées. Je m'arrête à un emplacement de parking et éteins le moteur, le temps d'envoyer un SMS à Damon pour qu'il sache où je suis.

Je passe voir Gramz et reviens vite. Je t'aime.

Un message arrive en réponse une minute plus tard, et je l'ouvre pendant que je traverse le parking.

Je souris d'une oreille à l'autre et je tape un autre SMS.

Je-t'ai-me ;)

Un nouveau message arrive au moment où je marche dans le couloir.

Bonne fille. Moi aussi, je t'aime. Bise à Gramz de ma part.

Je range le téléphone dans mon sac, tourne et entre par la porte ouverte de son studio.

— Bonjour Gramz, je vous ai appor... (Je m'interromps en voyant qu'elle n'est pas seule.) Oh, pardon. Je reviendrai plus tard.

— Oh, que non ! Mes cacahuètes !

Je lui adresse un sourire timide et reprends là où j'en étais. Assis sur le fauteuil à côté du lit, un homme aux cheveux blonds grisonnants, aux yeux vitreux et injectés de sang, sourit à son tour. C'est qui, ce mec ? Je passe les friandises à Gramz, qui déchire le sachet comme une vraie droguée et j'attends les présentations.

— Joséphine, voici mon fils Edward. Eddie, je te présente Joséphine, la copine de Damon.

L'homme prend un air entendu et croise les bras.

— Ah, d'accord. C'est toi, la sale petite garce que je ne dois surtout pas approcher.

— Tu crois parler à qui, pauvre ivrogne ? je lui lance en retour.

— Hé ! Dites donc, arrêtez tous les deux !

Gramz n'a aucun mal à interrompre notre affrontement, et nous devons nous contenter de nous jeter des regards noirs et de lever les yeux au ciel pendant le restant de mon heure de visite. Au temps pour mon moral qui devait être remonté !

— J'y vais, maman, annonce Edward, ce salopard d'ivrogne, qui étreint sa mère sans conviction.

C'est l'occasion ou jamais.

— Je devrais repartir aussi, Damon m'attend.

J'embrasse Gramz sur sa joue ridée et la prends dans mes bras.

Dans le couloir, je presse le pas pour rattraper Edward.

— Hé, toi !

Il s'arrête pour me faire face.

— Je sais pas pour qui tu te prends, mais tu me reparles comme ça, et je te redessine la mâchoire !

Je n'ai pas le temps de dire ouf qu'il me balance sa main crasseuse au visage. Ce salopard vient de me flanquer une gifle monumentale. Sans réfléchir, je recule la main pour prendre mon élan et je lance le poing en plein sur sa bouche de pauvre type. Il grogne et porte les doigts à ses lèvres en sang.

— T'avise pas de me retoucher, l'avertis-je, les dents si serrées qu'elles en grincent.

Je me détourne et pars vers la sortie. Au passage, j'aperçois une infirmière, les yeux arrondis de stupeur. Merde, je vais être interdite d'accès et Damon ne sera pas content. Exactement ce dont j'ai besoin en ce moment.

En retournant à la maison, je tente de trouver une excuse plausible pour mon interdiction de séjour à la maison de retraite, mais je n'arrive à rien. À tous les coups, Damon a déjà été mis au courant que j'ai échangé des coups avec son père.

— Trop génial, je soupire tout en entrant le digicode.

Les portes se referment pour me mener droit à mon sombre destin. Bon, je me contenterai d'être

sincère et de m'expliquer. C'est ma seule carte, donc je la jouerai, un point c'est tout. Si Damon m'en veut, je me confondrai en excuses jusqu'à ce qu'il s'en remette. Voilà, j'ai mon plan.

— Je suis là !

Personne ne sort. Où peuvent-ils être ? En général, Hemingway, mon petit chiot tout pataud, arrive en dérapant dans l'entrée.

— Hé-ho ?

J'avance dans le couloir jusqu'au bureau de Damon, et je ralentis en entendant des voix. Qui est là ? Je passe par la porte entrebâillée pour découvrir Damon dans son fauteuil et Hemingway sur le bureau, qui regarde attentivement l'écran de l'ordinateur.

— Et celle-là, Hemi, qu'en penses-tu ? Ça lui plairait ?

Damon ébouriffe les poils de la tête du chien et soudain, remarque ma présence. Il serre les dents, ce qui montre qu'il est énervé. Il pose Hemingway à terre et s'élançe tout de suite vers moi. Il me prend la main et m'entraîne vers la chambre. Ah, merde. La main sur ma mâchoire, il m'oblige à me regarder dans le miroir et je comprends pourquoi il flippe. J'ai la lèvre ouverte et un peu de sang a séché en dessous. Ça alors, je ne l'ai même pas senti. Ni reconnu le goût du sang dans ma bouche. C'est drôle, les effets de l'adrénaline.

— Qui t'a fait ça ?

Empourpré, le souffle court, Damon serre le poing si fort que les jointures de ses doigts sont toutes blanches.

— Je me suis écharpée avec ton père. Il m'a giflée, alors je lui ai filé un coup de poing. T'inquiète, il a une tête pire que la mienne.

— Joséphine, ton humour ne me plaît pas. Dis-moi ce qui s'est passé. Tout de suite.

— Il était là avec Gramz, et il m'a traitée de sale petite garce. Je l'ai arrêté dans le couloir pour lui dire qu'il n'avait pas à m'insulter comme ça, il m'a balancé un pain et j'ai répondu par un crochet du gauche. Sans vouloir me jeter des fleurs, je l'ai bien amoché.

Je dis ça avec fierté, parce que c'est vrai. Il saignait largement plus que ma petite goutte de sang de rien du tout.

— Je vais le tuer. Putain, je le jure, je vais l'enterrer, cette ordure ! Il a déjà bousillé ma vie, je ne le laisserai pas toucher à la tienne !

Explications

— Tu n'avais pas besoin de nettoyer ça comme si c'était une blessure profonde prête à gangréner, tu sais. Il fait mal, ton désinfectant !

Damon pose sur moi son regard toujours furibond et je préfère me taire jusqu'à ce qu'il soit calmé. Je produis un faible sourire, mais celui-ci rouvre ma lèvre abîmée, provoquant un sursaut de douleur. Cela ne fait qu'alimenter la rage de mon Grand Mec, qui pointe le doigt sur moi, me clouant sur place.

— Si tu le revois, quitte les lieux. Où que tu sois, aucune importance. Tu t'en vas et tu m'appelles tout de suite. N'approche jamais ce connard. C'est bien compris ?

Son ton et la pression qu'il me met me font un peu flipper. Un poivrot, ça ne me fait pas peur, mais quelque chose me dit qu'Edward n'est pas l'alcool de base. Une ombre dans la voix de Damon m'inquiète vraiment. Quand je suis entrée dans la pièce, il affichait un sourire sinistre et glaçant. Pas du genre à annoncer quoi que ce soit de bon. J'ai besoin de réponses, mais il est clair qu'elles ne me viendront pas de Damon, qui est bien trop fâché et ne pense qu'à me tenir à distance de son père. Il faut que je reparle à Gramz.

— Je ne l'approcherai pas, mon chéri, mais calme-toi, tu veux bien ? (Je m'avance dans ses bras et caresse doucement sa pommette saillante.) Tu n'as pas à t'en faire pour moi. Je suis une grande fille.

Je souris, ce qui n'améliore absolument pas son humeur.

— Tu ne comprends pas, Joséphine.

Damon secoue la tête gravement et m'attire tout contre lui. Il m'enserme de ses bras et je peux tout juste respirer. Il a peur, peur à un point anormal.

— Il bousille tout ce qu'il touche. Il aspire la vie de tous ceux qu'il entoure. Il se sert des gens, il les blesse et il les jette quand il n'en a plus besoin. Si j'en venais à te perdre par sa faute, je serais anéanti. Je ne m'en sortirais jamais sans toi. Je n'ai pas envie de m'en sortir sans toi.

Ses paroles m'inquiètent et me rendent encore plus éprise de lui, tout à la fois. Apparemment, mon Grand Mec n'a pas eu une vie facile, lui non plus. Je devrais peut-être le traîner chez mon psy. Je ris intérieurement à m'imaginer Damon dans le fauteuil où je me trouvais ce matin, avec le docteur en train de prendre des notes. C'est tellement invraisemblable.

— Tu es déjà allé voir un psy ?

La question a franchi mes lèvres avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir.

— Oui. Je vais chez le docteur Versan depuis des années.

Il me relâche et commence à ranger la trousse de secours.

— Ah bon. Je ne... Il ne m'a rien dit.

Là, je ne rigole plus. Des années ? Il est rongé à ce point ?

— Il n'a pas à le dire. Je lui ai demandé que ça reste confidentiel et de toute façon, il est tenu au secret professionnel, explique simplement Damon.

— Et à quel moment tu as commencé à consulter ce vieux schnock ?

Je sais que je ne devrais pas insister, mais je veux savoir. Je dois savoir. Je ne suis pas spécialement équilibrée, et Damon connaît presque tous mes problèmes, mais je ne sais à peu près rien de son passé. Il ne l'évoque jamais, et jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas cherché à le cuisiner plus.

— Il y a longtemps. J'étais ado quand je suis devenu son patient. C'est Gramz qui me l'a dégotté.

Il ne compte pas m'en révéler plus ?

— Et pourqu... ?

— Je n'ai pas envie d'en parler pour l'instant, d'accord ?

— D'accord. (Je tends la main vers son bras pour l'arrêter dans son rangement.) Si un jour tu voulais en parler, je suis là et je compte rester.

— C'est exactement pour ça que je ne veux pas en parler.

Alors là, je n'y comprends rien. Je fronce les sourcils pour le lui signifier, mais il ne s'explique pas.

— Allez, si on passait à des sujets plus... agréables ? suggère-t-il.

Sa main s'égaré un instant sous ma robe de coton, puis se dirige droit vers mon entrejambe.

— Tu es prête pour moi ? Toujours ?

— À peu près, réponds-je d'une voix mal assurée.

Deux doigts habiles se mettent à caresser mon clitoris ultrasensible. Je ferme doucement les yeux et je rejette la tête en arrière. Un coup sec sur ma culotte de dentelle et il me laisse nue et dévergondée. Je constate que mon homme bien bâti ne laisse pas les choses au hasard dans sa passion : les petites culottes délicates, ça se déchire facilement, surtout quand c'est mouillé. Pas étonnant qu'il en ait mis autant en réserve dans la commode, le vicieux. J'adore cet état d'esprit. Damon me prend par la taille pour me déposer à côté du lavabo. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Je le sais frustré, et il veut exorciser les tensions. Il ne va pas me faire l'amour tendrement, cette fois-ci. Il va me prendre sans ménagement ni préliminaires, et je suis prête.

— Pour qui ce sexe est-il bien mouillé, Joséphine ?

Ses paroles et son souffle sur ma joue me font frissonner de partout.

— Pour toi, dis-je doucement.

Ses longs doigts s'introduisent en moi, accentuant mon besoin d'être remplie par son érection.

— Et tu sais pourquoi ce sexe reste mouillé pour moi, Joséphine ?

Ses doigts glissent comme dans un fourreau, trois, quatre, cinq fois, puis il les retire. Je lui fais signe que non. Il prend dans sa bouche deux doigts couverts de mes sucs et pousse en les léchant des grognements approuvateurs qui augmentent mon trouble.

— Parce que...

Il déboutonne son pantalon de costume, en descend la braguette pour libérer sa verge durcie, qui palpite et se tend dans ma direction.

— Ceci...

Il relève lentement ma robe autour de ma taille. Je baisse les yeux et la vue de son érection triomphante qui frôle mon orée impatiente me rend folle de désir pour lui.

— Est...

Il tient sa hampe d'une main et en fait jouer l'extrémité le long de ma fente. Il s'arrête juste face à l'orifice, ses yeux d'ambre se haussant à la hauteur des miens.

— À moi ! claironne-t-il avant de plonger sans plus atermoyer.

Je crie. Je pourrai vivre des années avec Damon, ça ne me préparera toujours pas à la sensation de plénitude qu'il me procure. Il s'arrête, juste assez longtemps pour que je reprenne le souffle que sa puissance m'a coupé. Il m'agrippe si fort les hanches que je suis certaine qu'il va laisser des marques. J'enroule les jambes autour de sa taille, ce qui lui permet d'accéder là où il le désire. Je vois les veines gonfler dans son cou, son pouls s'accélère, ses yeux sont voilés de passion. Je le sens se retirer de moi, et chaque aspérité, chaque veine de son membre dressé s'insinue de façon délectable à l'intérieur de moi. Il revient profondément, son extrémité de belle taille m'envoie des éclairs de plaisir et de douleur dans tout le corps. Damon lance un rythme effréné et me lacère de ses

à-coups bestiaux. J'ai la main crispée sur son épaule pendant qu'il se noie en moi, encore, encore, toujours. À chaque va-et-vient, je suis amenée un peu plus près de l'explosion. Je contemple avec fascination la beauté érotique de nos corps qui se rejoignent. La vue de mon orifice qui laisse entrer son sexe si imposant fait monter une nouvelle vague de chaleur de mon bas-ventre, qui se diffuse dans tout mon corps et accélère encore les battements de mon cœur. Damon me tient tout contre lui et s'empare de mes fesses pour me soulever du meuble, entièrement collée à lui. Il se dirige vers le mur et m'avertit :

— Tiens-toi bien, ma chérie.

Sans aucune hésitation, je m'accroche avec force. Il me plaque entre le rempart dur de son torse et le mur derrière moi. Je suis en pleine effervescence, entre la prison de son corps et sa main étalée sur mes fesses. La douleur de ses ongles courts qui entrent dans ma chair douce est bienvenue. Damon s'éloigne de moi, retirant son sexe volumineux, pour mieux revenir et m'empaler, vite, fort. Il poursuit ses va-et-vient sans relâche. Je bloque ma respiration et enfonce à mon tour les ongles dans son dos. Il grogne, il gémit de plaisir, et c'est le seul son qui s'ajoute à celui de nos corps qui heurtent en cadence. Je suis à bout de souffle et euphorique. Sans prévenir, mon corps entame les contractions et soubresauts familiers qui me précipitent dans un orgasme des plus inattendus.

— Ah ! Damon !

Je crie son nom et ma vision devient floue et semée de taches lumineuses. L'air siffle entre ses dents serrées, il charge encore une fois et s'immobilise, fiché loin en moi.

— Putain ! crie-t-il à pleins poumons.

Son corps tremble et son pénis vibre en moi. Son explosion m'emplit d'une chaleur nouvelle et je me complais dans cette sensation.

— Ne me quitte jamais, je t'en prie, murmure Damon.

Cette supplication me tire de ma béatitude et je me rends enfin compte qu'il a une peur panique de me perdre. Merde, il est sans doute aussi flippé que moi par l'idée d'être délaissé par ceux qu'il aime.

Je lui lisse les cheveux et le raisonne :

— Pourquoi tu as peur que je parte ? Je ne bougerai pas. Mon cœur est à toi. Même si j'essayais, je n'arriverais pas à te quitter.

Il se penche vers moi pour poser le front sur mon épaule.

— Ne me quitte jamais, c'est tout, insiste-t-il.

— Je n'y compte pas.

Il relâche une tension considérable dans son corps et tout à coup, je comprends que sa peur n'est pas liée à moi. Il a été abandonné par sa mère étant petit. Ce doit être la raison pour laquelle il a si peur que je disparaisse. Mon grand mec costaud a des problèmes à cause de sa maman. Et merde, pas étonnant qu'il consulte le docteur Versan.

Il se détache de moi et le reflux d'extase et d'adrénaline me laisse le dos endolori et le sexe échauffé. Je vais récupérer ma culotte sur la pointe des pieds, comme si un pas léger allait apaiser l'inflammation. Je jette un œil à Damon, qui a l'air de vouloir s'excuser. Mince. Il va falloir que je dissimule mieux mon petit inconfort quand il se montre aussi vigoureux. Le voir triste et plein de regrets me fait bien plus souffrir que ma petite douleur passagère.

— Ne fais pas cette tête, je vais bien.

— Non, ce n'est pas vrai. Je devrais savoir qu'il ne faut pas te toucher quand je suis en colère. J'ai fait mal à ma chérie.

Il vient vers moi et m'attire à lui, juste là où j'aime me trouver. Torse contre poitrine, ma tête

reposant sur son cœur.

— Tout va bien. Je t'aime.

— Je t'aime plus que tu l'imagines.

Je souris, la joue sur son torse. J'entends son cœur qui bat à intervalles réguliers. Ce qu'on est bien, comme ça. C'est la belle vie.

— Je suis navré de devoir te laisser, mais j'ai des affaires à régler.

Ah, une occasion qui se présente. J'espère que Gramz est disponible pour une petite conversation...

— Pas de souci. Je pensais passer à l'épicerie.

Je remets ma robe en place et me dirige vers le dressing pour trouver une nouvelle culotte. Damon me suit, une expression boudeuse sur le visage. Je lui demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu n'as pas besoin d'aller faire les courses. Je peux payer quelqu'un pour le faire à notre place.

Notre place. Ça fait plaisir à entendre, ce « nous ».

— C'est un gros gâchis d'argent, Damon. Je peux aller au magasin, j'ai le reste de ma journée de libre. Si je reste coincée ici avec Hemingway sans rien faire, je vais perdre la raison.

Damon ouvre son portefeuille.

— Tiens. Va acheter des trucs pour toi et Hemi. Ou... ce que tu veux.

Et nous revoilà sur le sujet de l'argent. Il me met une carte de crédit devant le visage et le nom inscrit dessus attire mon regard. Quoi ? Je la lui prends de la main et la tiens si près qu'elle touche mon nez, car je veux m'assurer que je n'ai pas la berlue. Je la lève en m'écriant d'un ton accusateur :

— Mais c'est à mon nom !

— Oui. Tu es ma petite amie, et j'ai l'intention que tu restes à mes côtés pour toujours. Nous vivons ensemble. Tu dois avoir accès aux comptes. C'est comme ça, c'est tout.

Je reste bouche bée, et en un éclair, j'ai perdu la bataille. Une fois de plus. Damon me referme les lèvres d'un doigt posé sur mon menton, puis m'embrasse tendrement.

— Je t'aime, tu sais. Ne vous mettez pas dans des embrouilles, toi et le bébé à fourrure. Je rentre d'ici une heure ou deux.

Il sort du dressing géant, qui comporte maintenant tous mes cartons d'un côté. Je regarde à mes pieds, où se trouve Hemingway, qui lèche ses minuscules babines, me rappelant de manière efficace que mon « bébé à fourrure » a besoin d'être nourri.

— Qu'est-ce qu'on va faire de notre mec, Hemingway ? Il est vraiment mystérieux, et nous devons en savoir plus.

Je prends mon petit bout sous le bras et me dirige vers la cuisine, mais non sans avoir attrapé mon téléphone. Je vais appeler Gramz. Elle devrait pouvoir m'éclairer.

Destruction

Je compose le numéro de Gramz sur le téléphone, tout en regardant Hemingway descendre joyeusement sa pâtée.

— Allô ?

— Bonjour, Gramz, ici Jo.

— Ah, bonjour ! Ça me fait plaisir que tu m'appelles. Je suis désolée pour mon fils. Je jurerais qu'il aime humilier sa mère.

— Tss, laissez tomber, Gramz. Il est adulte, alors il peut déconner, ça ne sera pas votre faute pour autant. Dites, je me demandais si vous aviez cinq minutes pour qu'on cause, toutes les deux ?

— Et comment donc ! Je ferais tout pour ma fournisseuse !

J'éclate de rire. Nos histoires de sucreries ressemblent de plus en plus à du deal de substances illégales. Et voilà, je suis celle qui autorise une vieille dame à perdre ses dents.

— Bon, je me posais des questions sur la mère de Damon. C'est quoi, l'histoire ? J'entends par là, *toute* l'histoire.

Gramz pousse un soupir entendu et je devine qu'elle va cracher le morceau.

— Bah, je suppose que tu l'aurais su tôt ou tard. La mère de Damon était jeune. Très jeune. Edward était déjà marié, et il avait un bébé en route avec celle qui est maintenant mon ex-belle-fille. D'après ce que j'en sais, Eddie l'a trompée avec cette petite jeunette, qu'il a mise enceinte. Elle s'appelait Beverly ; je ne me souviens plus de son nom de famille, par contre. Bref, Eddie s'est comporté de manière pendable avec elle, puis il s'est séparé de sa femme et il est revenu vivre à la maison. À la naissance de Damon, la mère est arrivée chez moi, avec dans les bras un tout petit garçon enveloppé dans une couverture bleue. Elle nous a dit qu'il s'appelait Damon et qu'elle nous le laissait. Elle était trop pauvre, trop jeune, et elle ne supportait pas sa vue. Je n'ai jamais révélé cette partie à Damon, donc garde-la pour toi. Cela dit, je n'en suis pas surprise. J'ai entendu la façon dont Eddie lui parlait au téléphone, et c'est un homme sans honneur. Je ne comptais pas le laisser traiter mon petit-fils comme il avait traité cette pauvre fille : je l'ai obligé à faire ce qu'il fallait et à élever son fils. Dès que ma belle-fille a découvert le pot aux roses, elle a demandé le divorce officiel et il n'a plus été question de réconciliation. Elle a quitté la ville avec ma petite-fille et n'a plus jamais eu de contact avec Eddie depuis. Difficile de lui en vouloir.

Je suis complètement hébétée. À l'autre bout du fil, Gramz pousse un long soupir éploré. Mon pauvre Damon...

— J'ai du mal à y croire. Je suis sous le choc. Pas étonnant que vous l'ayez envoyé voir le docteur Versan une fois qu'il a été ado. Il devait en avoir gros sur la patate, entre son père alcoolique et sa mère qui l'avait laissé comme ça.

Gramz pousse un nouveau soupir.

— En fait, c'est encore une autre histoire, tout aussi tragique. Damon a commencé à voir Versan suite à l'accident.

L'accident ? Quel accident ? Il ne m'en a jamais parlé. Il est au courant du mien, mais il ne m'a jamais une seule fois dit qu'il avait lui aussi été impliqué dans un drame de ce genre.

— Et pourquoi exactement avait-il besoin de le voir après l'accident ?

Continue, s'il te plaît, continue de parler. J'entends Gramz prendre une grande inspiration et je la sens hésiter à en révéler plus.

— Il faut bien comprendre, tu sais. Il n'avait que dix-sept ans, quand cette horreur s'est produite, et il n'était pas vraiment capable de supporter les conséquences.

— Quelles conséquences ?

— Ils étaient en train de se disputer, lui et Eddie, quand ils ont foncé dans la voiture d'une famille.

Mon cœur se soulève dans ma poitrine et aussitôt, un sentiment de déjà-vu me frappe comme un coup de tonnerre.

— Ça s'est passé quand ?

Je fixe un point sur le sol et je ne peux plus en détacher les yeux. Je suis complètement centrée sur l'histoire de Gramz.

— C'était en 1996, en juin, je crois. Les parents ont été tués sur le coup. Il y avait une petite fille, que Damon a sortie de la voiture, mais nous n'avons jamais su ce qu'il était advenu d'elle. Je pense qu'elle s'en est tirée, mais nous ne sommes pas parvenus à obtenir de renseignements à son sujet. Le système de prise en charge des orphelins est très opaque, et nous avons rencontré de nombreux obstacles. Damon ne s'en est jamais remis. Il a eu le cœur brisé par cette petite fille. Elle hurlait, elle appelait ses parents, et elle était couverte de sang. Lui avait compris qu'ils n'avaient pas survécu, mais a juste pris la petite dans ses bras pour l'emmener plus loin. Tu comprends ? Il s'en veut de cet accident, d'avoir tué ces pauvres gens.

J'ai le cœur retourné et l'impression que mes yeux sortent de leurs orbites.

— Je dois y aller.

Je raccroche avant que Gramz puisse répondre. Les yeux dans le vague, j'essaie de me concentrer sur ma respiration. Il a tué mes parents. L'homme que j'aime a tué mes parents. Il m'a enlevé papa et maman. Toute ma vie est partie en fumée par sa faute. Je le hais. Je le hais presque autant que je l'aime et être déchirée ainsi est un supplice que je ne souhaiterais à personne.

Faire quelque chose. N'importe quoi. Je me tire de ma transe pour regarder Hemingway, que je prends avant de monter à la chambre. Je le pose sur le lit avant de foncer dans le dressing, où j'attrape un carton pour commencer à prendre des affaires. Je ne peux pas rester ici. Être avec lui. Au moment où j'ai cette pensée, mon cœur se brise en mille morceaux dans ma poitrine. Je me penche pour prendre un tas de fringues et les remettre dans le carton d'où elles proviennent. Je jette des choses au hasard, puis entre dans la salle de bains pour procéder de même. Avec fébrilité, je rassemble tous les trucs d'Hemingway et j'emballe tout ça à la hâte. Un par un, je descends les cartons dans la grande Sedan grise héritée du Capitaine. Je n'arrive pas à croire que je m'en vais. Je ne veux pas partir, mais je le dois : il a tué mes parents, bordel de merde. Il savait qui j'étais ! Forcément. L'idée qu'il ait su et me l'ait caché me fait bouillir de rage. Je repasse encore une fois dans le loft pour vérifier que je n'ai rien oublié d'important. Je cherche la montre de ma mère, que je ne trouve nulle part. Et merde ! Je charge le chiot dans sa poussette et je m'en vais.

Arrivée à la maison de Sutton, j'hésite à tourner la clé dans la serrure. On respire. Je suis prête, j'entre. Il y a encore par terre des emballages plastiques du matériel stérile utilisé par les infirmiers. Je pose la cage de transport d'Hemingway et m'effondre en boule sur le sol. Je sanglote longuement, pour pleurer la mort de mes parents, pour Sutton, mon capitaine, et pour mon amour envers un homme qui est mon âme sœur absolue, mais que j'abandonne à cause des crasses de la vie. Je donne des coups de poing par terre, une douleur intense irradie dans mon bras.

— S'il vous plaît, pas Damon. Pas lui.

J'ai crié, à l'intention de personne. Des larmes coulent sur mon visage embrasé. Mes yeux sont gonflés et brûlants, mais ce n'est rien comparé à la torture que je ressens à l'intérieur. J'ai trahi la mémoire de mes parents en tombant amoureuse du responsable de leur mort. Je ne pourrai jamais me pardonner. Je souffre également pour Damon. Quand il verra que je suis partie et aura découvert ce

que je sais, il va péter les plombs. Je ne veux pas lui faire mal comme sa mère. Je l'aime trop pour lui causer tant de douleur.

— Putain de merde !

Il faut que j'aïlle le voir. Essayer de lui expliquer pourquoi je ne peux plus être avec lui, lui dire que j'ai besoin d'explications. Je dois savoir si tout était un énorme mensonge. Si notre histoire se fonde sur un mensonge...

Quand j'entre dans l'immeuble, je vois Howard qui est au téléphone à son bureau.

— Elle vient d'arriver, boss.

Je ne lui accorde même pas un salut et me dirige droit vers les ascenseurs. Je frotte mes yeux soumis à rude épreuve et je respire profondément. Après un tintement, les portes s'ouvrent. En arrivant sur le palier, je marmonne :

— Nous y voilà.

Je tape le digicode et ouvre la porte pour entrer dans le loft, peu assurée sur mes jambes. J'ai les mains qui tremblent de façon incontrôlable. Je sens ma lèvre qui les imite et je ne prends pas la peine de masquer mon émotion, que je laisse déborder librement ; rien à faire de mon self-control habituel.

Il m'attend. Je sens sa présence dans la pièce.

— Tu le savais.

Damon ne dit rien, mais son regard sur moi me confirme que j'ai raison. Le chagrin et le remords que j'y lis me tombent dessus comme un fardeau trop lourd à porter.

— Non. Non.

Je secoue la tête, le suppliant silencieusement de tout nier, mais il garde le silence.

Il se lève et avance vers moi, mais d'instinct, je recule.

— Non. Pas toi, Damon.

J'ai la voix éraillée au milieu de mes petits sanglots.

— Joséphine, écoute-moi, ma chérie.

— NON ! Tu m'appelles pas comme ça !

Damon s'arrête dans son élan et passe les mains dans ses cheveux noirs décoiffés. Une partie de moi a envie de prendre dans mes bras l'homme que j'aime si totalement, mais l'autre partie, blessée, ne souhaite rien d'autre que lui faire mal, comme j'ai eu mal pendant seize années de misère. Nous nous regardons pendant un moment. Que suis-je censée faire ? Je suis tombée amoureuse du mec qui a tué ma famille. Il m'a laissée faire. Il savait qui j'étais et ne m'a rien dit. Il m'a transportée, il m'a donné envie de lui. Ensuite, il a créé chez moi un besoin qui m'interdit d'imaginer une vie sans lui. Il m'est plus cher que mon prochain souffle. J'ai besoin de lui, oui, plus que de mon prochain souffle.

— Jo, je voulais te le dire. J'ai essayé. Il faut que tu me croies, ma chérie.

— Depuis quand ? Depuis combien de temps tu es au courant ?

Ma voix n'est qu'un murmure, mais n'en est pas moins menaçante.

Les yeux ambrés de Damon ne sont plus du tout chaleureux et suggestifs. Ils tournent dans tous les sens, tourmentés, vides. Sa poitrine se dégonfle et je suis partagée entre l'envie de le prendre dans mes bras et celle de l'attaquer de mes griffes.

— Quand tu m'as donné ton mail au café, j'ai reconnu le nom. J'ai vérifié pour m'assurer que j'avais raison. Ensuite, il y a eu la montre, que je me souvenais d'avoir vue au poignet de ta mère quand j'avais palpé son pouls. J'ai vu la cicatrice sur ta jambe, qui m'a confirmé ce que je pensais. Je savais que c'était toi.

C'est pour ça qu'il était tout bizarre avec ma cicatrice ? Il savait qu'elle datait de l'accident. Et

sérieusement, il a vérifié mon identité au moment où on partageait notre intimité pour la première fois ?

— Pauvre salopard. Tu as vu la cicatrice et la montre qui te prouvaient mon identité et tu m'as quand même baisée ? Ou alors, c'est même pour cette raison. C'est sans doute pour ça et rien d'autre que je suis ici. Tu essaies de te racheter, c'est ça ? De m'arroser de fric et de cadeaux pour qu'on puisse être quittes ? Pour ne plus te sentir aussi merdeux d'avoir causé la mort de mes parents ? Tu étais avec moi par charité. Tu ne m'aimes pas, tu essaies de réparer tes torts. Tu es d'un cynisme répugnant et je ne peux pas supporter de te voir.

Je savais que mes paroles lui feraient mal, parce qu'elles m'ont déchirée en les prononçant. Je ne veux pas croire un seul mot. Je ne crois pas qu'il ne m'aime pas. Je ne peux pas. Mais mon jugement est altéré. Quelle situation tordue. C'est pire que mon pire cauchemar.

— S'il te plaît, on peut essayer de rattraper le coup. Tu es tout pour moi, Joséphine. Tu es mon monde. J'ai besoin de toi.

Il s'avance à nouveau vers moi et je l'arrête de la main.

— Oui, ben moi, je n'ai pas besoin ni envie de te voir. Je te hais, Damon.

Quel mensonge, mais quel mensonge énorme. J'ai besoin et envie de lui plus que je ne saurais l'exprimer. Les mots ne me manquent jamais autant que quand j'essaie de trouver des façons de décrire l'amour que je ressens pour lui.

Je me détourne et ordonne à mon corps anesthésié de me sortir de cet endroit aussi rapidement que possible. Par miracle, j'arrive à marcher vers la porte à toute vitesse. Je sais Damon sur mes talons, je sens toujours lorsqu'il est près de moi. Il m'attrape par le coude et me retourne vers lui. Je me dégage avec hargne et je gronde, presque comme un animal :

— Ne me touche pas !

L'expression de Damon est celle du pur désespoir et j'ai encore plus mal de le voir. Je n'arrive pas à croire que la vie puisse être aussi injuste. Pourquoi dois-je affronter ceci ? C'est à hurler. J'ai tout perdu. J'aime un homme que je ne peux me permettre d'avoir, parce qu'il est la cause de ma vie pourrie. Il connaissait la vérité et me l'a dissimulée.

Devant moi, il se met à genoux et mon cœur se serre si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression de faire une crise cardiaque. Il a la tête baissée et regarde à terre. Je reste debout, regrettant de ne rien pouvoir changer à notre situation. Si seulement je pouvais être à lui et lui à moi... C'est absolument impossible. Je déteste la vie de m'avoir fait ça.

— S'il te plaît, Jo. Laisse-moi m'expliquer, chuchote-t-il.

Je vois ses larmes tomber sur le carrelage. Il n'arrive même pas à me regarder en face. Ma lèvre tremble et je souffre mille morts de voir mon mec si fort agenouillé et défait.

— Je peux pas.

Je me force à dire ces mots et me déteste de les avoir prononcés. Mais que faire d'autre ? Tout ce que je peux ressentir pour lui pâlit en comparaison de la douleur qui sera toujours en moi d'avoir perdu mes parents et des années d'enfer que ce deuil a causées. Je me détourne à nouveau, et je sais que je nous détruis tous les deux, mais je ne peux pas regarder l'homme qui m'a pris mes parents il y a si longtemps. Je claque la porte d'entrée avec une telle force que même moi, je sursaute. À travers le pêne épais et les murs bien isolés, j'entends Damon, malgré tout, et il s'effondre complètement. J'ignore les cris animaux, les bruits d'objets jetés et je regagne la voiture de Sutton au pas de course. Ah, c'est à reculons que je le laisse comme ça. L'idée qu'il ait mal me met le cœur en charpie, mais je n'ai pas le choix. Avant toute chose, je dois sortir et mettre de l'ordre dans mes idées.

Le meilleur et le pire

Mon téléphone n'a pas arrêté de sonner et j'ai fini par l'éteindre carrément. Ensuite, Damon est venu tambouriner à ma porte jusqu'à ce qu'une voisine snob appelle la police pour le faire partir. Je n'ai pas regardé mes mails, je ne suis allée nulle part... et je n'ai rien fait. Rien. J'ai de la chance de simplement continuer d'exister. Ça fait quatre jours que je passe sur le vieux canapé de Sutton. Quatre jours que j'ai vu Damon pour la dernière fois, et quatre jours que mon monde a volé en éclats. Je me demande s'il arrivera que je me sente mieux. Au vu de mon état actuel, j'ai de gros doutes à ce sujet.

On frappe, ce qui fait japper Hemingway tandis que je pousse des râles d'un animal mourant. C'est ça, j'ai vraiment la sensation d'être un animal mourant.

— Vaaaa-t-eeeeeeeeeeen !

On frappe plus fort.

— Ma fille, tu as intérêt à ouvrir.

Gramz ! Oh non, c'est Gramz ! Par cette chaleur, elle va tourner de l'œil. Je roule au bas du canapé et marche un temps à quatre pattes, avant de me mettre debout et d'ouvrir grand la porte, si vite qu'un grand courant d'air chaud déferle dans la pièce.

Gramz me jette un coup d'œil rapide et s'étrangle presque.

— Tu as une tête de déterrée ! Mais alors, tout droit sortie de la tombe ! Avec encore la crasse et...

— C'est bon, j'ai compris. Entrez, Gramz.

Elle esquisse un sourire poli et lève un doigt tremblant vers la voiture qui l'attend. Elle entre à petits pas avec son déambulateur.

— Je suis venue te mettre les idées au clair, jeune fille !

Comment ça, me mettre les idées au clair ? Je me renfrogne et elle plisse le nez. Ça ne doit pas être ma plus jolie tête.

— Moi ?

— Oui, toi ! dit-elle d'un ton sévère en agitant un doigt menaçant. Ça me désole, mais il faut que tu saches.

Elle est désolée ? Bon, mon affection pour elle n'est pas forcément réciproque.

— Je t'aime énormément. J'espère qu'une fois que tu m'auras écoutée, tu iras à la recherche de Damon, que vous vous embrasserez et que vous serez réconciliés.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Le chercher ? Où est-il passé ?

Mon cœur s'emballe et je panique un peu à l'idée de ne jamais le revoir.

— J'y arrive dans une minute. Une chose à la fois.

Je hoche la tête et m'efforce au mieux de paraître calme et attentive.

— Donc, j'ai reçu deux lettres ce matin. L'une était pour toi et l'autre pour moi. Dans la mienne, Damon disait qu'il savait que tu finirais par venir me voir, et me demandait de te donner la tienne. Mais avant tout, il faut que tu saches que ce n'était pas Damon au volant.

— Quoi ? ?

Gramz hoche fermement la tête pour confirmer ses dires.

— Il ne conduisait pas. C'était mon gros nul de fils ivrogne. Il a demandé à Damon de se dénoncer à sa place parce qu'il était mineur, et surtout, parce qu'il n'avait pas bu. Damon s'en est toujours voulu de ne pas avoir convaincu Eddie de lui laisser le volant.

Oh, non. Je me penche en me tenant le ventre. J'ai envie de vomir. Ce n'est pas lui. Il n'est pas

responsable.

— Comment peut-il penser... Comment... Pas sa faute...

Je traverse la pièce et m'assois à côté de Gramz, qui prend ma main tremblante dans les siennes et me laisse sangloter un moment.

— Je dois le voir. Il faut que je lui parle !

Je commence à chercher les clés de la voiture, quand Gramz sort l'enveloppe.

— Il ne répond pas et personne ne sait où il est. Ouvre ta lettre. Il t'a peut-être dit où il allait. Je lui arrache l'enveloppe des mains et la déchire avec empressement.

Ma Joséphine,

J'aurais dû être plus malin ce jour-là. J'aurais dû avoir plus de courage. J'aurais dû l'arrêter à tout prix. Si j'avais réussi, rien de tout cela ne serait arrivé. Tu n'aurais jamais été blessée. Nous aurions pu nous rencontrer et passer notre vie ensemble. Il faut que tu saches que j'ai passé des jours innombrables à penser aux façons dont j'aurais pu changer le cours des événements de cet été si lointain. Si seulement j'avais su comment les choses allaient tourner, j'aurais fait n'importe quoi pour t'épargner la tragédie qui a frappé ta famille, et dont je m'estime responsable. Mon père ne s'est pas contenté de détruire des voitures et de tuer tes parents, ce jour-là. Il a détruit ta vie et la mienne en même temps. Et j'étais le seul qui aurait pu arrêter tout ça. Si je le pouvais, je prendrais la place de tes parents. Je ferais tout pour te faire connaître le bonheur. Je vais m'assurer de n'être plus qu'un souvenir pour toi. Tu n'auras plus à endurer la souffrance de me revoir. L'agonie que j'ai lue dans tes yeux il y a quatre jours est bien plus que je ne puis supporter. Je ne peux qu'espérer qu'un jour, peut-être, tu sois capable de sourire en repensant à nous, à la passion et à l'amour que nous avons partagés. Ce sont des souvenirs qui me tourmentent et me réconfortent à la fois. Quand tu étais mienne, tu rendais tout meilleur. Ma vie était meilleure, et moi aussi. Tu as été mon remède. Tu as fait disparaître la douleur. Je ne pourrai jamais échapper à mon passé, j'en suis conscient désormais. Sache que je ferais tout, je donnerais tout, pour être en mesure d'arranger les choses. Je tiens à te remercier de m'avoir fait le plus beau cadeau que j'aie connu. Pendant ce qui semble un instant éphémère, j'ai vécu dans le bonheur de ton affection. Ne jamais connaître à nouveau ce bonheur est une souffrance que je ne puis supporter. Mon cœur est avec toi pour toujours, Joséphine. Je t'aime.

Damon.

P.-S. : *Je te laisse tout.*

Des larmes jaillissent de mes yeux exorbités. Que veut-il dire par ne plus jamais me voir ? Comment ça, il me laisse tout ? Tout quoi ? Mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'arrive à peine à respirer. Gramz me prend la lettre des mains et la parcourt à son tour. Je bondis de mon siège et commence à chercher mes chaussures. Je m'empare de la paire de sandales la plus proche et je me déshabille là, dans le séjour, devant Gramz. J'enfile un haut propre et un short. Où peut-il être ? Je ne sais même pas par où commencer.

— L'accident, murmure Gramz, qui regarde la lettre.

— Quoi ?

Elle relève vers moi sa tête aux cheveux argentés et j'aperçois des larmes dans ses yeux.

— L'emplacement de l'accident. Il y allait souvent et se garait en face. Il y restait des heures,

jusqu'à ce que je vienne le trouver. Tu dois aller le chercher.

Sans hésiter, j'attrape les clés sur la table basse et je cours à la porte. Je saute de la marche du haut directement à celle du bas et je manque de m'étaler sur le trottoir. Je cours vers la voiture de Sutton et la démarre. Je sais où s'est déroulé l'accident, j'y suis retournée des milliers de fois, moi aussi. Je restais là, malheureuse, je repensais à papa et maman et au garçon qui m'avait sortie de la voiture. Pendant toutes ces années j'ai pensé à Damon. Je n'ai jamais oublié le grand garçon qui n'arrêtait pas de répéter qu'il était désolé et qu'il allait s'assurer que je m'en sortirais. Et c'est ce qu'il a fait. Il a fait en sorte que j'aie mieux que bien. Il m'a retrouvée à la librairie, et c'est comme si tout avait changé en un instant. Il faut que je le retrouve, que je lui dise que ce n'est pas sa faute. Je dois lui dire à quel point je l'aime.

Je conduis au-dessus de la limite de vitesse aux abords de Las Vegas. Quand j'emprunte l'étroite route familière, mon cœur me fait mal. Mon estomac se noue atrocement. Il y a quelque chose qui ne va pas. Pas du tout. Je le sais. Je le sens, comme j'ai senti venir la mort de Sutton. J'écrase l'accélérateur et la voiture s'élance encore plus vite, jusqu'à ce que j'aperçoive des feux arrière. Je me penche dans mon siège pour mieux voir.

— La camionnette !

J'écrase les freins, soulevant des nuages de poussière. À peine au point mort, je saute de la Sedan. Je ne vois pas Damon dans la camionnette... Non, personne ! Où peut-il être ? Je cours vers le véhicule et me hisse sur le marchepied pour jeter un œil à l'intérieur.

— Damon !

Affolée, je redescends pour ouvrir la portière. Une odeur d'alcool m'arrive par bouffées au visage.

— Damon ! Mon chéri, réveille-toi !

Je monte dans le véhicule et utilise toutes mes forces pour le soulever de sa position, allongé sur le siège. Je parviens à le redresser, puis prends conscience que la bonne nouvelle s'est transformée en mauvaise. Dans sa main immobile gît un flacon de médicaments.

— Oh, merde, merde ! Qu'est-ce que t'as fait ? je hurle.

Je saute au bas du véhicule et retourne à ma voiture.

— Allez, allez, allez.

Je trouve mon téléphone pour appeler les secours. Une fois ma communication prise, je n'attends même pas que le standardiste me réponde.

— De l'aide, s'il vous plaît ! On est à Scenic Loop, il y a eu un accident. Envoyez-nous une ambulance !

Je retourne à la camionnette, où je gifle plusieurs fois Damon, sans réaction.

— S'il te plaît, chéri, réveille-toi !

Je pose deux doigts sur son cou, puis son poignet.

— Non, non, non... Damon !

Je pose son grand corps lourd et inanimé sur mes genoux et je le secoue.

— Non, pas toi. Ne me quitte pas. Ne me quitte pas. Je t'aime ! Je t'en prie, Damon !

Il ne réagit pas et je crains qu'il ne soit vraiment parti. C'est ma faute. La culpabilité est immédiate et implacable. Voilà ce qu'il doit ressentir depuis des années. Mon pauvre Damon. Ma lèvre tremble et des larmes débordent de mes yeux.

J'entends l'ambulance qui arrive et des portières qui claquent.

— Madame, il faut que vous sortiez.

Je glisse en dessous de Damon et laisse son corps inanimé sur le siège. Un officier de police

m'attrape et me tire en arrière.

— Damon ! Je t'en supplie ! Réveille-toi !

Je regarde sans pouvoir rien faire les infirmiers le sortir du véhicule et l'étendre sur un brancard. L'un d'eux se met au-dessus de lui et tente de le ranimer. Les deux autres embarquent la civière dans l'ambulance pendant que le premier continue son protocole.

Je l'ai rencontré il y a des années en cet endroit même, dans des circonstances innommables, et maintenant, je l'ai peut-être perdu sur les mêmes lieux. Je ne pourrais jamais survivre à une vie sans lui. Je tombe à genoux et la dureté du bitume n'arrive même pas à mon cerveau, oblitérée par la douleur dans ma poitrine. Je regarde le gyrophare de l'ambulance s'éloigner et je reste là, paralysée par le choc et la peur. Je ne peux pas perdre Damon. Je viens tout juste de le trouver.

Table of Contents

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Remerciements](#)

[Prologue](#)

[Samedi 8 juin 1996](#)

[Chapitre 1](#)

[Pas d'excuses Vendredi 8 juin 2012](#)

[Chapitre 2](#)

[Crépuscule perpétuel](#)

[Chapitre 3](#)

[Comme à la maison](#)

[Chapitre 4](#)

[L'eau à la bouche](#)

[Chapitre 5](#)

[Rafraîchir la mémoire](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Captain America](#)

[Chapitre 8](#)

[Projet de dîner](#)

[Chapitre 9](#)

[Personne](#)

[Chapitre 10](#)

[Petits miracles](#)

[Chapitre 11](#)

[Si on parlait ?](#)

[Chapitre 12](#)

[De quoi être frère](#)

[Chapitre 13](#)

[Hors d'œuvre](#)

[Chapitre 14](#)

[Cours de maintien](#)

[Chapitre 15](#)

[Gramz](#)

[Chapitre 16](#)

[Deux parties](#)

[Chapitre 17](#)

[Un truc spécial](#)

[Chapitre 18](#)

[Bonjour, ma petite maman](#)

[Chapitre 19](#)

Logique

Chapitre 20

Un sentiment familier de perte

Chapitre 21

Dangereux désespoir

Chapitre 22

Squelettes

Chapitre 23

Explications

Chapitre 24

Destruction

Chapitre 25

Le meilleur et le pire